MANUEL

D'HISTOIRE LITTÉRAIRE

A. M. D. G. J. M. J.

MANUEL
D'HISTOIRE LITTERAIRE

Pour servir à la préparation de l'examen du baccalauréat
et de l'inscription dans la Faculté des arts de
l'Université Laval

PUBLIÉ PAR LES CLERCS DE ST-VIATEUR

DEUXIÈME ÉDITION



JOLIETTE

1886

Imprimerie de l'Institution des Sourds-Muets.

PREMIÈRE CATÉGORIE DE QUESTIONS

QUESTIONS SUR DE GRANDES PÉRIODES LITTÉRAIRES.

Etendue de la période — Principaux écrivains, poètes, prosateurs, orateurs ; indication de leurs ouvrages les plus remarquables. (Résumé.)

Siècle de Périclès.

Le siècle de Périclès est une de ces époques glorieuses où la Providence semble avoir dispensé à pleines mains les dons les plus rares. A tous les points de vue, cette période présente une série de faits et de noms dont il y a peu d'exemples dans l'histoire. Succès éclatants au dehors, liberté féconde au dedans, tous les travaux de la civilisation poursuivis par des génies de premier ordre : toutes ces merveilles d'art, de science, de littérature, accomplies dans l'espace de deux siècles, par une petite nation et en grande partie par la seule ville d'Athènes : quelle époque ! et quel digne objet de nos études !

Le siècle de Périclès s'étend depuis la moitié du VIe siècle avant l'ère chrétienne jusqu'au règne d'Alexandre vers 336.

I. Poëtes.

C'est surtout dans la tragédie, la comédie et l'ode que la poésie grecque a brillé pendant le siècle de Périclès.

Tragédie.

Thespis est considéré comme l'inventeur de la tragédie ; aucune de ses œuvres ne nous est parvenue.

Eschyle fut véritablement le créateur de la tragédie. Il nous reste de lui sept pièces ; les plus remarquables sont : *Prométhée enchaîné* et les *Choéphores*.

Sophocle a composé plus de cent pièces de théâtre, il nous en reste sept dont les plus parfaites sont : *Œdipe roi*, *Antigone*, *Œdipe à Colonne*, *Philoctète*.

Euripide composa cent vingt pièces dramatiques. Il nous reste sous son nom dix-huit tragédies et un drame satyrique (1), le *Cyclope*, seul monument de ce genre que nous ait légué l'antiquité. Les meilleures tragédies d'Euripide sont : *Hécube*, *Médée*, *Iphigénie à Aulis*.

Comédie.

Phérécrate écrivit des pièces comiques dont on ne connait que les titres.

Aristophane est le poète de la comédie ancienne ; il a composé de nombreuses pièces, il nous en reste onze dont les principales sont : *Plutus* et les *Nuées*.

Antiphane est le meilleur poète de la comédie moyenne, ses ouvrages sont perdus.

Ménandre créa la comédie nouvelle, il composa de nombreuses pièces dont il ne reste que des fragments.

Poésie lyrique.

Pindare est le prince de la poésie lyrique. De tous

(1) Le drame satyrique terminait, par des scènes d'une gaîté quelquefois bouffonne, la représentation des tragédies ; il faisait succéder le rire à la terreur. Cette espèce de drame tire son nom des satyres qui composaient ordinairement le chœur.

les chants composés par cet illustre poète, il ne nous reste que les odes admirables connues sous les noms de *Pythiques*, *Olympiques*, *Néméennes* et *Isthmiques*, où il célèbre les vainqueurs des jeux de la Grèce.

ANACRÉON, inventeur du genre qui porte son nom, a composé des odes pleines de grâce. Il ne nous reste de ce poète que quelques chansons, vrais modèles du genre léger et frivole.

ERINNE et CORINNE, femmes-poètes, composèrent des recueils célèbres dans l'antiquité. Il ne nous en reste que de courts fragments.

Poésie élégiaque.

SIMONIDE composa des chants plaintifs sur des sujets mythologiques. Son élégie de *Danaé* est un chef-d'œuvre.

I. Prosateurs.

" Les hommes chantent d'abord, dit Châteaubriand (*Etud. hist.*), ils écrivent ensuite. " Cette remarque dans sa généralité n'est pas d'une exactitude rigoureuse. mais elle s'applique fort bien aux Grecs. Ce peuple vif et spirituel a commencé, en effet, par des chants magnifiques, tandis qu'il n'est arrivé que bien lentement aux ouvrages en prose. C'est que la prose a aussi des secrets, et que la belle prose suppose, plus que la poésie, une langue bien constituée.

Les prosateurs du siècle de Périclès furent surtout des historiens, des orateurs et des philosophes.

Histoire.

HÉRODOTE a été proclamé le père de l'histoire, mais ce titre revient de droit à Moïse qui écrivit le

Pentateuque dix siècles avant la naissance de l'historien grec. L'œuvre qui a illustré le nom d'Hérodote est son *Histoire* des peuples anciens et des guerres médiques ; elle est divisée en neuf livres à chacun desquels les Grecs ont donné le nom de l'une des neuf Muses.

THUCYDIDE, le plus grand des historiens grecs, a composé *l'Histoire de la guerre du Péloponèse* en huit livres.

XÉNOPHON, qui a mérité le surnom d'*abeille attique*, nous a laissé les *Helléniques* ou affaires de la Grèce, continuation de l'œuvre de Thucydide jusqu'à la bataille de Mantinée ; l'*Anabase* ou la *Retraite des dix mille ;* la *Cyropédie* ou éducation de Cyrus, qui est plutôt un roman politique qu'une œuvre historique ; des *Mémoires* sur Socrate, où Xénophon a recueilli les enseignements et vengé la mémoire de cet illustre philosophe.

Éloquence.

PÉRICLÈS était considéré par les Athéniens comme le premier des orateurs, l'antiquité ne nous a légué aucune de ses harangues, mais les trois discours que Thucydide met dans sa bouche sont dignes de la haute renommée de Périclès.

Les dix orateurs attiques sont :

ANTIPHON dont il reste quinze plaidoyers ;

ANDOCIDE qui nous a laissé quatre discours ayant une certaine importance historique ;

Lysias dont il nous reste trente-trois discours appartenant au genre judiciaire et une oraison funèbre des Athéniens morts dans une bataille où commandait Iphicrate, harangue qui passe pour son chef-d'œuvre ;

Isocrate qui fut le maître des grands orateurs de la Grèce et qui a laissé comme œuvres principales : le *Panégyrique* d'Athènes et le *Discours à Démonique ;*

Isée dont on possède onze discours appartenant au genre judiciaire ;

Lycurgue (l'orateur) dont les harangues sont perdues, à l'exception du discours contre Léocrate ;

Hypéride qui est placé au troisième rang parmi les orateurs, après Démosthène et Eschine ; on ne possède aucun monument de son éloquence ;

Dinarque qui a laissé quatre discours dont l'un est dirigé contre Démosthène ;

Eschine, le plus célèbre des rivaux de Démosthène, dont il nous reste trois discours qui se rattachent à la lutte des deux orateurs ;

Démosthène, le prince des orateurs, nous a laissé soixante et un discours et soixante-cinq exordes ou introductions. Ses chefs-d'œuvre sont : les *Philippiques* proprement dites, les *Olynthiennes* et le *Discours sur la Couronne*, le premier de tous les monuments de l'éloquence attique.

Genre didactique ou philosophique.

Hippocrate, le père de la médecine, a composé le célèbre ouvrage des *Aphorismes* et le *Traité des airs, des eaux et des climats*, qui est un chef-d'œuvre.

Platon, le plus brillant des disciples de Socrate, a écrit des traités philosophiques sous forme de dialogues. Les plus remarquables sont : le *Phédon*, le *Criton*, le *Protagoras* et le *Gorgias*, le *Banquet*, la *République*, l'*Apologie de Socrate*.

Aristote a composé de nombreux ouvrages qui ne nous sont pas tous parvenus, mais ce qui en demeure atteste l'étonnante fécondité et l'étendue de son génie : *l'Organon* ou Logique, la *Poétique*, la *Rhétorique*, la *Politique*, la *Morale* et la *Métaphysique*.

Théophraste doit surtout sa célébrité au livre des *Caractères Moraux* imité et surpassé par La Bruyère.

Siècle d'Auguste.

Après plusieurs siècles d'essais quelquefois heureux, la langue latine était enfin parvenue au degré de perfection et de fixité qui permet au génie de se produire dans tout son éclat. De leur côté, les littérateurs romains avaient achevé de se former sur les écrivains de la Grèce ; ils les considéraient non plus seulement comme des modèles à imiter, mais comme des rivaux à surpasser ; enfin, les longues discordes civiles allaient céder à l'ascendant d'Auguste et le fondateur de l'empire était intéressé à protéger les travaux de la paix. C'est l'âge d'or de la littérature romaine, le siècle d'Auguste.

Le siècle d'Auguste s'étend depuis l'an 79 av. J.-C. jusqu'à l'an 14 ap. J.-C.

I. Poètes.

La poésie latine, durant le grand siècle, s'éleva à une haute perfection. Des hommes d'un talent supérieur cultivèrent avec le plus grand succès tous les genres excepté cependant le genre dramatique. Ils surent rester originaux tout en imitant les Grecs.

Poésie épique.

VARIUS ; parmi ceux qui tentèrent l'épopée avant Virgile, Horace nomme avec éloges ce poète dont quelques vers seulement nous sont parvenus.

VIRGILE a écrit l'*Enéide*, en douze chants, qui lui donne, après Homère, le second rang parmi les poètes épiques.

OVIDE a composé les *Métamorphoses*, poème mythologique écrit sur le ton et dans la forme de l'épopée.

Poésie lyrique.

CATULLE a laissé plusieurs odes gracieuses.

HORACE, le prince des lyriques latins, a composé quatre livres d'odes remarquables.

Poésie élégiaque (1).

CATULLE, outre ses odes, a laissé quelques élégies.

TIBULLE a écrit quatre livres d'élégies que l'on considère comme les modèles du genre.

---

(1) Ce que les anciens appelaient *élégie* ne répond pas exactement à l'acception moderne de cette expression. L'élégie pour eux était un petit poème *en vers élégiaques* destiné, du moins chez les Romains, à exprimer la joie et la douleur.

PROPERCE est également auteur de quatre livres d'élégies.

OVIDE a composé divers recueils d'élégies, entre autres : les *Héroïdes*, les *Tristes*, les *Epîtres écrites du Pont* (lieu de son exil), etc.

GALLUS, ami de Virgile, a écrit plusieurs livres d'élégies dont il ne nous reste rien

Poésie didactique.

LUCRÈCE a exposé la doctrine absurde et impie d'Epicure dans son poème *de la Nature des choses.*

VIRGILE a composé les *Géorgiques* qui passent, à bon droit, pour le chef-d'œuvre de la poésie latine.

HORACE a écrit l'*Art Poétique* ou *Epître aux Pisons*, qui est un chef-d'œuvre.

OVIDE nous a laissé les *Fastes* et quelques autres compositions didactiques.

Poésie satirique.

HORACE a composé deux livres de satires et deux livres d'épîtres, il est l'inventeur de ce dernier genre.

Poésie pastorale.

VIRGILE a écrit les *Bucoliques*, comprenant dix églogues, dont les principales sont : *Tityre, Pollion* et la *Magicienne.*

Poésie dramatique.

Le théâtre, sous Auguste, ne représenta guère que les *Mimes*, petites comédies d'ordre secon-

daire. La tragédie était abandonnée, les auteurs anciens citent cependant avec éloges deux pièces qui ne nous sont point parvenues : la *Médée* d'Ovide et le *Thyeste* de Varius.

II. Pro ateurs.

Les prosateurs du siècle d'Auguste sont des orateurs, des historiens et des philosophes.

Éloquence.

HORTENSIUS, illustre orateur que Cicéron seul put surpasser au barreau, a prononcé de nombreux discours dont aucun ne nous est parvenu.

JULES CÉSAR, au dire de Cicéron, " possédait toutes les qualités de l'orateur " ; ses discours ne nous ont pas été conservés.

CICÉRON est le prince des orateurs romains. Ses œuvres oratoires se composent, pour l'éloquence politique : 1° du discours sur la *loi Manilia ;* 2° de trois discours sur la *loi agraire* contre le tribun Servilius Rullus ; 3° des quatre *Catilinaires ;* 4° des quatorze discours ou *Philippiques* contre Antoine. Les autres discours de Cicéron, au nombre de trente-quatre, appartiennent au genre judiciaire ; les plus célèbres dans cette catégorie sont : le discours *pro Roscio*, les sept discours contre Verrès et le *pro Milone*, chef-d'œuvre du barreau romain.

Au tableau de l'éloquence romaine du dernier âge de la république, il convient de rattacher les discours que Tite-Live et Salluste ont insérés dans leurs œuvres historiques. Il

importe également de citer les noms de BRUTUS, de CATON et de CÆLIUS qui brillèrent par leurs talents oratoires et qui sont cités avec éloges par Cicéron.

Histoire.

JULES CÉSAR a rédigé des *Commentaires* sur les guerres des Gaules et sur les guerres civiles.

SALLUSTE a laissé la *Conjuration de Catilina*, la *Guerre de Jugurtha* et une *Histoire romaine* depuis Sylla jusqu'à la conjuration de Catilina ; il ne reste de ce dernier ouvrage que quelques discours du plus haut mérite oratoire.

CORNÉLIUS NÉPOS a écrit les *Vies des grands Capitaines*, il a également composé des *Annales* qui ne nous sont point parvenues.

TITE-LIVE a écrit une *Histoire romaine* en cent quarante livres, dont trente-cinq seulement nous sont parvenus.

TROGUE-POMPÉE, contemporain de Tite-Live, a composé une *Histoire universelle* ; cet ouvrage ne nous est connu que par l'abrégé de Justin.

Genre didactique ou philosophique.

CICÉRON a composé dans ce genre 1° plusieurs traités de l'art oratoire dont les plus estimés sont : *l'Orateur*, *Brutus* et surtout les trois dialogues *de l'Orateur* ; 2° des ouvrages philosophiques parmi lesquels il faut citer les traités de *la République*, *des Lois*, *des vrais Biens*, *de la Nature des dieux et des devoirs*, *de la Vieillesse* et *de l'Amitié*

ainsi que les *Tusculanes* ; 3° des *Lettres* qui sont peut-être ce que le grand écrivain romain nous a légué de plus précieux.

VARRON écrivit de nombreux ouvrages. Nous n'avons plus de lui qu'un *traité d'agriculture* (*de Re rustica*), un ouvrage sur la langue latine (*de Lingua latina*) et quelques fragments de *Satires Ménippées*, mélange de prose et de vers, de philosophie, d'érudition et de satire proprement dite.

Littérature chrétienne au IVe siècle.

Pendant que la littérature romaine descendait jusqu'à la barbarie désignée par *l'âge de fer*, et que la littérature grecque se perdait de plus en plus dans les subtilités du néoplatonisme, un élément nouveau avait pénétré dans la société, un principe divin tendait à renouveler non-seulement la littérature, mais toute la civilisation. Ce renouvellement devait être d'autant plus profond qu'il s'opérait non sur les mots mais sur les idées, non sur la forme littéraire mais sur le fond même de la littérature. Le christianisme sauva les lettres comme il sauva tous les grands intérêts de l'humanité.

L'idée chrétienne, en se propageant chez tous les peuples, féconda partout les germes qui n'attendaient qu'une heureuse influence pour se développer. La littérature qui sortit de ce mouvement ne se renferma plus dans d'étroites limites, elle fut universelle comme l'Eglise elle-même ; mais elle compta surtout ses grands génies parmi les nations que des études antérieures y avaient préparées. Les deux langues illustrées par tant de chefs-d'œuvre devinrent les langues sacrées de l'Eglise et la littérature chrétienne se trouva partagée naturellement en deux grandes sections : elle fut *grecque* en Orient, en Occident elle fut *latine*.

Fondée sur les plus hautes vérités, inspirée par de ferventes convictions, dirigée vers le suprême bonheur des hommes, cette littérature se distingue par un caractère élevé et grave et par une chaleur irrésistible de persuasion. C'est par là qu'elle

diffère essentiellement de toute littérature païenne. Celle-ci a ses artistes, celle-là ses apôtres. La première conservera sa supériorité artistique, la seconde la dominera de toute la hauteur des vérités célestes, surtout dans le champ de la discussion et de l'éloquence.

Au point de vue purement littéraire, le quatrième siècle nous montre la littérature chrétienne dans toute sa splendeur; mais elle n'a pas été le fruit d'un développement semblable à celui que nous avons remarqué à Athènes et à Rome. La doctrine chrétienne, qui en fut la source, n'a pas été un progrès humain, mais une révélation divine ; et au point de vue le plus élevé, l'Evangile l'emporte immensément sur toutes les œuvres qui en sont dérivées. Chaque époque a sa grandeur. Les apôtres enseignent avec une simplicité divine; les apologistes plaident la cause de la religion avec l'énergie des martyrs, les Pères du IVe siècle composent enfin ces œuvres au delà desquelles on ne peut attendre que la décadence. (1)

I. Littérature chrétienne grecque.

La littérature profane n'avait cessé de baisser depuis l'asservissement d'Athènes, mais la langue grecque n'avait pas subi de profondes altérations, et les grands modèles de la Grèce étaient restés en honneur. Qu'un esprit nouveau pénètre dans cette société dégradée, que des hommes de génie s'élèvent, préparés par l'étude de l'antiquité et par celle des divines Ecritures, et la langue si souple de Platon et de Démosthène se prêtera à de nouveaux chefs-d'œuvre : ce sera la renaissance chrétienne des lettres grecques. En vain un empereur rétrograde, Julien l'Apostat, suscitera contre elle un nouveau genre de persécution : cette réaction insensée ne servira qu'à constater la supériorité de la littérature chrétienne. Cette littérature ne fut pas une imitation du passé. Il y avait au fond de la nouvelle littérature une pensée si haute, tellement supérieure à toutes les conceptions du polythéisme, qu'elle devait se tracer naturellement une voie toute différente : elle s'inspirait d'ailleurs de la Bible, et elle prenait cette teinte biblique qui se fond avec tant d'harmonie dans les suaves contours de l'idiome hellénique. Une autre influence encore se fait remarquer dans le style des Pères grecs. Ils étaient citoyens, non pas d'une petite république, mais d'un vaste empire ; membres et

(1) R. P. Broeckaert, *Hist. de la Litt.* Littérature chrétienne.

organes non pas d'une académie restreinte, mais de l'Eglise universelle, et de plus habitants de l'Asie ou en contact avec les peuples de cette partie du monde. De là cette ampleur de forme et cette abondance d'images qui les caractérisent pour la plupart. (1)

Les Pères de l'Église grecque.

S. Athanase, évêque d'Alexandrie, a laissé de nombreux ouvrages de controverse se rattachant presque tous à sa glorieuse lutte contre l'arianisme ; on a également de lui des discours ou traités dogmatiques surtout ceux intitulés : *Contre les païens* et sur *l'Incarnation du Verbe.*

S. Grégoire de Nazianze, qui occupa le siège de Constantinople, a laissé des discours dogmatiques et moraux ; des oraisons funèbres, surtout celle de son frère Césaire ; deux invectives contre Julien ; des lettres, etc.

S. Basile, archevêque de Césarée en Cappadoce, s'est placé au premier rang des orateurs ; son œuvre capitale est *l'Hexaméron*, ou ouvrage des six jours, qui contient neuf homélies dans lesquelles l'orateur chrétien célèbre et explique les merveilles de la création. Ses œuvres se composent d'homélies, de panégyriques, d'écrits polémiques, de traités ascétiques et de lettres, véritable trésor pour l'histoire et la morale.

S. Grégoire de Nysse, frère puîné de S. Basile et qui occupa le siège de Nysse, a laissé des écrits

(1) R. P. Broeckaert, *Hist. de la Litt.* Littérature chrétienne.

et des discours où l'on trouve des morceaux de premier ordre.

S. JEAN CHRYSOSTOME, évêque de Constantinople, le plus célèbre des Pères grecs, a laissé de nombreux et très importants ouvrages : des traités sur le dogme, parmi lesquels on remarque ceux du *Sacerdoce* et de la *Componction*, les livres *contre les Gentils*, *l'Apologie de la vie monastique ;* des discours ; des homélies, surtout celles sur S. Mathieu, sur la sédition d'Antioche, sur la disgrâce d'Eutrope, etc. ; des panégyriques, surtout celui de S. Ignace d'Antioche ; des lettres, etc.

Après ces maîtres de la parole chrétienne, dans un rang inférieur, mais élevé encore, il convient de nommer :

S. ASTÈRE, évêque d'Amasie, dont nous possédons six homélies pleines de mouvement et d'éclat ;

S. EPIPHANE, évêque de Salamine, qui exposa la foi orthodoxe dans de remarquables ouvrages ;

S. CYRILLE, évêque de Jérusalem, qui nous a laissé vingt-trois *Catéchèses* ou instructions familières, dans lesquelles il expose la doctrine chrétienne ;

S. EPHREM, dont les ouvrages, écrits en syriaque, nous sont connus par une traduction grecque faite au IVe siècle. Son discours sur le jugement dernier est un chef-d'œuvre.

Histoire.

EUSÈBE, évêque de Césarée en Palestine, entreprit le

premier une histoire générale des siècles chrétiens. Il écrivit une *Histoire ecclésiastique* qui, malgré quelques inexactitudes, est un précieux répertoire de faits, et une *Chronique universelle* dont on a une traduction latine faite par saint Jérôme. Eusèbe est un médiocre écrivain, partisan déclaré de l'arianisme. Il eut pour continuateur, au Ve siècle, THÉODORET, évêque de Cyr en Syrie.

Poésie chrétienne grecque.

Il y avait dans l'esprit chrétien un principe supérieur qui devait amener la transformation de l'art, et le type même de l'art nouveau apparaissait dans la haute poésie de l'enseignement divin. L'art grec consistait principalement dans le culte de la forme ; la foi lui manquait et par suite le profond enthousiasme qui produit le sublime. La poésie païenne est un produit de l'imagination, la poésie chrétienne sort de l'âme.

S. GRÉGOIRE DE NAZIANZE fut le vrai créateur de la poésie chrétienne en Orient ; il composa de remarquables poèmes, parmi lesquels on peut citer ceux sur la *Trinité*, la *Providence*, les *Anges*, la *Vie monastique*, etc.

SYNESIUS, évêque de Ptolémaïs, surnommé le Pindare chrétien, composa des hymnes pleines de verve et de mouvement. Celle où il chante le divin Enfant adoré par les Mages est un vrai modèle d'inspiration lyrique.

II. Littérature chrétienne latine.

La langue latine, déjà modifiée sous les Césars, avait subi de nouvelles altérations au contact des peuples du Nord. Ces peuples, d'ailleurs, n'ayant ni la vivacité d'esprit, ni le développement littéraire des auditeurs de Basile et de Chry-

sostome, l'éloquence capable de les captiver pouvait être grande et forte, mais non pas aussi brillante que celle de la Grèce.

Les Pères de l'Église latine.

S. Hilaire, évêque de Poitiers, fut l'Athanase de l'Occident ; son ouvrage capital, écrit contre les ariens, est un *Traité de la Trinité*, le plus beau qui existe sur ce dogme.

S. Ambroise, archevêque de Milan, a composé de nombreux ouvrages théologiques et moraux, on peut citer parmi les plus remarquables : les traités des *Devoirs*, des *Prêtres*, de la *Foi*, de la *Virginité ;* on a aussi de lui des homélies, des oraisons funèbres et des lettres.

S. Jérôme a donné la version latine de la Bible, connue sous le nom de *Vulgate ;* il a écrit des traités de controverse contre les hérétiques de son temps et a laissé de nombreuses lettres qui sont de véritables traités dogmatiques et ascétiques.

S. Augustin, évêque d'Hippone, le plus grand génie de l'Eglise latine, a composé un très grand nombre d'ouvrages parmi lesquels brillent en premier lieu les *Confessions* et la *Cité de Dieu.* Ses traités contre les hérésiarques, ses sermons et homélies, ses ouvrages philosophiques sont du plus haut mérite.

Lactance (qui, dans l'ordre chronologique, précède les grands orateurs et apologistes que l'on vient

de citer,) s'est illustré par de nombreux ouvrages dont les plus célèbres sont : les *Institutions divines* et le traité *De la mort des persécuteurs.*

Histoire.

SULPICE SÉVÈRE, surnommé le Salluste chrétien, a laissé une *Histoire sacrée* commençant à la création du monde et finissant au consulat de Stilicon. On a également de lui une *Vie de saint Martin de Tours.*

S. JÉRÔME a écrit les *Vies* de saint Paul, ermite, de saint Hilarion et de saint Marc.

OROSE, qui appartient également, par sa naissance, au IVe siècle, a composé, à la sollicitation de saint Augustin, une *Histoire générale* au point de vue de la *Cité de Dieu.*

Poésie chrétienne latine.

AUSONE a laissé des poésies dans lesquelles il sacrifie trop aux muses païennes.

S. AMBROISE composa les premières hymnes de la liturgie latine. On lui attribue le *Te Deum* dont les accents solennels sont connus et appréciés.

S. PAULIN, évêque de Nole, disciple d'Ausone, a interprété la pensée chrétienne dans des poèmes pleins de charme.

PRUDENCE fut en Occident le représentant le plus complet de la poésie de son siècle. Il chanta les mystères et célébra dans des odes triomphales les couronnes des martyrs. On peut citer

parmi ses principaux poèmes : celui *contre Symmaque*, la *Psychomachie* (combats intérieurs de l'âme humaine), et ses strophes *sur les saints Innocents*.

Siècle de Louis XIV.

Le dix-septième siècle, qu'on a appelé le siècle de Louis XIV, a dépassé les trois grands siècles littéraires qui ont précédé. La langue française atteignit sa plus haute perfection sous Louis XIV et fut dès lors fixée autant que peut l'être une langue vivante, c'est-à-dire qu'elle eut le bonheur d'être maniée par des écrivains qui resteront classiques. La France, au dix-septième siècle, tint le premier rang dans les lettres, les autres nations présentèrent quelques noms éclatants, chez elle on les trouva réunis en grand nombre. Le mouvement commencé par la Renaissance se perpétua au dix-septième siècle, mais en se régularisant dans la forme. En général, ce fut dans les classiques de l'antiquité que les écrivains, les artistes, les philosophes cherchèrent leurs inspirations et la poésie ne crut pas pouvoir se passer des fables du paganisme ; mais l'inspiration chrétienne sut également produire des chefs-d'œuvre ; la sève puissante du christianisme, renouvelée depuis le concile de Trente, contribua largement aux splendeurs du siècle de Louis XIV.

Le grand siècle commence à l'apparition des chefs-d'œuvre qui annoncent l'âge de perfection, vers 1636 ; il comprend donc, jusqu'à la mort de Louis XIV en 1715, environ 90 ans.

I. Poètes.

Les principaux poètes du siècle de Louis XIV ont brillé dans la tragédie, la comédie, l'ode, la poésie didactique et en général dans tous les genres.

Tragédie.

PIERRE CORNEILLE, créateur de la tragédie française, a composé trente-trois pièces dont les principales sont : le *Cid*, *Cinna*, *Polyeucte*, *Horace*, la *mort de Pompée*, *Rodogune*.

ROTROU a écrit trente-sept pièces, entre autres *Venceslas*, son meilleur ouvrage, où l'on voit un reflet du génie de Corneille.

JEAN RACINE partage avec le grand Corneille le premier rang parmi les tragiques français. Ses principales tragédies sont : *Andromaque*, *Britannicus*, *Mithridate*, *Iphigénie*, *Phèdre*, *Esther* et enfin *Athalie*, le chef-d'œuvre du théâtre.

THOMAS CORNEILLE, frère de Pierre Corneille, a composé de nombreuses tragédies dont deux seulement doivent être citées : *Ariane* et le *Comte d'Essex*.

LA FOSSE, disciple de Racine, n'a échappé à l'oubli que par sa tragédie intitulée *Manlius*.

Parmi les poètes dramatiques du second ordre, on peut citer, outre ces deux derniers : LONGEPIERRE qui a écrit une pièce intitulée *Médée* ; DUCHÉ et CAMPISTRON qui ont composé des tragédies et des comédies, et enfin PRADON qui n'a gagné à sa lutte contre Racine que l'immortalité du ridicule.

Comédie.

MOLIÈRE, le père de la comédie française, a écrit un grand nombre de pièces dont les principales sont : le *Misanthrope*, *Tartufe* et les *Femmes savantes*, comédies qui n'ont été égalées dans aucune langue ; les *Précieuses ridicules*, le *Bourgeois gentilhomme*, l'*Avare*, le *Malade imaginaire*, etc.

REGNARD, imitateur de Molière, a composé beaucoup de comédies dont il ne faut citer que le *Joueur*, son chef-d'œuvre, et le *Légataire universel*.

Pierre Corneille, le grand tragique, avait créé, avant Molière, la langue de la comédie dans son *Menteur*.

Jean Racine a abordé avec succès la comédie dans sa spirituelle satire des *Plaideurs*.

On peut nommer parmi les poètes comiques du second ordre Boursault, dont les pièces *Esope à la ville* et *Esope à la cour* sont d'un ordre assez élevé, ainsi que Dufresny dont la comédie intitulée l'*Esprit de contradiction* est restée au théâtre.

Poésie lyrique.

Jean Racine s'est placé au premier rang des poètes lyriques du dix-septième siècle par les chœurs d'*Esther* et d'*Athalie* ainsi que par la prophétie de Joad.

J. B. Rousseau est auteur d'odes sacrées et profanes, de cantates, d'épîtres et d'épigrammes.

Quinault est le créateur de la tragédie lyrique ; il s'est rendu célèbre par ses opéras ; son chef-d'œuvre en ce genre est *Armide*.

La Motte a composé des odes où se trouvent quelques belles strophes ; il a également composé des fables.

Poésie élégiaque.

La Fontaine a écrit une belle élégie sur la disgrâce de Fouquet.

Poésie didactique.

Boileau-Despréaux fut à son époque l'oracle et le législateur de la poésie. Il a composé, *l'Art poétique* qui est le plus beau poème didactique des

temps modernes ; on a également de ce poète douze satires, douze épîtres et un poème héroï-comique intitulé le *Lutrin*.

La Fontaine s'est immortalisé par ses *Fables ;* il a écrit également des *Contes* et, vers la fin de sa vie, un recueil de poésies chrétiennes.

Poésie pastorale.

Racan est auteur d'églogues.

Segrais a composé des églogues remarquables par leur naturel.

Madame Deshoulières est surtout connue par ses idylles qui sont encore estimées.

Poésie épique.

A l'époque de Richelieu, plusieurs poètes se sont exercés sans succès dans le genre épique ; les plus connus parmi eux sont : Chapelain qui composa le poème de la *Pucelle ;* Saint-Amand qui écrivit le *Moïse sauvé ;* Brébeuf qui composa la *Pharsale ;* tous ces poèmes sont médiocres.

On cite généralement aussi, dans les commencements du siècle de Louis XIV, Voiture qui composa des rondeaux, des ballades, des épîtres où il y a de la facilité. Enfin on peut nommer Scarron, inventeur du genre burlesque, connu surtout par son *Enéide travestie*.

II. Prosateurs.

Les principaux prosateurs français du dix-septième siècle appartiennent aux genres oratoire, didactique, historique et épistolaire.

Eloquence sacrée.

L'éloquence ne fut pas au-dessous de la poésie, et elle donna au siècle de Louis XIV une gloire plus pure. Au barreau et à l'académie, elle avait acquis la dignité et la vigueur ; dans la chaire, elle s'éleva aux inspirations les plus sublimes ; la voix des grands orateurs chrétiens y retentit sans interruption pendant plus de soixante ans.

Bossuet, évêque de Meaux, a laissé des Sermons, parmi lesquels il faut citer ceux *sur l'unité de l'Eglise* et *sur la royauté de Jésus-Christ* ; des Panégyriques ; des Oraisons funèbres, surtout celles *de la reine d'Angleterre, du prince de Condé, de la duchesse d'Orléans* ; les *Méditations sur l'Evangile* ; le *Traité de la connaissance de Dieu et de soi-même* ; les *Elévations sur les mystères* ; de remarquables *Lettres* et d'autres ouvrages où brille l'éloquence la plus sublime.

Fléchier, évêque de Nîmes, a laissé des Sermons, des Panégyriques et des Oraisons funèbres qui sont ses meilleurs ouvrages, celle *de Turenne* est son chef-d'œuvre.

Mascaron, évêque d'Angers, s'est illustré par son *Avent*, son *Carême* et ses Oraisons funèbres, surtout celle *de Turenne* qui fournit une excellente étude de comparaison avec l'oraison funèbre prononcée par Fléchier.

Bourdaloue, prêtre de la Compagnie de Jésus, a composé des Oraisons funèbres et des Panégyriques, mais c'est surtout par ses *Sermons* qu'il s'est élevé au premier rang.

FÉNELON, archevêque de Cambrai, est, de tous les contemporains de Bossuet, le seul qu'on puisse mettre en parallèle avec lui. Ses Sermons *sur le Sacre de l'évêque de Cologne* et sur la *Fête de l'Epiphanie* sont des modèles d'éloquence ; il a laissé en outre toute une série de remarquables ouvrages qui appartiennent au genre didactique. (Voir plus loin).

MASSILLON, évêque de Clermont, élevé au milieu des splendeurs de l'éloquence sacrée, en prolongea l'éclat jusqu'au milieu du XVIIIe siècle. Il s'est illustré par ses *Conférences ecclésiastiques*, son *grand Carême*, son *petit Carême*, ses Panégyriques, ses Oraisons funèbres parmi lesquelles il faut citer celle *de Louis XIV*, ses Sermons dont les plus célèbres sont : celui sur le *petit Nombre des élus* et sur la *Mort du juste et du pécheur*.

Après ces grands orateurs, on peut encore citer le P. LARUE, de la compagnie de Jésus, qui réussit plusieurs fois dans l'oraison funèbre ; CHEMINAIS, qui, avant Massillon, avait joui d'une grande célébrité ; enfin les deux ministres CLAUDE et SAURIN qui donnèrent des modèles de cette éloquence froide et compassée qu'inspire le protestantisme.

Eloquence judiciaire.

Au commencement du dix-septième siècle, et malgré le mouvement général des esprits, l'éloquence du barreau fit peu

de progrès ; l'affectation, le pédantisme continuèrent de régner au palais, toutefois ces défauts furent moins sensibles vers la moitié du siècle.

LEMAITRE et, après lui, PATRU se distinguèrent par la dignité de leur langage, le dernier s'élève parfois jusqu'à l'éloquence.

PÉLISSON doit sa célébrité à ses trois *Mémoires* en faveur de Fouquet, qui constituent le plus beau plaidoyer de cette époque.

Eloquence académique.

FONTENELLE, neveu du grand Corneille, a composé des *Eloges* académiques dont le style est remarquable par sa clarté et son élégance.

Genre didactique ou philosophique.

Les philosophes, dès l'aurore du grand siècle, aplanirent la voie aux orateurs et leurs écrits marquèrent eux-mêmes un sensible progrès de forme et de style.

BALZAC a su le premier donner du nombre, une élégance et une noblesse soutenues à la prose française. Il a laissé des *Lettres*, des *Dissertations* sur la langue française, ainsi que trois traités philosophiques : le *Socrate chrétien*, le *Prince* et *Aristippe ou la cour.*

VAUGELAS a écrit une remarquable *Traduction de Quinte-Curce* et des *Remarques sur la langue française* que l'on consulte encore.

DESCARTES, génie profond et hardi, remua le monde scientifique et exerça une influence directe sur la littérature. Ses chefs-d'œuvre sont : le *Discours sur la Méthode* et les *Méditations.*

Malebranche, prêtre de l'Oratoire, disciple de Descartes, a composé plusieurs ouvrages philosophiques dont le plus étendu est la *Recherche de la vérité.*

La Rochefoucault a composé un livre de *Maximes* plein de traits saillants mais d'une morale égoïste et chagrine.

Arnauld, qui fut un des principaux champions des doctrines rigides et erronées du jansénisme, a laissé un grand nombre d'ouvrages parmi lesquels on peut citer celui sur la *Perpétuité de la foi* où il y a des passages éloquents.

Nicole, également défenseur du jansénisme, a composé, en collaboration avec Arnauld, la *Logique de Port-Royal.* Il a laissé plusieurs autres ouvrages remarquables par le style, entre autres ses *Essais de morale.*

ascal, l'un des plus grands génies du XVIIe siècle, donna à la prose française une fermeté qui n'a pas été surpassée. Il a laissé les fameuses *Lettres provinciales*, dans lesquelles il eut le malheur de mettre son talent au service des rancunes jansénistes ; et les *Pensées*, fragments d'une apologie du christianisme qu'il méditait, mais qu'il n'eut pas le temps d'achever.

nelon est auteur de nombreux ouvrages didactiques, parmi lesquels il faut citer les *Dialogues des morts* ; les *Fables* en prose ; les trois *Dialogues sur l'éloquence* et une *Lettre à l'Académie*

qui forment un excellent traité de rhétorique et de style ; des *Lettres sur la religion ;* un *Traité sur l'existence de Dieu* et enfin le *Télémaque* auquel il ne manque que d'être écrit en vers pour être un modèle de l'épopée.

LA BRUYÈRE s'est montré moraliste profond et écrivain de talent dans son livre des *Caractères,* où il imite et surpasse Théophraste.

BAYLE composa, vers la fin du règne de Louis XIV, un *Dictionnaire critique* où il jeta les fondements du système de scepticisme qui eut une influence si funeste sur le XVIIIe siècle.

Histoire.

Les historiens qui se servirent de la langue française à cette époque peuvent se partager en trois classes : ceux qui se sont occupés d'histoire ecclésiastique, ceux qui ont particulièrement écrit sur l'histoire de France, et ceux qui ont dirigé leurs études sur l'histoire étrangère.

1o Historiens qui ont écrit sur l'histoire ecclésiastique :

BOSSUET, qui occupe le premier rang dans ce genre comme dans l'éloquence sacrée, nous a laissé un admirable *Discours sur l'histoire universelle* et l'*Histoire des variations des Eglises protestantes,* chef-d'œuvre de dialectique et de style.

Le P. MAIMBOURG, jésuite, historien fécond mais inféodé aux idées gallicanes, a écrit entre autres histoires, celles de l'*Arianisme,* des *Croisades,* du *Calvinisme,* etc.

Le P. LONGUEVAL, jésuite comme le précédent, a composé une *Histoire de l'Eglise gallicane,* com-

position historique excellente, mais déparée par le gallicanisme.

Fleury a écrit une *Histoire ecclésiastique* allant jusqu'en 1414, ouvrage digne d'être classique si l'esprit gallican de l'auteur n'avait plus d'une fois égaré son jugement ; un *Catéchisme historique*, aujourd'hui encore très estimé ; et un ouvrage, qui est son chef-d'œuvre, les *Mœurs des Israélites et des Chrétiens.*

2o Historiens qui ont écrit sur l'histoire de France :

Mézerai a publié une *Histoire de France* dont il écrivit ensuite un *Abrégé* qui eut le plus grand succès.

Le P. Daniel, jésuite, a également écrit une *Histoire de France* dont on estime plus particulièrement les premiers volumes.

Péréfixe, composa pour Louis XIV enfant, l'*Histoire de Henri IV*.

3o Historiens qui ont écrit sur l'histoire étrangère :

Fléchier a composé une *Histoire de Théodose le Grand*, et une *Histoire du cardinal Ximénès*, écrites avec la plus grande élégance.

Le P. d'Orléans, jésuite, a laissé des *Biographies* et une *Histoire des Révolutions d'Angleterre*, encore estimée aujourd'hui.

Saint-Réal, auteur peu exact, a écrit divers ouvrages parmi lesquels on peut citer, pour le style, l'*Histoire de la conjuration des Espagnols contre la république de Venise.*

VERTOT, qui respecta un peu plus la vérité, a laissé l'*Histoire des révolutions de la république romaine* et l'*Histoire des chevaliers de l'ordre de Malte*, son meilleur ouvrage, au point de vue historique.

SAINT-EVREMONT, s'est offorcé d'éclairer l'histoire par la philosophie dans ses *Réflexions sur les divers génies du peuple romain.*

Mémoires.

SULLY, le célèbre ministre de Henri IV, a publié d'importants mémoires sous le titre d'*Economies royales*.

Le cardinal de RETZ a laissé des *Mémoires* qui forment un tableau animé et piquant des troubles de la Fronde.

Roman.

Mlle de SCUDÉRY (1) a publié une foule de romans étranges et extravagants, mais qui ont eu le mérite de contribuer dans une certaine mesure aux progrès de la langue française ; ses ouvrages les plus connus sont le *Cyrus* et la *Clélie*.

Madame de LA FAYETTE rendit au roman le naturel et la simplicité dans *Zaïde* et dans *La princesse de Clèves*, qui ouvrent l'ère du roman moderne.

SCARRON a écrit le *Roman comique*, œuvre spirituelle et originale, bien supérieure aux autres productions du même auteur.

(1) Elle était sœur de Georges de SCUDÉRY qui, à l'époque de Richelieu, composa plusieurs tragédies et qui balança pendant quelque temps la popularité de Corneille. MAIRET, autre poète tragique, précéda également l'auteur du *Cid* dans la voie du progrès.

Galland a traduit avec succès les *Mille et une nuits*, l'une des principales productions de la littérature arabe.

Genre épistolaire.

Parmi les écrivains du siècle de Louis XIV, plusieurs se sont distingués dans le genre épistolaire, il suffit de rappeler les noms de **Bossuet**, de **Fénelon**, de **Balzac**, de **Voiture**, de **Jean Racine**, etc. ; mais il faut donner une place à part à deux femmes qui se sont particulièrement illustrées dans ce genre :

Madame de **Sévigné** a laissé un recueil de *Lettres* qui seront toujours le modèle du style épistolaire.

Madame de **Maintenon** a également écrit de nombreuses *Lettres* dont la lecture offre le plus grand intérêt.

DEUXIÈME CATÉGORIE DE QUESTIONS

QUESTIONS SUR L'HISTOIRE D'UN GENRE LITTÉRAIRE EN PARTICULIER.

Principaux auteurs qui l'ont cultivé avec succès— Indication de leurs ouvrages les plus remarquables. (Résumé.)

***Nota.* — Pour répondre aux questions de cette catégorie, on ne sort pas des littératures grecque, latine et française, et pour cette dernière, on n'est pas tenu de dépasser l'an 1789.**

I. POESIE.

APERÇU DE L'HISTOIRE DE LA POÉSIE CHEZ LES GRECS, LES LATINS ET LES FRANÇAIS. (1)

APERÇU DE L'HISTOIRE DE LA POÉSIE GRECQUE. — L'histoire de la poésie chez les Grecs se divise naturellement en *six époques*, marquées par les révolutions de la pensée et le déplacement du centre littéraire.

La première époque qu'on peut appeler *mythique* remonte au delà des temps héroïques pour s'arrêter à la guerre de Troie (1270 av. J. C.) La poésie commence par des chants religieux qui civilisent les peuplades barbares de la Thrace et de la Grèce. C'est le temps de la poésie religieuse.

La seconde époque, nommée *héroïque* ou *homérique*, qui s'étend jusqu'à l'an 594 av. J. C., a pour foyer principal l'Asie Mineure. Les poèmes d'Homère la remplissent presque toute entière. Après l'épopée on voit paraître la poésie cosmogonique, morale et didactique et, sur la limite de la période suivante, se produisent des chants lyriques, didactiques et satiriques.

La troisième époque (594-336 av. J. C.), époque *athénienne* ou âge d'or de la poésie, commence avec Solon et se termine

---

(1) Avant de commencer l'étude des poètes lyriques, nous croyons utile de donner un aperçu général de l'histoire de la poésie dans chacune des trois littératures. Nous adoptons le système des divisions par époques qui aide la mémoire et fixe sur la chronologie. Cette méthode a de plus l'avantage de s'appliquer d'une manière uniforme à tous les genres de poésie que nous passerons successivement en revue dans cette deuxième catégorie de questions.

au règne d'Alexandre ; elle correspond au siècle de Périclès. La poésie lyrique brille d'un grand éclat, mais la principale gloire de la poésie de ce temps est la poésie dramatique. Athènes est le foyer de ce brillant mouvement poétique.

Dans la quatrième époque (335-146 av. J.-C.), lorsque la Grèce, soumise par Alexandre, opprimée par ses successeurs, eut perdu son indépendance, la poésie se déplaça et vint fleurir à Alexandrie à la cour des Ptolémées. C'est l'époque *alexandrine* qui jette encore un certain éclat, surtout dans la poésie pastorale.

Dans la cinquième époque (146 av. J. C. 306 de J. C.) la littérature se dissémine : la Grèce vaincue porte partout, sous les auspices de Rome, les monuments de son génie et ses arts dégénérés. C'est l'époque *gréco-romaine* qui ne produit que des compositions frivoles et de courte haleine, ou bien versifie la science dans de longs traités didactiques où l'on ne reconnaît plus que l'appareil extérieur de la poésie.

La sixième époque (306-1453 de J. C.), époque *byzantine*, est moins stérile que la précédente. Constantinople étant devenue la capitale politique du monde, ce qui restait de poésie s'y transporta. Les versificateurs de ce temps se contentèrent, en général, de flatter les grands par de petites pièces qui ne demandaient pas la gloire pour salaire. Toutefois, sous l'heureuse influence de la religion chrétienne, la poésie produisit quelques chants inspirés, surtout ceux de saint Grégoire de Nazianze.

RÉSUMÉ. — La poésie grecque, exclusivement *lyrique* et *religieuse* dans le premier âge, devint ensuite *épique* et *héroïque* ; elle est surtout *dramatique* dans la période suivante ; elle a brillé dans la *pastorale* à la cour des Ptolémées ; et pendant la longue décadence de l'empire et du Bas-Empire, elle serait presque entièrement adulatrice et *didactique* si, à l'époque byzantine, le christianisme n'était venu la relever de son abaissement.

Dans les deux premières époques, l'inspiration naturelle du génie caractérise la poésie ; la troisième marque l'alliance intime et harmonieuse de l'art et de la nature ; l'art domine dans la quatrième et fait place presque exclusivement au métier dans les deux dernières époques.

APERÇU DE L'HISTOIRE DE LA POÉSIE LATINE. — La littérature latine ne commence réellement qu'à la fin de la première guerre punique, par l'introduction de la poésie grecque. Elle se divise naturellement en quatre époques.

La première époque (240-31 av. J.-C.) qui s'étend depuis le

temps des Scipions jusqu'au siècle d'Auguste, est déjà riche en monuments, mais elle manque d'originalité. La littérature s'introduit à Rome au lieu d'y naître. Des tentatives d'épopée, des succès dans la tragédie et dans la comédie, la satire et le poème didactique signalèrent cette époque, pendant laquelle le génie de Rome commence à s'humaniser et à s'assouplir sous la discipline des Grecs.

La seconde époque ou siècle d'Auguste (31 av. J.-C., 14 ap. J. C.), cet âge d'or de la poésie latine, présente la fusion harmonieuse du génie grec et du génie romain, et voit éclore une poésie exquise, originale dans l'imitation. Les grands poètes romains, dans l'ode, l'épopée, le genre didactique, la pastorale et la satire opposèrent des chefs-d'œuvre rivaux aux chefs-d'œuvre de la Grèce.

La troisième époque (14-139 ap. J. C., d'Auguste à Antonin), ouvre l'ère de la décadence. L'influence des modèles grecs se fait moins sentir, et la poésie, dans son infériorité relative, est plus romaine qu'à l'époque qui a précédé. L'épopée, la satire et la tragédie offrent quelques noms illustres.

La quatrième époque (139-476 ap. J. C.), ouverte par le règne d'Antonin, s'étend jusqu'au sixième siècle de l'ère chrétienne et clôt l'histoire de la littérature romaine proprement dite. C'est l'époque de la chute de la poésie latine.

Résumé.—Le génie romain, abandonné à ses propres forces pendant cinq siècles, demeure complètement stérile ; mis ensuite en contact avec la littérature grecque, il imite longtemps avec puissance, mais sans originalité ; enfin il prend son essor et crée de grandes œuvres pour dégénérer peu à peu et s'éteindre totalement.

Aperçu de l'histoire de la poésie française. — Le berceau de la poésie française ne remonte guère au delà du douzième siècle ; elle commence à bégayer dans la langue romane, encore imparfaite. L'histoire de la poésie française est généralement divisée en cinq époques.

La première époque, qu'on peut appeler celle des *trouvères*, répond au moyen âge (du 12e au 15e siècle). Cette époque a produit, dans des genres différents, un nombre assez considérable d'ouvrages qui méritent de fixer l'attention.

La deuxième époque ou époque de la *Renaissance* embrasse le seizième siècle. La littérature française s'enrichit alors d'une foule de productions naïves qui contribuèrent beaucoup à épurer le goût et à former la langue. Il s'établit successive-

ment trois écoles poétiques très distinctes qui se rattachent aux noms de Marot, de Ronsard et de Malherbe. C'est pendant cette époque que la poésie moderne est inaugurée.

La troisième époque, ou siècle de Louis XIV, comprend surtout le dix-septième siècle. C'est la période de perfection de la langue française qui produit des chefs-d'œuvre dans presque tous les genres de poésie. (Voir siècle de Louis XIV,p 22).

La quatrième époque répond au dix-huitième siècle et ouvre l'ère de la décadence ; c'est l'époque dite *philosophique*, parce qu'elle fut surtout dominée par la philosophie sceptique. Le dix-huitième siècle fut le règne de l'incrédulité. On vit paraître un très grand nombre d'auteurs, mais ils se montrèrent presque tous hostiles à la religion. L'art ne gagna pas à cette négation du sentiment religieux, car, dans tous les genres, la décadence fut sensible.

La cinquième époque comprend le dix-neuvième siècle ; elle ne rentre pas nécessairement dans le cadre de ce travail.

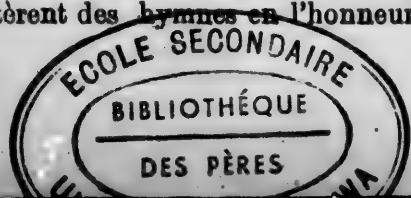
Poésie lyrique.

La poésie lyrique grecque prit naissance et se développa dans les contrées habitées par des colonies éoliennes et doriennes, elle fut dans le principe consacrée à la gloire des dieux. La poésie lyrique est la plus directe héritière de la poésie sacrée des premiers âges de la Grèce. L'hymne mystique d'Orphée devint, par une transformation lente, l'ode telle que nous la trouvons dans Pindare. Dès lors les poètes grecs, sous l'impression des victoires nationales et des jeux publics, célébrèrent sur la lyre, outre la puissance des dieux, les exploits des héros et des athlètes ainsi que les charmes trompeurs des plaisirs.

Littérature grecque.

Poètes lyriques de l'époque mythique (jusqu'à 1270 av. J.-C.)

ORPHÉE, MUSÉE et OLEN, s'il faut ajouter foi aux antiques traditions de la Grèce, composèrent et chantèrent des hymnes en l'honneur des dieux.



Poètes lyriques de l'époque héroïque (1270-594 av. J.-C.)

ARCHILOQUE, qui fleurit dans la seconde moitié du huitième siècle avant J. C., est l'Homère de la poésie lyrique. Les anciens admiraient surtout son *hymne en l'honneur d'Hercule.* Il ne nous reste de ses poésies que de courts fragments.

ALCÉE composa des odes et des hymnes pleins de sentiments guerriers.

SAPHO excita l'admiration des anciens par ses odes et ses élégies. Il ne nous reste de cette femme célèbre qu'une ode qui justifie sa gloire littéraire.

TYRTÉE composa des hymnes guerriers que les Spartiates chantaient en marchant à l'ennemi ; on n'en a conservé qu'un fragment, mais il en reste plusieurs des élégies par lesquelles il excitait leur valeur.

STÉSICHORE, que l'on considère comme l'inventeur des chœurs, chanta des hymnes en l'honneur des dieux, et des odes à la gloire des héros. Ces poésies ne nous sont connnes que par quelques fragments. (1)

ALCMAN, MIMNERME et TERPANDRE peuvent aussi être cités parmi les poètes lyriques qui précédèrent Pindre et qui sont restés célèbres à divers titres. Ils nous sont connus plutôt par le témoignage des anciens que par leurs œuvres qui sont presque toutes perdues.

---

(1) STÉSICHORE est rangé par plusieurs auteurs au nombre des poètes du siècle de Périclès.

Poètes lyriques de l'époque athénienne (594-336 av. J.-C.)

(*Voir siècle de Périclès*, p. 5).

Poètes lyriques de l'époque alexandrine (335-146 av. J.-C.)

CALLIMAQUE, qui fleurit à Alexandrie, a laissé des hymnes dont le meilleur est l'*Hymne à Cérès*.

CLÉANTHE, philosophe stoïcien, s'est acquis une grande renommée par son *Hymne à Jupiter*.

Poètes lyriques de l'époque byzantine (336-1453 de J.-C.)

PROCLUS, philosophe de l'école d'Alexandrie, a composé plusieurs hymnes, où l'on trouve de l'inspiration.

S. GRÉGOIRE DE NAZIANZE a écrit de remarquables poèmes sacrés dont plusieurs rentrent dans le genre lyrique (V. p. 19).

SYNESIUS, évêque de Ptolémaïs, a laissé dix hymnes qui sont des pièces lyriques de mérite (V. p. 19).

JOSÈPHE, surnommé l'*Hymnographe*, a composé des chants lyriques pour chacune des fêtes de la sainte Vierge.

Littérature latine.

Poètes lyriques de la troisième époque (44 av. J.-C. 14 ap. J.-C.)

Voir siècle d'Auguste, p. 10.

Poètes lyriques de la quatrième époque (130-476 de J.-C.)

La poésie lyrique à cette époque est représentée par des poètes chrétiens, parmi lesquels il faut citer :

S. AMBROISE, archevêque de Milan, qui composa les premières hymnes de la liturgie latine.

PRUDENCE qui chanta les mystères et célébra dans des odes triomphales les couronnes des martyrs. On peut citer parmi ses principaux poèmes : celui contre *Symmaque*, la *Psychomachie* (combats intérieurs de l'âme humaine), et ses strophes *sur les saints Innocents*.

On a vu, dans l'aperçu de l'histoire de la poésie latine (p. 34), que la littérature latine proprement dite cessa d'exister en 476 ; mais la langue ne disparut pas avec l'empire, elle se perpétua parmi les populations. Pendant l'enfance des langues modernes et jusqu'à l'époque de la Renaissance, le latin fut presque exclusivement la langue des littérateurs et des savants. Nous rencontrerons encore dans plusieurs genres, à cette époque, des noms qui méritent de figurer dans l'histoire des lettres.

FORTUNAT qui fut, croit-on, évêque de Poitiers, a laissé des hymnes religieuses, entre autres le *Vexilla regis*.

Saint HILAIRE de Poitiers, saint GRÉGOIRE LE GRAND, saint BERNARD, saint THOMAS D'AQUIN, le franciscain JACOPONE, etc., ont composé des hymnes et des *proses* que l'Eglise a adoptées, et auxquelles le paganisme ne peut rien opposer d'égal. (1)

Littérature française.

Poètes lyriques du moyen âge :

Les premiers essais de poésie lyrique sont surtout l'œuvre des *troubadours*, poètes du midi de la France.

(1) Ces hymnes n'ont pas toujours la mesure des vers latins ; plusieurs, quoique écrites en latin, sont mesurées et rimées à la façon des vers modernes : ces dernières s'appellent *séquences* ou *proses*.

BERTRAND DE BORN, se distingua surtout par ses chants guerriers.

THIBAUT, comte de Champagne, acquit une grande célébrité par ses chansons.

CHARLES D'ORLÉANS, Eustache DESCHAMPS et Olivier BASSELIN ont laissé des poésies lyriques et des chansons (XIVe et XVe siècles).

Poètes lyriques du seizième siècle :

MALHERBE, dont Boileau a salué l'apparition par un vers célèbre, créa en France le genre lyrique élevé. On doit citer parmi ses meilleures productions : l'*Ode à Louis XIII* partant pour le siège de la Rochelle, la *paraphrase* du psaume CXLV et les *stances* de consolation à Duperrier sur la mort de sa fille.

MAROT, avant Malherbe, avait aussi composé quelques odes.

Poètes lyriques du dix-septième siècle :

Voir siècle de Louis XIV, p. 22.

Poètes lyriques du dix-huitième siècle :

LEFRANC DE POMPIGNAN cultiva avec succès la poésie lyrique. Il a laissé des *Poésies sacrées*, psaumes, cantiques et prophéties, ainsi que quelques odes profanes dont la meilleure est celle *sur la mort de J.-B. Rousseau.*

LEBRUN a composé de belles odes parmi lesquelles on peut citer celle à Buffon et celle sur le *Vengeur.*

GILBERT a écrit une ode renommée *sur le Jugement*

dernier et des stances touchantes composées quelques jours avant sa mort.

MALFILATRE est connu par des odes assez remarquables mais empreintes de la philosophie antipoétique de son siècle. On peut citer l'ode intitulée : *Le soleil fixe au milieu des planètes.*

Poésie épique.

SON ORIGINE CHEZ LES GRECS. — La poésie, fille du ciel, après avoir exhalé dans l'hymne religieuse son premier cri, descendit de l'Olympe pour chanter les passions et les destinées de l'homme. Les grands faits de l'histoire nationale ou traditionnelle et, parmi eux, le drame mémorable de le guerre de Troie, excitèrent l'enthousiasme des poètes. Dès lors on vit paraître une foule de récits merveilleux célébrant les hauts faits des héros. La poésie épique se constituait ainsi par les travaux des poètes du *cycle* de la guerre de Troie, lorsque parut au milieu d'eux, pour les résumer et les éclipser tous, le " divin " Homère.

Littérature grecque.

Poète épique de l'époque mythique :

ORPHÉE. L'antiquité nous a transmis, sous le nom d'Orphée, un essai d'épopée sur l'*Expédition des Argonautes,* dont ce poète aurait fait partie (1).

Poètes épiques de l'époque héroïque :

HOMÈRE, le prince des poètes grecs, a immortalisé son nom par deux grands poèmes : l'*Iliade,* chef-

(1) Les poèmes d'Orphée ont paru authentiques jusqu'au dix-septième siècle. La crit que moderne croit avoir des raisons pour dépouiller Orphée de la longue possession de ses ouvrages.

d'œuvre de l'épopée tant ancienne que moderne, qui n'est autre chose qu'un épisode de la guerre de Troie, et l'*Odyssée*, qui retrace les longues épreuves du retour d'Ulysse dans sa patrie. On attribue aussi à Homère plusieurs *hymnes historiques*, ainsi qu'un poème héroï-comique intitulé la *Batrachomyomachie* (combat des rats et des grenouilles). Les anciens lui attribuaient également le *Margitès*, poème satirique qui contenait, suivant Aristote, le germe de la comédie, comme l'Iliade avait enfanté la tragédie.

A côté d'Homère, il faut citer d'une manière collective les poètes *cycliques* (1) qui chantaient en vers le récit complet d'une expédition ou toute la vie d'un héros. Ces vastes compositions, dont les unes sont contemporaines d'Homère et les autres postérieures à l'Iliade et à l'Odyssée, ne nous sont connues que par quelques fragments.

Il importe de rattacher à cette époque les *Rhapsodes* et les *Homérides*, poètes nomades qui récitaient en public les œuvres des poètes anciens, surtout celles d'Homère, ainsi que leurs propres compositions.

Poète épique de l'époque alexandrine :

APOLLONIUS de Rhodes, érudit et grammairien, qui fleurit à Alexandrie, a écrit le poème des *Argo-*

(1) Ce nom a été donné surtout aux anciens poètes dont les œuvres épiques formaient une histoire de la Grèce depuis les temps primitifs jusqu'au siècle de la guerre de Troie.

nautiques, où il célèbre la conquête de la Toison d'Or.

Poètes épiques de l'époque gréco-romaine :

APOLLODORE d'Athènes et ARCHIAS sont auteurs de poèmes héroïques dont il ne nous reste rien.

Poètes épiques de l'époque byzantine :

QUINTUS (6e siècle) est auteur d'un poème en quatorze chants, continuation de l'Iliade, qui conduit les événements de la guerre de Troie depuis la mort d'Hector jusqu'à la prise de la ville.

COLUTHUS (6e siècle) a composé une courte épopée intitulée l'*Enlèvement d'Hélène*.

Littérature latine.

Poètes épiques de la première époque :

LIVIUS ANDRONICUS, Grec de Tarente, introduisit à Rome le genre épique en traduisant l'*Odyssée* d'Homère.

NEVIUS chanta les exploits des Romains dans la première guerre punique.

ENNIUS surpassa ces essais par ses *Annales romaines*, épopée historique qui, remontant jusqu'au berceau de Rome, s'arrêtait à l'époque où vivait ce poète (vers l'an 200).

Poètes épiques de la deuxième époque :

Voir siècle d'Auguste, p. 10.

Poètes épiques de la troisième époque.

LUCAIN a laissé la *Pharsale* où il chante la guerre civile

de César et de Pompée ; c'est plutôt un poème historique qu'une épopée proprement dite

SILIUS ITALICUS a composé sur la deuxième guerre punique un poème qui manque d'inspiration.

STACE a laissé deux poèmes : la *Thébaïde*, où il célèbre la guerre civile des fils d'Œdipe, et l'*Achilléide* qu'il n'eut pas le temps d'achever.

VALERIUS FLACCUS a écrit le poème des *Argonautiques* où il imite Apollonius de Rhodes.

Poète épique latin du moyen âge.

S. AVITE, évêque de Vienne en Gaule, a écrit un remarquable poème formant une sorte de trilogie épique intitulée l'*Expulsion du Paradis* ; plusieurs critiques l'ont comparée au *Paradis perdu* de Milton.

Littérature française.

Poètes épiques du moyen âge :

Parmi les compositions en vogue au moyen âge, on compte de grands poèmes du genre épique écrits surtout par les *trouvères*, poètes du nord de la France. Les sujets de ces épopées sont tirés, en général, ou des exploits de Charlemagne et des douze pairs, ou des prouesses fabuleuses des chevaliers de la Table ronde (1), ou enfin des expéditions d'Alexandre ; de là le classement de ces compositions en trois cycles ou groupes principaux : le cycle *armoricain* ou d'Arthur de Bretagne, le cycle *carlovingien* ou français, le cycle *ancien* ou d'Alexandre. Les épopées du cycle carlovingien étaient connues sous le nom spécial de *chansons de gestes* (*gesta*, exploits).

ROBERT WACE, poète anglo-normand, qui n'est en

(1) La *Table ronde* était un ordre de chevalerie institué par le roi Arthus ou Arthur de Bretagne, le héros favori des légendes bretonnes.

réalité qu'un chroniqueur en vers, a laissé le *Roman de Brut* (Breton d'Angleterre) et le *Roman de Rou* (Rollon).

CHRESTIEN DE TROYES, l'un des plus célèbres trouvères, a composé plusieurs poèmes parmi lesquels on on peut citer *Perceval le Gallois* qui pourrait être intitulé : l'*Education du chevalier*.

THÉROULDE ou TUROLDUS est considéré comme l'auteur de la *Chanson de Roland* ou *Poème de Roncevaux*, l'une des plus fameuses rapsodies héroïques du moyen âge.

HUON DE VILLENEUVE doit surtout sa réputation au poème des *Quatre fils Aymon*.

ADENÈS LE ROI a composé, entres autres poèmes, l'*Enfance d'Ogier le Danois*.

LAMBERT de Châteaudun et ALEXANDRE de Bernay ou de Paris ont laissé le poème d'*Alexandre* dans lequel ils chantent les exploits du héros macédonien.

Poète épique du seizième siècle :

RONSARD, le bruyant réformateur de la poésie française, a écrit les quatre premiers chants d'une épopée qu'il intitula : *la Franciade*.

Poètes épiques du dix-septième siècle :

Voir siècle de Louis XIV, p. 22

FÉNELON doit être cité parmi les poètes épiques du dix-septième siècle pour son *Télémaque*, poème

en prose qui est la meilleure épopée de cette époque.

Poète épique du dix-huitième siècle :

VOLTAIRE a composé la *Henriade*, ou la conquête de la couronne par Henri IV, poème froid et dénué d'action qui est plutôt une attaque contre le catholicisme qu'un poème épique.

Poésie didactique proprement dite. (1)

SON ORIGINE CHEZ LES GRECS. — Les noms d'Orphée, d'Homère et d'Hésiode indiquent trois âges de la poésie grecque : mystique, épique, didactique ; des autels dans les camps ; des camps dans les chaumières. La poésie didactique naquit de la poésie *gnomique* qui exprimait, chez les Grecs, des sentences morales mises sous forme de vers pour les imprimer plus facilement dans la mémoire. La poésie didactique était donc un mélange de philosophie et de poésie.

Littérature grecque.

Poètes didactiques de l'époque homérique :

HÉSIODE, que l'on considère généralement comme le père de la poésie didactique grecque, a laissé un poème intitulé : *les Travaux et les Jours* qui renferme des préceptes sur l'agriculture mêlés à des leçons morales. Nous avons aussi, sous le nom d'Hésiode, un poème mythologique, la *Théogonie*, et un fragment épique, le *Bouclier d'Hercule*.

(1) Le but du poème didactique est d'instruire. Quand il forme un traité régulier et s'occupe avec une certaine étendue d'un sujet sérieux grave et important, c'est le *poème didactique proprement dit*, auquel se rattache le poème *descriptif*.

Poètes didactiques de l'époque athénienne:

La poésie didactique de cette époque est toute philosophique. Les philosophes qui furent les précurseurs de Socrate mirent en vers les hypothèses par lesquelles ils croyaient expliquer le système de la nature. La science, au commencement de cette époque, continuait encore à être un mystère, elle se promulguait comme un oracle et souvent c'était en vers qu'on l'exprimait.

Xénophane et Parménide (VIe et Ve siècles) appliquèrent la poésie à l'exposition de leurs doctrines philosophiques.

Empédocle, un des plus grands génies de l'antiquité, a laissé un poème *sur la Nature ;* il en reste des fragments assez considérables.

Poètes didactiques de l'époque alexandrine :

La progrès des sciences et l'affaiblissement de l'inspiration poétique développèrent à Alexandrie le genre didactique. Parmi les nombreux poètes qui prirent alors la science pour muse on peut nommer

Aratus, auteur d'un poème astronomique intitulé : *des Phénomènes et des Signes,* que nous possédons et qui était célèbre dans l'antiquité.

Poètes didactiques de l'époque gréco-romaine :

Oppien de Cilicie et Oppien de Syrie ont laissé deux poèmes qui ne sont pas sans mérite : l'un sur la *Pêche*, l'autre sur la *Chasse.*

Littérature latine.

Poètes didactiques de la deuxième époque :

Voir siècle l'Auguste, p. 10.

Poètes didactiques de la troisième époque :

COLUMELLE a écrit un traité didactique qui a pour objet la culture des jardins.

TERENTIANUS MAURUS a laissé un poème assez élégant sur la prosodie latine.

Poète didactique de la quatrième époque :

S. PROSPER D'AQUITAINE (V[e] siècle) mérite d'être cité pour son poème *des Ingrats*, " l'un des plus beaux essais de poésie philosophique, dit M. Guizot, qui aient été tentés dans le sein du christianisme. "

Littérature française.

La poésie didactique proprement dite n'a laissé aucun monument avant le dix-septième siècle.

Voir siècle de Louis XIV, p. 22.

Poètes didactiques du dix-huitième siècle :

LOUIS RACINE, fils du grand tragique, répondit aux impiétés des encyclopédistes par ses poèmes de la *Grâce* et de la *Religion*, œuvres pleines de suavité et d'élégance.

LEMIERRE a mis quelque talent dans ses *Fastes*, où il voulut rivaliser avec Ovide.

SAINT-LAMBERT, qui fut en France le créateur de la poésie descriptive, se fit une grande réputation par son poème des *Saisons*, composition froide qui renferme de belles descriptions.

DELILLE se plaça au premier rang des poètes didacti-

ques de cette époque par sa traduction des *Géorgiques* de Virgile et s'y maintint par des poèmes originaux : les *Jardins*, l'*Imagination*, la *Pitié*, etc.

Tragédie.

SON ORIGINE CHEZ LES GRECS. —La tragédie prit naissance dans les fêtes de Bacchus. Elle sortit du dithyrambe, poème consacré exclusivement à la louange de ce dieu et dans lequel on intercala le récit d'une action jouée d'abord par un personnage unique et représentée ensuite par autant d'acteurs qu'il y avait de personnages prenant part à l'action. Ces dithyrambes étaient l'objet d'un concours dont un bouc était le prix. C'est du nom de cet animal, *tragos*, que vient vraisemblablement le nom de *tragédie*, quoiqu'on ait proposé pour étymologie *trugodia*, qui signifierait *chant des vendanges*.

L'art dramatique demeura dans l'enfance sous THESPIS, qui en fut le fondateur, PHRYNICHUS, qui lui succéda et CHÉRILUS qui le transmit à ESCHYLE. La tragédie n'était alors qu'un monologue mimique précédé, interrompu et suivi de chants et de danses.

Littérature grecque.

Poètes tragiques de l'époque athénienne.

Voir siècle de Périclès, p. 5.

Poètes tragiques de l'époque alexandrine.

Transportées à Alexandrie, les lettres grecques n'y trouvèrent pas toutes un ciel également favorable ; les branches de la littérature qui tenaient plus particulièrement au génie et en quelque sorte au sol grec, y périrent ou s'y desséchèrent. La tragédie, création spontanée du génie grec, issue de l'histoire, des mœurs, des croyances de la Grèce, fut l'une des premières à se flétrir. Au lieu des drames émouvants d'Eschyle et de Sophocle, Alexandrie eut des déclamations poétiques composées pour l'école et non pour la scène. La critique ancienne a désigné sous le nom de la *Pléiade tragique* les sept poètes qui acquirent le plus de réputation dans ce genre faux et pompeux de tragédies.

LYCOPHRON, dont le nom est devenu le symbole de l'obscurité du langage, a laissé plusieurs tragédies et quelques drames satyriques. Il nous reste de lui un poème intitulé *Cassandra* qui est une véritable énigme.

Littérature latine.

Poètes tragiques de la première époque :

LIVIUS ANDRONICUS, poète et acteur, fit représenter à Rome la première pièce de théâtre (244 av. J.-C.) ; il transporta sur la scène qu'il avait élevée dix-neuf pièces traduites du grec, qui donnèrent aux Romains le goût des représentations dramatiques.

ENNIUS, né comme le précédent dans la Grande Grèce, fit passer sur le théâtre romain plusieurs tragédies grecques parmi lesquelles on cite l'*Hécube* et la *Médée*, imitées d'Euripide.

PACUVIUS, neveu d'Ennius, surpassa ses devanciers ; il a laissé plusieurs tragédies, entre autres celle intitulée *Paulus*, qui doit être le premier essai de la tragédie nationale à Rome.

ATTIUS suivit la voie ouverte par Pacuvius et composa de nombreuses tragédies nationales parmi lesquelles on cite le *Brutus* et le *Décius*.

L'histoire de la tragédie latine se résume dans trois noms : Ennius, Pacuvius, Attius dont les longues vies et les nombreux ouvrages remplissent une période de plus de cent ans. Là est la tragédie latine toute entière ; plus tard elle n'est

(1) PATIN, *Mélanges de littérature.*

plus ou elle est autre chose (1). Elle périt en effet, lorsque les Romains préférèrent aux émotions dramatiques la représentation des triomphes militaires, les combats sanglants de l'arène et les processions de bêtes féroces défilant pendant plusieurs heures sur la scène. L'art dramatique, ainsi évincé du théâtre, ne participa presque point au grand mouvement littéraire du siècle d'Auguste ; la tragédie reparut à l'époque de la décadence, mais elle ne fut plus qu'un exercice littéraire composé pour l'école et non pour le théâtre.

Poètes tragiques du siècle d'Auguste :

OVIDE a écrit une tragédie intitulée *Médée* dont il ne nous reste qu'un seul vers.

JULES CÉSAR, dont le génie littéraire s'adaptait à tous les genres, a composé un *Œdipe*.

Poètes tragiques de la troisième époque :

SÉNÈQUE le tragique, qu'on suppose être le même que Sénèque le philosophe, a laissé, suivant l'opinion de la plupart des critiques, dix tragédies, entre autres *Médée*, *Hippolyte*, etc., toutes écrites d'un style pompeux et déclamatoire.

SCAURUS, auteur d'un *Atrée*, MATERNUS, auteur d'une *Médée* et d'un *Thyeste ;* POMPONIUS, loué par Quintilien, peuvent également être cités parmi les poètes tragiques de cette époque.

Il faut citer ici en passant les essais dramatiques latins de HROSWITHA, religieuse d'un couvent de la Saxe (Xe siècle). Son chef-d'œuvre est une pièce intitulée *Abraham*, où l'on trouve des scènes d'une grande beauté.

Littérature française.

ORIGINES DU THÉÂTRE FRANÇAIS. — Le théâtre commença sous Charles V à prendre une existence régulière par le pri-

(1) PATIN, *Mélanges de littérature*.

vilège accordé aux *Confrères de la Passion*. Cette confrérie était composée d'artisans qui se délassaient de leurs travaux en représentant les scènes dramatiques de l'Ancien et du Nouveau Testament. Ces représentations eurent lieu d'abord dans les églises, d'où l'on fut bientôt obligé de les bannir.

Deux autres associations : les *Enfants sans souci* et les *Clercs de la Basoche* (1), recrutées parmi les étudiants, les fils de famille, les clercs de procureurs et d'avocats, formèrent deux troupes souvent distinctes, quelquefois réunies, qui jouaient des farces, des moralités et des soties, l'une sur des tréteaux publics, l'autre dans la grande salle du palais.

Les *mystères* offraient à la multitude l'enseignement de l'histoire religieuse sous forme dramatique ; ces compositions étaient d'une étendue telle que la représentation de quelques-unes employait plusieurs jours consécutifs. Les *farces* étaient des nouvelles dialoguées, quelquefois piquantes, presque toujours licencieuses ; le chef-d'œuvre de la farce était *Maître Patelin*, dont on ignore l'auteur. Les *moralités* représentaient allégoriquement les vices et les vertus transformés en personnages. Les *soties* mettaient en scène la société tout entière et rappelaient souvent, par leur audace, la comédie politique des anciens.

Poètes tragiques antérieurs à Corneille :

ALEXANDRE HARDY régna sans partage sur la scène pendant les premières années du dix-septième siècle ; il rendit de grands services comme acteur et directeur de troupe, mais ses pièces sont dépourvues de mérite.

THÉOPHILE, qui balança pendant quelque temps la gloire poétique de Malherbe, a laissé une tragédie intitulée *Pyrame et Thisbé*.

MAIRET et SCUDÉRY ne sont pas tout à fait sans mérite ; ils réussirent avant Corneille et même à côté de lui. Mairet a composé *Sophonisbe*, la

(1) C'est-à-dire du palais (*basilica*).

première tragédie française où les règles de l'art dramatique soient observées.

Avant ces poètes, nous aurions pu citer les essais dramatiques de JODELLE et de GARNIER (XVIe siècle). Dans les œuvres de Garnier on commence à entrevoir la formation de la langue tragique.

Voir la suite au siècle de Louis XIV, p. 22.

Poëtes tragiques du dix-huitième siècle :

VOLTAIRE, le troisième des tragiques français, après Corneille et Racine, a composé plusieurs tragédies parmi lesquelles il faut citer : *Œdipe*, *Brutus*, *Zaïre*, *Mérope*, *Alzire*, *Mahomet*, etc.

CRÉBILLON a composé une dizaine de pièces d'un genre sombre, entre autres *Atrée*, *Electre* et enfin *Rhadamiste*, son chef-d'œuvre.

LA HARPE, disciple de Voltaire, a laissé au théâtre trois pièces dont la meilleure est *Warwick*.

DE BELLOY a eu le mérite d'avoir choisi ses sujets dans l'histoire nationale. Son *Siège de Calais* a fait époque dans les annales du théâtre français.

GUIMOND DE LA TOUCHE a écrit la tragédie *Iphigénie en Tauride*, une des meilleures pièces parmi celles qui ne sont pas des chefs-d'œuvre.

DUCIS mérite une place à part parmi les tragiques du dix-huitième siècle, il a imité de Shakspeare un grand nombre de pièces estimées, entre autres : *Hamlet*, *Roméo et Juliette*, *Macbeth*, *Othello*, etc.

CHÉNIER (Marie-Joseph) s'est mis au rang des poètes tragiques par *Charles IX*, *Fénelon* et surtout *Tibère*.

Comédie.

SON ORIGINE CHEZ LES GRECS.—La comédie, qui se rattache aux courses du cortège de Bacchus à travers la campagne, ne se fixa sur le théâtre qu'après la tragédie, quoique ses premiers essais fussent antérieurs à ceux de la tragédie. Longtemps elle promena sur un chariot à travers les champs sa licence, sa gaieté insolente et ses acteurs barbouillés de lie. Etablie à la ville, elle y porta ses habitudes de liberté cynique ; elle attaqua sans détour, comme sans mesure, les magistrats, les généraux, les philosophes, le peuple lui-même, qui, en bon prince, riait à ses dépens. La comédie fut forcée de déguiser ses attaques, qui furent moins vives et moins piquantes sous le voile de l'allégorie. Cet adoucissement ne suffit pas aux maîtres ombrageux qui gouvernaient Athènes : la loi intervint de nouveau, et la muse comique, exclue de la politique, fut réduite à censurer les mœurs et à railler les ridicules. Ces transformations successives marquent trois époques distinctes : la *comédie ancienne*, la *comédie moyenne* et la *comédie nouvelle* représentées par Aristophane, Antiphane et Ménandre.

Poètes comiques antérieurs à Aristophane :

SUZARION (VIe siècle) à qui l'on fait remonter les premiers essais de la comédie grecque ne nous est connu que par quelques vers.

CRATÈS perfectionna les farces burlesques de son prédécesseur et introduisit la comédie à Athènes.

EPICHARME, qui fleurit en Sicile, établit une action, en lia toutes les parties, la traita dans une juste étendue et sans écart jusqu'à la fin. On ne possède que quelques fragments de ses pièces.

Cratinus et **Eupolis** constituèrent véritablement la comédie ancienne et furent les précurseurs d'Aristophane. Ils composèrent de nombreuses comédies et remportèrent plusieurs fois le prix. Leurs œuvres ne nous sont point parvenues.

Voir la suite au siècle de Périclès, p. 5.

Pendant l'époque alexandrine, la comédie ne fut pas mieux inspirée que la tragédie. Son histoire est tout entière dans les œuvres des poètes du siècle de Périclès. La comédie cependant ne périt pas complètement, elle changea de caractère et parut plus tard dans la satire philosophique de Lucien (IIe siècle de J.-C.)

Littérature Latine.

Poètes comiques de la première époque :

Livius Andronicus, qui avait déjà introduit à Rome la tragédie, inaugura également la comédie ; il se contenta de traduire quelques comédies grecques.

Nevius écrivit quelques pièces comiques dans le genre de la comédie ancienne d'Athènes.

Plaute a composé un grand nombre de comédies ; les plus remarquables, parmi celles qui nous sont parvenues, ont pour titre : l'*Aululaire*, l'*Amphitryon* imités par Molière ; les *Ménechmes* traduits ou imités par Rotrou et Regnard.

Térence a laissé six comédies, entre autres l'*Andrienne*, le *Phormion*, et les *Adelphes*. Molière s'est servi de ces deux dernières pièces.

Immédiatement après Térence, la comédie prit un caractère plus national, en recherchant ses modèles dans la société

romaine. Elle eut pour principaux interprètes ATTA et AFRANIUS qui nous sont connus seulement par la mention qu'en font Horace et Quintilien. Aux yeux des modernes toute la gloire de la comédie latine est dans Plaute et Térence qui en furent à la fois les créateurs et les derniers représentants. Nous ne ferons que citer les *mimiambes* (1) qui, aux dernières années de la république et sous Auguste, usurpèrent sur le théâtre la place de la grande comédie.

Littérature Française.

Poètes comiques antérieurs à Molière :

JODELLE et ROTROU sont les seuls qui méritent d'être cités avant le grand comique français. Le premier n'est connu que par une comédie médiocre intitulée *Eugène* ; le second a laissé de nombreuses comédies qui n'ont pas été inutiles à Molière.

Voir la suite au siècle de Louis XIV, p. 22.

Poètes comiques du dix-huitième siècle :

VOLTAIRE a laissé quelques comédies peu remarquables.

DESTOUCHES a écrit plusieurs comédies, entre autres le *Glorieux*, son chef-d'œuvre.

GRESSET, célèbre surtout par son poème de *Vert-Vert*, a laissé la comédie du *Méchant*.

LESAGE a écrit en prose une pièce intitulée *Turcaret* où il se montre l'héritier de Molière.

---

(1) Les *mimiambes* ou *mimes* consistaient chez les Romains, dans des monologues ou dans quelques conversations fort courtes. Il n'y avait dans ces petites pièces ni vraisemblance, ni plan, ni liaison ; ce n'étaient que des scènes détachées dans lesquelles on tournait en ridicule un caractère principal placé dans diverses situations. Le poète ne fournissait que les principaux traits du tableau ; les détails étaient suppléés par les acteurs, qui, en improvisant, s'abandonnaient à leur gaieté naturelle.

Piron a composé une comédie intitulée la *Métromanie* ou le Poète.

Marivaux, qui a donné son nom au *marivaudage* (langage affecté et précieux), écrivit quelques pièces comiques, entre autres les *Fausses confidences*.

Collin d'Harleville a composé les *Châteaux en Espagne*, le *Vieux célibataire*, l'*Optimiste*, etc.

Beaumarchais a laissé quelques comédies, entre autres : le *Barbier de Séville*.

II. PROSE.

Histoire.

SON ORIGINE CHEZ LES GRECS — Les premiers historiens de la Grèce furent les poètes épiques et cycliques, qui embellissaient dans leurs récits les traditions des âges précédents. Ils eurent pour successeurs les *logographes*, qui commencèrent à recueillir en prose les faits contemporains, préparant ainsi, par leurs travaux, la naissance de la véritable histoire qui raconte et apprécie les événements.

Epoque antérieure à Hérodote.

Hécatée de Milet et **Hellanicus** de Lesbos sont les plus célèbres des logographes ; on a conservé quelques fragments de leurs ouvrages. Hécatée avait composé une *Périégèse* ou tour du monde, et des *Généalogies* offrant une suite de faits héroïques et historiques.

Voir la suite au siècle de Périclès, p. 7.

Historiens de l'époque alexandrine :

Polybe a composé à Rome une *Histoire générale*

qui comprenait les guerres puniques et s'étendait jusqu'à la guerre de Macédoine. Il en reste des parties considérables qui assurent un rang distingué à cet auteur.

Bérose a écrit une *Histoire de la Babylonie ou Chaldée.*

Historiens de l'époque gréco-romaine :

Strabon a composé des *Mémoires historiques* qui ne nous sont point parvenus ; il est surtout célèbre comme géographe.

Denys d'Halicarnasse a laissé, sous le nom d'*Antiquités romaines*, une histoire des premiers temps de Rome.

Diodore de Sicile a résumé dans sa *Bibliothèque universelle* les travaux des historiens antérieurs sur l'Egypte, la Perse, la Grèce, Rome et Carthage.

Flavius Josèphe a composé l'*Histoire des Juifs* où il décrit le siège et la prise de Jérusalem par Titus.

Plutarque a élevé la biographie à la dignité de l'histoire dans ses *Vies des hommes illustres* où il fait connaître les héros de la Grèce et de Rome rapprochés par l'analogie des caractères et comparés dans des *Parallèles* d'un saisissant intérêt.

Arrien a laissé une *Histoire des expéditions d'Alexandre*, le meilleur sans comparaison de tous

les ouvrages composés sur le vainqueur de l'Asie.

Appien, contemporain d'Arrien, a composé une *Histoire romaine* comprenant l'histoire des rois, de la république et des cent premières années de l'empire.

Dion Cassius a également écrit une *Histoire romaine*, remontant au berceau de Rome et conduisant les événements jusqu'à l'an 229 de J.-C.

Hérodien a laissé une *Histoire des empereurs romains*.

Diogène Laerce et Philostrate, deux biographes renommés, méritent d'être cités à la suite des historiens de l'époque gréco-romaine. Le premier composa les *Vies des anciens Philosophes* ; le second la *Vie d'Apollonius de Tyane*.

Historiens de l'époque byzantine :

Eusèbe, évêque de Césarée, a composé un grand nombre d'ouvrages historiques. Les plus remarquables sont : l'*Histoire ecclésiastique* et une *Chronique universelle* (V. p. 18).

Théodoret, continuateur d'Eusèbe, a également écrit une *Histoire ecclésiastique*.

Zozime a laissé une *Histoire de Rome* depuis Auguste jusqu'à l'an 410 de l'empire.

Procope a écrit une *Histoire contemporaine* dans laquelle il raconte le règne de Justinien et les grandes guerres de cette époque, et une *Histoire secrète* qui est le complément ou plutôt la contre-partie de son premier ouvrage.

Vient ensuite la longue série des écrivains byzantins, historiens, chroniqueurs et biographes, parmi lesquels on distingue CONSTANTIN PORPHYROGÉNÈTE (Xe siècle), AGATHIAS, l'empereur JEAN CANTACUZÈNE et CHALCONDYLE (XVe siècle) qui écrivit une *Histoire des Turcs* et la prise de Constantinople par Mahomet II.

Littérature Latine.

Pendant plusieurs siècles, le seul historien de Rome fut le grand pontife, qui inscrivait sur des tables de bois, année par année, tous les faits dignes d'être conservés. Ces tables étaient exposées dans la maison du pontife, afin que le peuple pût les consulter. Ces documents historiques sont connus sous le nom d'*Annal s des pontifes*.

Historiens de la première époque :

FABIUS PICTOR, qui vivait pendant la seconde guerre punique, se servit le premier de la langue nationale pour écrire une histoire de Rome sous le titre d'*Annales*.

CATON le Censeur publia son ouvrage des *Origines* dont nous ne possédons que quelques fragments.

La même époque produisit un grand nombre d'historiens et d'annalistes dont les noms seuls nous sont parvenus. La perte la plus regrettable est peut-être celle des mémoires que Sylla avait écrits sur sa vie.

Historiens de la deuxième époque :

Le siècle d'Auguste fut aussi favorable au développement des études historiques qu'à l'épanouissement de tous les autres genres littéraires. Nulle part les historiens n'ont eu, pour composer leurs annales, des matériaux aussi abondants, aussi variés, aussi riches qu'à Rome, cette grande cité dont le but unique et constant fut la conquête du monde. Les origines de Rome, les guerres du Samnium, les guerres puniques, la conquête de la Grèce et de l'Asie, l'invasion des Teutons et des Cimbres, la résistance héroïque des Gaulois

aux armes romaines, enfin les guerres civiles et les déchirements intérieurs de la république, c'était là un vaste champ à exploiter : les historiens romains se le partagèrent et l'histoire littéraire a maintenant à citer de grands noms et des œuvres immortelles.

Voir siècle d'Auguste, p. 10.

Historiens de la troisième époque :

VELLÉIUS PATERCULUS avait entrepris une *Histoire universelle* dont il ne nous reste que deux livres.

VALÈRE-MAXIME a recueilli les dits et faits mémorables tirés de l'histoire des différents peuples ; il a fait une compilation plutôt qu'une histoire.

PLINE le Naturaliste ou l'Ancien, philosophe et savant, a écrit entre autres ouvrages, une *Histoire de Rome* et l'*Histoire des guerres de Germanie.* Ces ouvrages sont perdus.

PLINE le Jeune, neveu du précédent, écrivain distingué, a composé l'*Histoire de son temps*, œuvre qui ne nous est pas parvenue.

TACITE, historien profond et éloquent, nous a laissé quatre ouvrages principaux dont deux sont complets : les *Mœurs des Germains* et la *Vie d'Agricola,* son chef-d'œuvre ; les deux autres intitulés : les *Histoires* et les *Annales* sont mutilés.

QUINTE-CURCE a écrit une *Histoire d'Alexandre le Grand* qui tient plus du roman que de l'histoire proprement dite.

SUÉTONE a laissé les *Vies des douze Césars,* ouvrage

qui a l'importance de l'histoire et l'attrait de la biographie.

Florus a écrit un remarquable *Epitome* ou *Abrégé de l'histoire romaine.*

Historiens de la quatrième époque :

Eutrope (IVe siècle) a écrit un abrégé d'histoire romaine intitulé : *Compendium rerum romanarum.*

Aurelius Victor est auteur de plusieurs ouvrages historiques parmi lesquels il faut citer une suite de biographies intérressantes intitulées : *de Viris illustribus urbis Romæ*, et l'*Histoire des Césars.*

Ammien Marcellin, continuateur de Tacite, a composé une *Histoire des empereurs romains* s'étendant jusqu'au règne de Valens.

Voir la suite dans l'histoire de la litt. chrétienne, p. 21.

Après l'époque où finit la littérature latine proprement dite (476 de J.-C.), on peut encore citer plusieurs historiens qui écrivirent en latin pendant le moyen-âge.

Cassiodore, qui fut revêtu des dignités les plus importantes de l'empire sous Théodoric, écrivit une *Histoire des Goths*, dont l'abrégé, rédigé par **Jornandès** (VIe siècle), est encore un précieux document.

S. Grégoire de Tours (VIe siècle) est auteur d'une *Histoire des Francs* écrite dans un latin barbare, mais importante pour la connaissance des origines de l'histoire de France.

Frédégaire (VIIe siècle) écrivit en latin une *Chronique* qui s'arrête à l'an 641, mais qui fut continuée dans la suite par des auteurs anonymes.

Eginhard (IXe siècle) est auteur d'une précieuse biographie de Charlemagne, *Vita Karoli magni*, et des annales des rois de France de 741 à 829. *Annales regum Francorum.* Ce dernier ouvrage est son œuvre principale.

Flodoard (Xe siècle) écrivit également en latin une *Chronique de France* et plusieurs autres ouvrages.

Littérature Française.

Les nombreuses *chroniques* du moyen-âge sont des documents de grand prix, mais des œuvres peu littéraires Elles furent d'abord écrites en latin dans les monastères, puis traduites en langue vulgaire et disposées avec un peu plus d'art. Au treizième siècle on voit paraître des historiens dignes de ce nom.

Historiens du moyen-âge :

Villehardouin, un des héros de la quatrième croisade, inaugure dignement la série des historiens français par son *Histoire de la conquête de Constantinople.*

Le sire de **Joinville**, compagnon et ami de saint Louis, roi de France, a laissé des *Mémoires* où il peint le héros chrétien avec une incomparable naïveté de récit.

Froissart, le plus célèbre chroniqueur du quatorzième siècle, a écrit une *Chronique* de France, d'Angleterre, d'Ecosse, d'Espagne, etc.

Christine de Pisan s'est fait un nom dans les lettres par ses poésies et par son *Histoire de Charles le Sage.*

Le Sire de **Boucicault** a laissé des *Mémoires* où la langue française commence à montrer beaucoup de netteté.

Enguerrand de Monstrelet, continuateur de Froissart, est auteur d'une *Chronique* précieuse pour l'érudition.

Juvénal des Ursins, se montre historien probe et sincère dans son *Histoire de Charles VI.*

Georges Chastelin est auteur d'une *Histoire des ducs de Bourgogue.*

Philippe de Commines, écrivain supérieur à tous ses contemporains, à laissé des *Mémoires* sur l'époque de Louis XI.

Dans l'énumération des œuvres historiques du moyen-âge, il aut mentionner les *Grandes Chroniques de France* ou *Chroniques de St-Denis*, écrites par les moines de l'abbaye de St-Denis ; elles contiennent les princip ux événements de l'histoire de France et furent continuées jusqu'au règne de Louis XII.

Historiens du seizième siècle :

On a vu que jusqu'à la fin du quinzième siècle les chroniques, les mémoires et les pamphlets tiennent lieu d'histoire. Il en est de même, sauf de très rare exceptions, pendant tout le seizième siècle. L'étude du genre historique se borne encore pendant cette époque à une nomenclature de chroniqueurs.

Montluc composa des *Mémoires* ou *Commentaires* que Henri IV appelait la Bible des soldats.

LE LOYAL SERVITEUR écrivit la vie du *Chevalier sans peur et sans reproche* et eut la modestie de ne pas faire connaître son nom.

BRANTOME, dont la plume ne peignit qu'avec trop d'exactitude la corruption de son temps, a laissé plusieurs ouvrages, entre autres la *Vie des hommes illustres et grands capitaines français.*

L'ETOILE a laissé un *Journal* qui est une source précieuse de renseignements sur les règnes de Henri III et de Henri IV.

D'AUIGNÉ, gentilhomme calviniste, a laissé des *Mémoires* et une *Histoire universelle* embrassant un demi-siècle (1550-1601,) ouvrage qui fut condamné par le Parlement à être brûlé.

DE THOU, également calviniste, a écrit en latin une histoire de la seconde moitié du seizième siècle sous ce titre : *Historia mei temporis,* œuvre qui aurait du mérite si elle n'était défigurée par la partialité.

AMYOT se montre l'un des grands écrivains français du seizième siècle, par sa traduction des *Vies* de Plutarque.

En prolongeant cette nomenclature, nous pourrions citer encore comme s'étant exercés avec plus ou moins de succès dans le genre historique : MATHIEU, l'historiographe de Henri IV ; THÉODORE DE BÈZE, le fameux disciple de Calvin ; PASQUIER, auteur des *Recherches sur la France ;* et plusieurs autres chroniqueurs et historiographes dont les noms sont moins connus.

Historiens du dix-septième siècle :

Voir siècle de Louis XIV, p. 80.

Historiens du dix-huitième siècle :

On était loin au dix-huitième siècle d'avoir les grandes vues historiques du siècle précédent. Voltaire, que beaucoup de critiques considèrent comme le premier historien de cette époque, est de très loin inférieur à Bossuet et jamais peut-être ne fut plus flagrante la conspiration des historiens contre la vérité. On rencontre cependant quelques historiens estimables au milieu d'une foule d'autres devenus tristement célèbres par leur hostilité systématique contre la religion.

Historiens qui ont écrit plus spécialement sur l'histoire de France :

Le duc de SAINT-SIMON a laissé des *Mémoires* célèbres qui offrent une peinture vivante et une critique passionnée, médisante et parfois erronée du règne de Louis XIV.

L'abbé VELLY a composé une *Histoire de France* qui s'arrêtait à l'avénement des Valois. Ce travail a été continué jusqu'au règne de Charles IX par VILLARET et GARNIER.

L'abbé GAILLARD a laissé de nombreux ouvrages dont les meilleurs sont : l'*Histoire de la rivalité de la France et de l'Angleterre* et l'*Histoire de la rivalité de la France et de l'Espagne.*

L'abbé MABLY a également laissé plusieurs ouvrages parmi lesquels on peut citer le *Parallèle des Romains et des Français par rapport au gouvernement*, et les *Observations sur l'histoire de France.* Ce dernier ouvrage n'a pas été sans influence sur la révolution, quoique l'auteur n'appartînt pas à la secte philosophique.

ANQUETIL a écrit une *Histoire de France* qui inspire

un tel ennui qu'on ne peut s'expliquer le long succès de cet ouvrage.

Historiens qui ont plus spécialement écrit sur l'histoire étrangère :

MONTESQUIEU a composé les *Considérations sur les causes de la grandeur et de la décadence des Romains*, ouvrage dont le style est remarquable, mais qui est bien inférieur aux pages que Bossuet a consacrées au même sujet dans son immortel *Discours*.

VOLTAIRE a composé plusieurs ouvrages historiques : le *Siècle de Louis XIV* ; l'*Histoire de Charles* XII, roi de Suède ; l'*Histoire de Pierre le Grand* ; les *Annales de l'Empire* (d'Allemagne) ; et un *Essai sur les mœurs et l'esprit des nations*, espèce d'histoire universelle où il s'attache à détruire le pouvoir ecclésiastique.

ROLLIN a écrit avec une simplicité pleine d'élévation morale l'*Histoire ancienne* et les commencements de l'*Histoire romaine*.

CREVIER, le plus distingué des élèves de Rollin, continua et acheva l'*Histoire Romaine* de son maître en la poursuivant jusqu'au règne de Constantin.

LEBEAU a laissé une *Histoire du Bas-Empire* qui va de Constantin à la prise de Constantinople par les Turcs.

L'abbé BARTHÉLEMY a composé le *Voyage du jeune Anacharsis* où il décrit la Grèce ancienne à l'époque la plus brillante de son histoire.

ÉLOQUENCE

APERÇU DE L'HISTOIRE DE L'ÉLOQUENCE CHEZ LES GRECS, LES ROMAINS ET LES FRANÇAIS. (1)

APERÇU DE L'HISTOIRE DE L'ÉLOQUENCE CHEZ LES GRECS. — L'éloquence se développa de bonne heure dans les Etats grecs où tout se traitait par la parole. Les Solon, les Pisistrate, les Thémistocle, furent d'habiles orateurs avant que les règles de l'éloquence eussent été données par les premiers rhéteurs. L'éloquence de ces hommes d'Etat ne nous est connue que par ses résultats politiques ; nous n'avons le texte d'aucun de leurs discours. Pendant l'époque brillante qui s'ouvre avec Périclès et se ferme avec Démosthène, les dangers que court l'indépendance de la Grèce et le patriotisme de ses orateurs sont les ressorts de l'éloquence, qui atteint alors sa perfection. Après la mort d'Alexandre, la ruine de la liberté et la chute de l'indépendance font succéder la déclamation à l'éloquence. La tribune politique d'Athènes est muette, et la parole déclamatoire de la Grèce dégénérée retentit surtout dans les écoles des rhéteurs. La propagation du christianisme arrêta cette décadence et devint la cause et le signal du réveil de la véritable éloquence. Les orateurs chrétiens défendirent contre les calomnies des païens et des philosophes la doctrine enseignée au monde par le divin Législateur. L'éloquence chrétienne s'éleva graduellement et les Pères de l'Eglise grecque, au quatrième siècle, rivaux par le génie des orateurs profanes de l'antiquité, eurent sur ceux-ci l'avantage de proclamer les vérités impérissables du christianisme.

APERÇU DE L'HISTOIRE DE L'ELOQUENCE CHEZ LES ROMAINS. —Dans Rome républicaine, l'éloquence fut une puissance avant d'être un art ; elle se développa naturellement au sénat, au forum, dans les camps. La nécessité de haranguer pour convaincre et pour émouvoir fit du don de la parole la condition du succès dans l'administration des affaires et dans le commandement des armées. L'art perfectionna plus

(1) Avant d'aborder l'étude des principaux genres d'éloquence, nous donnons, comme nous l'avons fait pour la poésie, un aperçu général de l'histoire de l'éloquence dans chacune des trois littératures.

tard le talent naturel de la parole, lorsque la Grèce envoya ses rhéteurs aux Romains. L'éloquence romaine atteignit son plus haut point de perfection dans les œuvres de Cicéron. Après le grand orateur, l'éloquence politique se réfugia dans l'enceinte du sénat, où elle ne produisit guère que des harangues officielles, pâle reflet de l'éloquence animée de la place publique. Le barreau continua d'illustrer et d'enrichir l'élite de la jeunesse romaine sortie des écoles des rhéteurs et des jurisconsultes, mais il ne légua aucun monument à l'histoire. L'art de bien dire était tombé dans la déclamation et dans la frivolité, lorsque, dans tout l'Occident romain, les apologistes chrétiens lui rendirent son caractère sérieux et le ramenèrent au mouvement qui caractérise la haute éloquence. Dès le deuxième siècle l'éloquence chrétienne commença à jeter un vif éclat pour arriver à son apogée sous les Pères du quatrième siècle. Après la chute de la littérature latine, elle eut encore d'illustres interprètes ; elle ne s'éteignit, à proprement parler, qu'après avoir exhalé, par la bouche de saint Bernard, de derniers et sublimes accents (XIIe siècle).

APERÇU DE L'HISTOIRE DE L'ÉLOQUENCE CHEZ LES FRANÇAIS.— L'éloquence française compte peu de monuments avant le dix-septième siècle. Cependant il y a déjà, avant cette époque, de bons orateurs dans tous les genres, dans la chaire, à la tribune politique (1), au barreau, à l'Académie (2). Au seizième siècle surtout l'éloquence se développe en participant au mouvement de la Renaissance et par un effet des luttes occasionnées par la prétendue Réforme protestante. Au dix-septième siècle, la grande éloquence sacrée brille d'un incomparable éclat qui s'affaiblit sous les successeurs des Bossuet, des Bourdaloue, des Fénelon et des Massillon. Le dix-huitième siècle nous montre la décadence de l'éloquence de la chaire, mais le barreau et l'Académie fournissent des orateurs distingués, et la grande crise sociale qui éclate à la fin de ce siècle donne enfin à la France de véritables orateurs politiques.

---

(1) Dans les assemblées des états généraux.

(2) Le genre académique est particulier à la France.

Eloquence du Barreau.

On range sous ce titre non-seulement les plaidoyers et tous les discours prononcés par les avocats et les magistrats dans l'exercice de leurs fonctions, ou sur les matières de leur état, mais encore tout discours adressé directement ou indirectement à une assemblée faisant office de tribunal.

Littérature grecque.

L'éloquence judiciaire grecque se trouve presque toute entière à Athènes. Les mouvements éloquents étaient interdits à ceux qui parlaient devant l'*Aréopage*, tribunal le plus élevé d'Athènes, qui jugeait au criminel ; il y avait plus de liberté devant les *Prytanes*, juges particuliers devant lesquels se plaidaient les causes qui n'étaient pas capitales ; mais c'était surtout dans l'*Agora*, c'est-à-dire dans la place publique où s'assemblait le peuple, et où l'on discutait sur les lois comme sur les grands intérêts de la nation, que l'éloquence pouvait se déployer à son aise.

ANTIPHON, qui, le premier, enseigna l'application de l'art de parler aux affaires du barreau, a laissé quinze plaidoyers composés pour la défense de citoyens accusés d'homicide.

LYSIAS avait écrit un nombre considérable de discours ; il nous en reste trente-trois qui appartiennent au genre judiciaire.

ISÉE a laissé onze discours qui sont des actions judiciaires relatives à des affaires du succession.

LYCURGUE (l'orateur) n'a laissé, comme monument de son éloquence, qu'un discours contre Léocrate.

DINARQUE a laissé quatre discours qui témoignent de son goût pour l'accusation ; l'un d'eux est dirigé contre Démosthène.

Eschine nous a légué trois discours qui se rattachent à la lutte qu'il soutint contre Démosthène : le discours *contre Timarque ;* une *Apologie* de sa conduite dans l'affaire de l'ambassade auprès de Philippe de Macédoine ; et le discours *contre Ctésiphon* ou plutôt contre Démosthène dans l'affaire de la couronne. Les anciens nommaient ces trois discours les *Grâces d'Eschine.*

Démosthène (1) a laissé, dans le genre judiciaire, quarante-deux discours dont plusieurs se rattachent à la politique. On doit citer parmi ces œuvres oratoires le célèbre *Discours pour la Couronne*, les *Discours contre Androtion, contre Midias*, etc ; la foudroyante invective contre Eschine, au sujet de l'Ambassade ; *le Discours contre ses tuteurs*, etc.

Après que l'influence ou la domination macédonienne se fut établie sur toute la Grèce, Athènes continua d'être la ville des beaux discours, des disputes et des plaidoiries. Mais il semble que l'éloquence judiciaire tirât tout son éclat des inspirations et des passions politiques ; elle ne nous a laissé aucun monument depuis cette époque jusqu'à la fin de l'Empire romain. Une foule de noms seulement ont survécu, ce sont ceux de déclamateurs ou de rhéteurs qui brillaient à la fois dans l'école et au barreau. On ne trouve donc point chez les Grecs de l'époque romaine les traces de l'éloquence judiciaire, et le meilleur titre des déclamateurs que la Grèce vit apparaître dès le commencement de sa décadence, c'est qu'ils contribuèrent à former les premiers orateurs de Rome.

---

(1) Nous reproduisons dans tout ce passage, en y ajoutant quelques détails spéciaux, ce qui a été dit des *orateurs attiques*, p. 8.

Littérature latine.

Les Romains, ce peuple orateur et légiste, étaient dignes d'être les élèves des Grecs. L'éloquence judiciaire néanmoins ne trouva pas d'abord, dans les institutions de l'Etat, des conditions aussi favorables que l'éloquence politique, mais elle se développa rapidement après l'établissement de la République.

CORNELIUS SCIPION, APPIUS CLAUDIUS, FABIUS MAXIMUS et CÉTHÉGUS s'illustrèrent dans l'éloquence judiciaire. Il ne nous reste rien de leurs œuvres.

CATON le Censeur, que l'on doit citer également sur la foi de la renommée, figura comme accusé ou comme accusateur dans 90 procès.

Après l'arrivée des rhéteurs grecs à Rome, l'éloquence prit un essor nouveau. Pour citer tous les orateurs de la république, il faudrait nommer presque tous ceux qui jouèrent un grand rôle depuis le premier Africain jusqu'à César. La défense des clients devant les tribunaux était la charge la plus lourde, mais aussi la plus honorable du patronat ; elle donnait le renom, la popularité, les honneurs.

GALBA ; CRASSUS, le principal interlocuteur du dialogue *de Oratore*, de Cicéron ; COTTA ; MARC-ANTOINE surnommé l'Orateur, aïeul du triumvir, se distinguèrent au barreau.

HORTENSIUS, le prédécesseur immédiat, le contemporain et le rival de Cicéron, brilla au barreau romain pendant de longues années. Ses œuvres sont perdues.

CICÉRON, que la plupart des critiques appellent " le premier de tous les orateurs dans l'éloquence judiciaire," a laissé trente-quatre discours qui

appartiennent à ce genre. Les principaux plaidoyers de Cicéron sont ceux qu'il prononça contre Verrès, pour Roscius, Muréna, Marcellus, Ligarius et surtout celui pour Milon qui est le chef-d'œuvre du barreau romain.

Après Cicéron, l'éloquence déchut à Rome. La tribune étant supprimée, l'éloquence judiciaire ne pouvait plus se retremper dans l'éloquence politique ; les avocats n'étaient plus en même temps des hommes d'Etat, et le barreau, réduit à lui-même, fut considérablement amoindri. Sous l'Empire, l'avocat ne fut plus qu'un *causidicus*, c'est-à-dire un plaideur de causes.

MESSALA, POLLION, CASSIUS SEVERUS et MONTANUS, qui vinrent les premiers après Cicéron, ont retenu quelque chose du grand siècle.

TACITE et PLINE le Jeune, se sont distingués au barreau, sous Trajan.

L'éloquence judiciaire et ses traces s'effacent à mesure que la société grecque et romaine s'avance vers sa fin. On sait que plusieurs sophistes et rhéteurs grecs et latins des derniers siècles ont plaidé devant les tribunaux, mais il ne reste rien de leurs discours.

Littérature française.

La première origine de l'éloquence judiciaire en France remonte à la création de la magistrature, sous Philippe le Bel. L'histoire littéraire du moyen âge cite les noms de plusieurs orateurs qui se sont distingués au barreau à cette époque.

GERSON est l'auteur d'un *Plaidoyer* pour l'Université contre Charles de Savoisy.

JEAN PETIT prononça un discours en faveur du duc de Bourgogne, Jean sans Peur, assassin du duc d'Orléans. La réplique à ce discours, faite par

l'abbé DE CÉRISY, renferme quelques beaux mouvements d'éloquence

Au seizième siècle, la Renaissance introduisit au barreau la manie de l'érudition, qui fut, après la prolixité, le second fléau de l'éloquence judiciaire en France.

PASQUIER, rangé par la plupart des critiques au nombre des orateurs du barreau au seizième siècle, ne s'est fait connaître, sous ce rapport, que par un plaidoyer déclamatoire dicté par la haine dans la cause de l'Université contre les Jésuites.

EXPILLY, SERVIN et GAUTIER étaient les coryphées de l'éloquence judiciaire au commencement du dix-septième siècle.

OMER TALON, contemporain des précédents, offre dans ses discours des pages d'un goût pur et d'une noble éloquence.

Voir la suite au siècle de Louis XIV, p. **27**.

D'AGUESSEAU (XVIIIe siècle) contribua puissamment aux progrès de l'éloquence judiciaire ; il s'est illustré par ses *Plaidoyers* et ses *Mercuriales* où la force de la pensée s'unit à l'élégance du langage.

COCHIN fut le plus brillant des avocats de son temps. Il a laissé de remarquables *Plaidoyers*, des *Mémoires*, des *Consultations*, etc.

LALLY-TOLLENDAL, dans ses *Mémoires* pour la réhabilitation de son père, déploie une éloquence

châtiée, élégante et noble. Il est aussi auteur d'un *Plaidoyer* pour Louis XVI.

BEAUMARCHAIS acquit sa première célébrité par ses *Mémoires judiciaires*, qui sont l'un des plus curieux documents de la littérature et de l'esprit public dans la dernière période du dix-huitième siècle.

On peut citer encore LA CHALOTAIS, ÉLIE DE BOURMONT, LINGUET, SERVAN, TARGET et TRONCHET, qui se firent un nom au barreau dans l'époque précédant immédiatement la Révolution.

Eloquence de la Tribune.

L'origine de l'éloquence politique remonte, à proprement parler, à l'époque où les hommes commencèrent à délibérer sur les intérêts publics. Elle a eu, dans tous les âges, de glorieux représentants.

Littérature grecque.

Dans Athènes, à l'époque la plus brillante de la démocratie, on voit les premiers citoyens unir le talent oratoire au génie de la guerre et de la politique. L'éloquence avait alors une grande importance, parce que c'était tout le peuple qui composait l'auditoire et que c'était de lui que dépendaient les plus graves décisions.

SOLON guérissait par son éloquence autant que par ses poésies et ses lois, les plaies des divisions intestines.

PISISTRATE, par l'art de ses discours, savait faire accepter sa tyrannie.

MILTIADE déterminait ses concitoyens à repousser les injonctions insolentes du roi des Perses, et à livrer la bataille de Marathon.

Thémistocle leur persuadait d'abandonner leurs biens et leurs foyers pour construire cette flotte qui, à Salamine, sauva la Grèce.

Aristide rivalisait avec Thémistocle d'influence à la tribune comme de valeur au combat.

Périclès s'éleva au-dessus de tous. Son éloquence était irrésistible ; suivant Aristophane, elle ébranlait la Grèce et produisait les effets de la foudre.

Alcibiade, **Nicias**, et, après eux, deux des trente tyrans, **Critias** et **Théramène**, mêlèrent l'éloquence à l'administration des affaires publiques.

Il ne nous reste à peu près rien de ces premiers orateurs politiques. Nous les connaissons surtout par les harangues que Thucydide fait prononcer à la plupart d'entre eux. Ces discours sont plutôt l'œuvre de l'historien, mais il est incontestable que la parole de ces orateurs dominait le peuple d'Athènes.

Après ces grands orateurs vinrent les Sophistes qui tinrent école et furent professeurs d'éloquence : on cultiva en même temps le genre judiciaire et le genre politique, et l'éloquence conserva longtemps ce caractère complexe.

Les dix orateurs attiques (V. p. 8) doivent être cités dans l'éloquence politique comme dans l'éloquence judiciaire, bien que nous n'ayons conservé, pour plusieurs d'entre eux, que des œuvres qui se rapportent à ce dernier genre.

Démosthène, le plus illustre de ces orateurs, et qui mérite une place à part dans l'éloquence politique, a laissé dix-sept discours qui se rattachent à ce genre. Les plus célèbres sont : les *Olynthiennes*, les *Philippiques* proprement dites et

le *Discours pour la Couronne*, qui appartient également à l'éloquence du barreau.

Aux noms des orateurs attiques il faudrait ajouter ceux d'un grand nombre d'orateurs secondaires dont les discours ne nous sont point parvenus :

CALLISTRATE, par ses succès à la tribune de l'Agora, détermina la vocation oratoire de Démosthène.

DÉMADE est le type de l'orateur démagogue ; de matelot et de marchand de poisson, il devint orateur politique aux gages de Philippe de Macédoine.

PHOCION était appelé par Démosthène " la hache de ses discours," tant le laconisme de son langage et la simplicité de ses arguments avaient de puissance.

DÉMÉTRIUS de Phalère termina la série des orateurs politiques grecs. Avec lui l'éloquence de la tribune brilla encore un instant après la chute de la liberté.

Littérature latine.

Des causes puissantes et fécondes favorisèrent à Rome le développement de l'éloquence politique : 1o la conquête, par les plébéiens sur les patriciens, de la triple égalité civile, politique et religieuse ; 2o la succession des guerres qui valurent au peuple romain la domination du monde ; 3o la lutte de la liberté contre le despotisme militaire, de la République contre l'Empire. On peut citer, sur la foi de la renommée, quelques orateurs qui se sont spécialement distingués dans l'éloquence politique avant le siècle d'Auguste (1).

(1) Très peu de monuments originaux de l'éloquence politique de cette époque nous sont parvenus. On peut la trouver avec quelque vraisemblance dans les harangues que Tite-Live prête aux personnages de son histoire.

APPIUS CLAUDIUS CÆCUS, FABIUS MAXIMUS et CÉTHÉGUS se distinguèrent dans les délibérations du sénat.

CATON le Censeur, dont il nous reste quelques discours mutilés, était célèbre par son éloquence. C'est lui qui terminait toutes ses harangues au sénat par ce cri de haine : *Delenda Carthago* !

Les deux GRACQUES, patriciens devenus tribuns populaires, avaient une parole si puissante que le sénat ne put en triompher que par l'épée et le poignard.

MARIUS, le farouche rival de Sylla, avait une éloquence rude et énergique qui soulevait les passions de la multitude.

GALBA, CATULUS, SULPICIUS, CRASSUS, MARC-ANTOINE et HORTENSIUS s'illustrèrent par leur talent oratoire à l'époque des troubles civils.

CICÉRON, le prince des orateurs romains, a laissé comme principales œuvres d'éloquence politique : 1° le discours sur la *loi Manilia* ; 2° trois discours sur la *loi agraire* contre le tribun Servilius Rullus ; 3° les quatre *Catilinaires* ; 4° les quatorze discours ou *Philippiques* contre Antoine.

La liberté mourut avec Cicéron qui en fut le courageux défenseur, et l'éloquence politique ne survécut pas à la perte de la liberté. On peut cependant encore citer MARCELLUS qui se distingua sous les premiers Césars ; PLINE le Jeune et TACITE qui, sous les Antonins, parurent avoir retrouvé, dans des discours judiciaires, quelques accents de l'ancienne élo-

quence politique. Toutefois les critiques semblent admettre que, comme Démosthène en Grèce, Cicéron fut à Rome le dernier orateur politique.

Littérature française.

On a vu plus haut (p. 70) que la France n'eut de véritables orateurs politiques que depuis le commencement de la Révolution de 1789. Il y eut cependant dès le quinzième siècle quelques essais heureux d'éloquence politique. On les vit se produire d'abord aux états généraux tenus à Tours en 1484, sous la minorité de Charles VIII ; ensuite à l'assemblée des notables de Fontainebleau (1505) et aux états généraux d'Orléans (1573) où le chancelier de L'HOSPITAL prononça de remarquables discours, où se distinguèrent également MONTLUC et l'archevêque de Vienne, MARILLAC.

Pendant toute la période des troubles religieux, l'éloquence politique doit être cherchée surtout dans les pamphlets des différents partis. On peut citer aussi les *Discours politiques et militaires* de FRANÇOIS de la NOUE qui fut homme de guerre et écrivain.

Pendant la première moitié du dix-septième siècle, l'éloquence politique se développa avec une certaine puissance aux états généraux de 1614 où se distinguèrent le cardinal DU PERRON et RICHELIEU alors simple évêque de Luçon.

L'éloquence politique, presque muette pendant la seconde moitié du dix-septième siècle et la plus grande partie du dix-huitième, trouva enfin une tribune par la convocation des états généraux de 1789. L'éloquence de la tribune ou éloquence parlementaire naquit donc en France de la Révolution. L'influence des théories politiques et sociales du philosophisme du dix-huitième siècle, les scènes tumultueuses et tragiques, les proscriptions des partis par les partis, les épouvantables massacres au milieu desquels se faisaient les délibérations parlementaires, imprimèrent à l'éloquence de la tribune française de cette époque, un caractère de violence qu'on ne connut jamais ailleurs dans une aussi large mesure (1).

(1) Le cadre de ce travail se bornant à l'époque qui précède la Révolution, nous pourrions nous dispenser de nommer les orateurs politiques postérieurs à 1789. Cependant, afin de compléter quelque peu l'histoire de l'éloquence française, au dix-huitième siècle, nous mentionnerons les orateurs qui se sont distingués dans les deux premières assemblées de la Révolution.

Mirabeau s'éleva par son génie au-dessus de tous les orateurs de l'Assemblée constituante, sa parole violente et passionnée bouleversait tous ceux qui l'entendaient.

L'abbé **Maury** soutint avec esprit et vigueur la cause du clergé ; sa parole éloquente sut toujours captiver l'attention de l'assemblée et mériter son admiration.

Cazalès, tout en conservant pour l'ancien ordre social l'affection d'un gentilhomme, manifesta, en défendant le passé, la liberté et l'énergie d'un esprit novateur.

Barnave parut également avec un certain éclat dans l'Assemblée constituante. Il osa combattre une fois Mirabeau.

Vergniaud, qui parut successivement dans la Législative et dans la Convention, se distingua surtout par l'élégance et la pureté de son langage.

Louvet, **Guadet** et **Lanjuinais**, qui, comme le précédent, appartenaient au parti des Girondins, étaient des orateurs de mérite.

Eloquence de la Chaire.

L'éloquence sacrée a commencé avec le monde ; elle est née le jour où le père de famille instruisit ses enfants sur leurs devoirs envers Dieu ; elle s'est développée avec l'institution du sacerdoce, et, chez les Hébreux, elle atteignit les plus sublimes hauteurs dans la bouche des prophètes inspirés.

Chez les païens, en Grèce et à Rome, elle resta presque nulle : les poètes païens s'inquiétaient peu d'instruire les hommes de leurs devoirs, et ce n'était pas la vérité qu'ils pouvaient leur faire connaître.

Avec le christianisme, l'éloquence sacrée prit aussitôt les plus merveilleux développements. *Docete omnes gentes*, dit le Sauveur à ses apôtres, et cette divine parole produisit des apôtres, des missionnaires, des prédicateurs dont la voix retentira jusqu'à la fin du monde (1).

Littérature grecque.

S. Clément, pape, qui fut, croit-on, le troisième successeur de saint Pierre, s'est élevé à la véritable éloquence dans une épître adressée aux fidèles de l'Eglise de Corinthe.

S. Ignace, évêque d'Antioche, qui subit le martyre sous Trajan, a laissé sept *Lettres* d'un style noble et pur et d'une éloquence inspirée. La plus belle est la *Lettre aux Romains*.

L'éloquence sacrée a laissé peu de monuments au premier siècle, mais nous possédons les ouvrages des apologistes qui parurent dès le commencement du deuxième siècle. Les premiers apologistes écrivirent en grec.

S. Justin raconte sa conversion avec beaucoup de charme dans son *Dialogue avec Tryphon*. Ses deux *Apologies de la religion chrétienne*, adressées à Marc-Aurèle, sont d'un style noble et vigoureux. On a également de lui une *Exhortation aux Gentils*.

Hermias, tourna contre les philosophes l'arme puis-

---

(1) Chantrel, *Rhétorique*, Eloquence sacrée.

sante de la raillerie dans sa *Dérision des philosophes païens.*

Clément d'Alexandrie, chef de l'école chrétienne d'Alexandrie, a laissé de nombreux ouvrages, entre autres : une *Exhortation aux Gentils,* où il démontre, avec l'autorité de la science, l'absurdité du paganisme ; les trois livres du *Pédagogue* qui sont un abrégé substantiel de morale chrétienne ; le livre des *Stromates,* c'est-à-dire *mélanges,* où il a rassemblé des trésors d'érudition.

Origène, qui succéda à Clément d'Alexandrie, son maître, est un des plus beaux génies du christianisme naissant. Parmi les ouvrages qui sont restés d'Origène, il faut citer d'abord son *Traité contre Celse,* magnifique apologie de la religion chrétienne en même temps que chef-d'œuvre d'éloquence et de dialectique. On doit citer aussi ses *Homélies.*

Voir les Pères de l'Eglise grecque, p. 17.

Littérature latine.

Tertullien écrivit divers traités de morale avec l'énergie et la hauteur de vue qui lui sont propres ; mais il révéla surtout le grandeur de son talent par deux ouvrages : l'*Apologétique* et les *Prescriptions.*

S. Cyprien, évêque de Carthage, a laissé de nombreux écrits parmi lesquels il faut citer le ma-

gnifique traité *de l'unité de l'Eglise* et une excellente *Explication de l'Oraison dominicale.*

Arnobe écrivit contre le paganisme un ouvrage intitulé *Adversus gentes*, que saint Jérôme trouve inégal et sans méthode.

Minutius Félix est auteur d'un dialogue intitulé *Octavius* publié pour la défense de la religion chrétienne.

Voir les Pères de l'Eglise latine, p. 20.

Au sortir du quatrième siècle, tandis que les Grecs s'engageaient dans les subtilités métaphysiques qui devaient amener le schisme et corrompre le goût, l'Eglise latine soutint longtemps encore l'éclat répandu par ses premiers docteurs.

S. Vincent de Lérins a composé contre le Nestorianisme un ouvrage intitulé *Commonitoire* qui peut être comparé au livre des *Prescriptions* de Tertullien.

Salvien, prêtre de Marseille, a écrit un remarquable ouvrage *sur la Providence.*

S. Léon le Grand, pape et docteur de l'Eglise, a laissé un recueil de Sermons parmi lesquels on remarque ceux *sur la Nativité de Notre Seigneur.*

S. Grégoire le Grand, pape et docteur de l'Eglise, a laissé des *Homélies* où éclataient le zèle et la charité qui lui ont fait entreprendre tant de grandes œuvres pour la gloire de Dieu.

S. Bernard, abbé de Clairvaux et docteur de l'Eglise, fut l'âme de toutes les grandes entreprises du

douzième siècle. Il a laissé, outre plusieurs autres ouvrages, un recueil de quatre-vingt-six sermons écrits en latin. On cite surtout ses sermons *sur la Naissance de Jésus-Christ* et *sur le Nom de Marie*, ainsi que l'oraison funèbre de son frère Gérard.

Littérature française.

L'éloquence de la chaire n'offre en France que fort peu de monuments avant le seizième siècle. Il y eut parmi les contemporains et les successeurs de saint Bernard des prédicateurs de mérite. Au quinzième siècle GERSON, Pierre d'AILLY et CLÉMENGIS peuvent être cités pour leur éloquence et leur zèle à défendre la morale et la religion. Dans la seconde moitié de ce siècle on cite MAILLARD, MÉNOT et RAULIN, prédicateurs populaires qui ne manquaient pas de talent, mais étaient dépourvus de goût.

S. FRANÇOIS DE SALES est le premier prédicateur français qui ait su prendre conseil de la charité évangélique et s'éloigner de l'affection pédantesque si opposée au vrai but et au véritable caractère de la prédication. (1) Il a laissé des *Sermons* et plusieurs ouvrages qui le placent au premier rang des écrivains de son siècle.

S. VINCENT DE PAUL, l'apôtre de la charité, s'est élevé à la plus haute éloquence en appelant la compassion des riches sur le sort des enfants trouvés.

Le P. LEJEUNE, de l'Oratoire, a composé des *Sermons* qui ont servi à plusieurs des grands orateurs du dix-septième siècle.

(1) DRIOUX. *Histoire de la littérature française.*

Voir les orateurs sacrés du siècle de Louis XIV, p. 26.

Après les grands orateurs du dix-septième siècle, il était difficile que l'éloquence de la chaire se maintînt à la même hauteur : elle nous offre toutefois quelques noms recommandables.

Le P. SÉGAUD, imitateur de Massillon, fit entendre des accents véritablement apostoliques dans les villes et dans les campagnes.

Le P. NEUVILLE, jésuite, fut pendant plus de trente ans, un des prédicateurs les plus éloquents de son siècle. Ses *Sermons* ont un style trop académique.

L'abbé POULLE s'acquit une renommée que ne justifient guère que ses deux *Exhortations de charité,* l'une, en faveur des prisonniers, l'autre en faveur des enfants trouvés.

Le P. BRIDAINE évangélisa le midi de la France avec un zèle et une éloquence naturelle qui produisirent les fruits les plus abondants. Il a laissé sept volumes de *Sermons.*

L'abbé BOULLANGER et le P. DUPLESSIS étaient des prédicateurs aussi populaires que le P. Bridaine.

L'abbé de BOULOGNE, devenu plus tard évêque de Troyes, a laissé des *Sermons* qui lui assurent un rang distingué parmi les prédicateurs de son temps.

L'abbé BOISMONT a laissé quelques *Oraisons funèbres.*

Apologue.

L'origine de l'apologue semble remonter aux siècles les plus reculés. Quelques critiques pensent que cette forme de récit a été imaginée par la servitude, qui, n'osant dire ouvertement à la puissance certaines vérités, les lui aurait présentées sous un voile allégorique qui en dissimulait l'audace, mais se laissait pénétrer sans peine par la sagacité du maître. Il semble que l'Inde est le véritable berceau de l'apologue.

Littérature grecque.

HÉSIODE a laissé parmi ses autres œuvres l'apologue *le Rossignol et l'Epervier*.

ARCHILOQUE, STÉSICHORE et ALCÉE ont également composé quelques apologues.

ESOPE, esclave phrygien, selon les traditions, mérita, par ses inventions ingénieuses et naïves, de donner son nom à l'apologue, qui l'a conservé jusqu'à La Fontaine (1). Esope n'a rien écrit ; il contait ses apologues selon les circonstances qui les faisaient naître. Les fables que nous avons sous son nom paraissent pour la plupart avoir été rédigées pendant le Bas-Empire, sans doute à différentes époques, quelques-unes toutefois sont antérieures ; Aristote et d'autres écrivains en font mention dans leurs ouvrages. Tous ces apologues sont rédigés en prose.

BABRIUS a mis en vers une collection de dix livres de fables ésopiques. C'est le seul recueil poéti-

(1) Tous les recueils de fables, quel qu'en fût l'auteur, et qu'ils parussent avec ou sans nom, s'intitulaient dans l'antiquité *Fables ésopiques*.

que de ce genre que l'antiquité grecque nous ait transmis.

Littérature latine.

MÉNÉNIUS AGRIPPA, suivant les historiens romains, a employé l'apologue *les Membres et l'Estomac* pour ramener à Rome le peuple retiré sur le mont Sacré.

CICÉRON a raconté l'apologue *le Vieillard et les trois jeunes Hommes.*

PLINE l'Ancien a composé les apologues intitulés : *les deux Rats ; le Renard et l'Œuf.*

PHÈDRE, ancien esclave thrace, a laissé un recueil de *Fables* dont les sujets, empruntés à Esope, sont relevés par le choix des détails et par l'élégance du style.

HORACE termine la satire 6e du 1er livre par un écrit intitulé : *le Rat de ville et le Rat des champs* que l'on considère comme un chef-d'œuvre.

Littérature française.

Au moyen âge le goût de l'apologue se fait sentir dans le *Roman du Renard* (1236) ; plusieurs littérateurs, à cette époque, se sont exercés avec quelque succès à mettre en rimes françaises des choix de fables ésopiques.

MAROT et RÉGNIER ont versifié avec la grâce ou la vigueur qui les distinguent quelques apologues.

LA FONTAINE, le premier des fabulistes français et peut-être de tous les fabulistes, a laissé un recueil de 239 fables réunies en douze livres.

Fénelon a composé en prose pour le duc de Bourgogne, son élève, un petit nombre de fables distinguées par l'élégance, le naturel et la grâce du style.

Au dix-huitième siècle, La Fontaine eut des successeurs dont plusieurs ne manquaient pas d'originalité, mais qui tous sont demeurés bien loin de sa perfection.

Florian doit surtout sa réputation à son recueil de *Fables* qui, d'après les critiques, lui assure la seconde place parmi les fabulistes français.

Lamotte (1) a également composé des *Fables*, mais elles manquent de naturel et de poésie.

L'abbé **Aubert**, contemporain de Florian, et **Le Bailly** se sont également fait un nom parmi les fabulistes qu'on cite après La Fontaine.

Satire.

Nous envisageons ici la satire comme genre littéraire spécial. Sous ce point de vue, il ne faut pas la confondre avec l'esprit satirique qui lui a donné naissance et qui n'a cessé d'inspirer ou d'animer d'autres œuvres. La liste serait longue des principales créations de l'esprit satirique à travers les siècles. Ainsi on pourrait nommer chez les Grecs : les chœurs des comédies d'Aristophane ; les *Dialogues* de Platon ; les *Caractères* de Théophraste ; les *Dialogues* de Lucien ;— chez les Latins : les mimes ; certaines fables de Phèdre ; les épigrammes de Martial, etc. ; — au moyen âge : les *sirventes* (1) des Troubadours et les chansons des Trouvères ; certains *fabliaux* (2) ; le

(1) Cet auteur, pour plusieurs de ses ouvrages, est compté parmi les écrivains du siècle de Louis XIV.

(2) Les *sirventes* étaient une sorte de poésie lyrique d'ordre inférieur, une poésie de *servant d'armes*, par opposition à la poésie noble qui était appelée *canso*.

(3) Le *fabliau*, diminutif de *fable*, était un conte, une anecdote, qui se débitait ou se chantait à table ou dans le salon d'un grand, pour divertir la société.

Roman de la Rose et le *Roman du Renard* ; les boutades de Villon, etc ;— dans les temps modernes : le *Gargantua* de Rabelais ; plus d'une fable de La Fontaine ; les *Caractères* de La Bruyère ; les *Lettres persanes* de Montesquieu ; les *Contes* de Voltaire, etc.

La satire proprement dite prend deux formes distinctes (1): tantôt elle mêle la prose à la poésie, tantôt elle se refuse ce mélange et ne parle qu'en vers. Un Grec inventa le premier de ces deux genres ; l'autre fut plus particulièrement cultivé par les Romains qui le considèrent comme un produit national.

Littérature grecque.

MÉNIPPE, philosophe grec, inventeur de la satire en prose mêlée de vers, composa des satires très mordantes qui sont perdues. Le nom de *ménippées* fut donné dans la suite aux satires écrites sous cette forme.

Littérature latine.

ENNIUS, introduisit la satire à Rome, c'est pour cette raison peut-être que Quintilien a dit : *Satira tota nostra est* ; ce qui est vrai de la forme et non du fond, car l'esprit satirique est de tous les temps.

LUCILIUS, chevalier romain, surpassa ses devanciers ; il composa trente livres de satires dont il nous reste des fragments.

VARRON, qu'on a nommé " le plus savant des Romains, " composa des satires auxquelles il donna

---

(1) Remarquons en passant la différence d'orthographe entre les *satyres*, poèmes dramatiques et la satire proprement dite. Le premier nom est tiré des *satyres*, divinités fabuleuses ; le second vient du latin *satura* ou *satira*, qui veut dire mélange.

le nom de *Ménippées*. Ce recueil ne nous est point parvenu, mais tous les anciens en font le plus grand éloge.

HORACE a composé dix-huit satires, où, comme dans ses autres œuvres, il montre la supériorité de son esprit et de son talent, mais où il paie malheureusement un large tribu à la corruption de son temps.

PERSE a laissé un petit recueil de six satires dont le style est souvent obscur à force de concision.

JUVÉNAL a exhalé son indignation contre les vices de son siècle dans seize satires qui sont des diatribes tour à tour générales et personnelles, morales et politiques.

PÉTRONE, un des favoris de Néron, aurait composé sur le modèle des Ménippées de Varron un pamphlet satirique en prose mêlée de vers intitulé *Satiricon*.

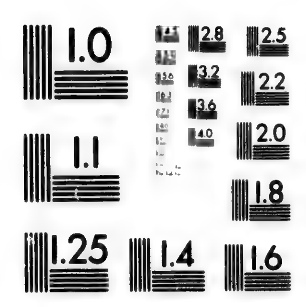
Littérature française.

RÉGNIER (XVIe siècle), dont Boileau vante le style et critique la licence, a laissé seize satires.

D'AUBIGNÉ, fougueux huguenot, a laissé, outre les ouvrages historiques dont il a été parlé plus haut, sept satires intitulées *Tragiques*, dirigées contre la cour de Charles IX et de Henri III.

BOILEAU, par ses douze satires, rendit au bon goût un éminent service, ses meilleurs traits sont dirigés contre les méchants auteurs ; la neu-

IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



6"



vième satire, qui est la plus parfaite, est exclusivement littéraire.

GILBERT, le Juvénal du dix-huitième siècle, flagella les détracteurs de la foi catholique dans deux satires intitulées *le Dix-huitième siècle* et *le Poète malheureux*.

ANDRÉ CHÉNIER a dirigé contre les proscripteurs de 1793 des satires qu'il a nommées *Iambes* en souvenir du vers d'Horace sur le poète Archiloque :

Archilochum proprio rabies armavit iambo.

MARIE-JOSEPH CHÉNIER, frère du précédent, a également composé des satires sur le même objet.

LITTERATURE FRANÇAISE AU XIXe SIECLE (1).

On peut distinguer trois périodes bien caractérisées dans l'histoire littéraire de la France pendant le dix-neuvième siècle : 1o celle de l'Empire, où l'ancienne littérature classique, abaissée par la Révolution, se relève un moment pour achever de s'éteindre, tandis qu'un nouvel esprit commence à se faire jour ; 2o celle de la Restauration et des premières années du gouvernement de Juillet, où une vie nouvelle se développe et déborde, et où l'on voit l'école dite *romantique*, parce qu'elle essaye de remonter aux vieilles sources de la littérature française, donner à la poésie un élan désordonné, mais qui n'a pas été sans utilité ; 3o la période tout à fait contemporaine, qui continue la période précédente, mais avec moins d'éclat, et qui semble encore chercher sa voie (2).

---

(1) Bien que l'époque contemporaine ne soit pas directement comprise dans les questions du programme, nous croyons utile de citer ici les principaux écrivains du dix-neuvième siècle ; plusieurs d'entre eux, du reste, appartiennent par leur naissance, au siècle précédent.

(2) CHANTREL, *Histoire de la littérature.*

I. Poètes.

Tragédie et Comédie.

Arnault (1766-1834) a laissé deux pièces principales, *Marius* et *Lucrèce* qui se ressentent des défauts inhérents à la poésie de l'empire.

Lemercier (1771-1840), esprit novateur et bizarre, a composé plusieurs tragédies dont une seule, intitulée *Agamemnon*, a du mérite. On a aussi de lui des comédies, entre autres, *la Journée des Dupes*.

Luce de Lancival (1764-1810) a également enrichi le théâtre français en donnant *Hector*, pièce hautement louée par Villemain.

Ancelot (1794-1854) a composé quelques tragédies, entre autres *Louis IX* et *Fiesque*.

Soumet (1788-1845) a obtenu des succès au théâtre avec *Clytemnestre*, *Saül*, *Jeanne d'Arc*, etc.

Casimir Delavigne (1793-1843) a fait représenter de nombreuses tragédies ; la plus remarquable est celle intitulée *Vêpres siciliennes*. Parmi ses comédies on peut citer les *Comédiens*, l'*Ecole des Vieillards*, etc.

Victor Hugo (1802-1885), chef de l'école romantique, a composé quelques tragédies, entre autres *Hernani* et *Cromwell*.

Ponsard (1814-1867) a rappelé les traditions classiques dans sa tragédie du *Lucrèce*. Il a com-

posé également des comédies, entre autres *l'Honneur et l'Argent.*

GUIRAUD (1788 1847), a laissé trois tragédies dont la plus belle est intitulée : *les Machabées.*

ANDRIEUX (1759-1833) a laissé une bonne comédie, *les Etourdis ou le Mort supposé.*

PICARD (1769-1828) a composé des comédies en vers et en prose ; on peut citer parmi les premières *les Amis de collège.*

Poésie lyrique.

DE LAMARTINE (1790-1868) a laissé de ravissantes et harmonieuses élégies sous le nom de *Méditations poétiques* ; elles furent suivies des *Nouvelles Méditations* et des *Harmonies poétiques et religieuses.* Lamartine était chrétien, au moins d'intention, malgré le vague panthéistique de ses aspirations (Chantrel).

VICTOR HUGO, rival de Lamartine, commença sa réputation par ses *Odes* et ses *Ballades* ; mais, après avoir écrit des odes catholiques et royalistes, ce poète s'abaissa de plus en plus vers la réhabilitation du laid et du faux ; on peut citer encore parmi ses œuvres lyriques : *les Feuilles d'automne, les Chants du crépuscule,* etc.

BÉRANGER (1780-1857) a laissé cinq recueils de chansons, œuvres souvent politiques, presque toujours licencieuses et impies.

Casimir Delavigne avait préludé à ses succès du théâtre par les *Messéniennes*, espèces d'élégies-cantates sur les malheurs de la patrie ; on y trouve entre autres *Jeanne d'Arc*, *Napoléon*, *Waterloo*.

Alfred de Musset (1810-1857) composa des chansons, des stances et des ballades

Alfred de Vigny (1797-1863) a écrit avec talent plusieurs poèmes, entre autres *le Déluge*, *Moïse*, *Eloa*. L'inspiration biblique anime les deux premiers.

Turquety a composé de belles poésies où il a parfois rencontré la grande inspiration.

Genres divers.

De Fontanes (1753-1821) a laissé des poésies élégamment et purement écrites. On peut citer son poème *de la Forêt de Navarre*, son *Epître à Ducis*, ses *stances à M. de Chateaubriand* et son *Retour d'un exilé*.

Berchoux (1765-1839) a composé plusieurs poèmes ; la *Gastronomie*, son meilleur ouvrage, ne s'élève pas au-dessus de la poésie épicurienne.

Michaud (1767-1839), l'historien des Croisades, a écrit un poème touchant intitulé *le Printemps d'un proscrit*.

Millevoye (1782-1816) a laissé quelques œuvres animées du souffle poétique : *le Poète mourant*, *la Chute des feuilles*, etc.

TRÉNEUIL (1763-1818) a composé des élégies remarquables : *les Tombeaux de Saint-Denis*, *l'Orphelin du Temple*, *la Captivité de Pie VI*, etc.

GUIRAUD, qui resta fidèle à la foi comme à la poésie, a écrit la touchante élégie du *Petit Savoyard* et le poème du *Cloître de Villemartin*.

SOUMET, outre ses tragédies, a laissé la délicieuse élégie *la Pauvre fille* et deux poèmes à forme épique : la *Divine épopée* et *Jeanne d'Arc*.

BAOUR-LORMIAN (1770-1854), s'est rendu célèbre par une traduction en vers des *Poésies d'Ossian*.

AUGUSTE BARBIER (1805) s'est fait un nom par ses *Iambes* ou odes satiriques qui rappellent les généreuses indignations de Juvénal.

AUTRAN (1813-1877) a composé les *Poèmes de la mer*, *Laboureurs et Soldats*, la *Vie rurale*, etc.

REBOUL (1796-1864) s'est conquis une place honorable dans la littérature française par la délicieuse élégie *l'Ange et l'Enfant* et par un poème épique, *le dernier Jour* (1).

II. Prosateurs.

Histoire.

La gloire la plus incontestable du dix-neuvième siècle consiste dans ses travaux historiques, auxquels ont concouru tous les peuples civilisés. Recherche et critique des documents, révision de l'histoire proprement dite, étude des institutions sociales, essais philosophiques sur le développement

(1) Nous ne croyons pas utile d'étendre davantage la liste déjà bien longue des poètes du dix-neuvième siècle.

de la société, tout ce qui de près ou de loin peut servir à éclaircir le passé a fourni matière à de nombreuses publications. Toutes n'ont pas été inspirées par des motifs dignes d'une telle œuvre ; l'esprit de secte, l'orgueil rationaliste, les préjugés des uns, les haines des autres ont encore trop souvent obscurci et faussé la vérité historique ; mais, en somme, on est entré dans une voie de réparation, au bout de de laquelle nous entrevoyons le triomphe de la religion (1).

DAUNOU (1761-1840) a laissé vingt volumes sous le titre de *Cours d'études historiques*.

Le cardinal DE BAUSSET (1748-1824) a composé une *Histoire de Fénelon* et une *Histoire de Bossuet*, œuvres entachées de l'esprit gallican.

CHATEAUBRIAND (1768-1848) a montré de sérieuses qualités d'historien dans sa *Vie du duc de Berri* et dans son livre sur les *Stuarts* ; ses *Etudes historiques* sont moins remarquables.

MICHAUD a rédigé l'*Histoire des Croisades*, son chef-d'œuvre.

SISMONDI (1776-1842) a laissé une *Histoire des républiques italiennes*, et une *Histoire des Français*, deux grands ouvrages pleins d'érudition mais dépourvus d'impartialité.

DARU (1767-1829) a composé une *Histoire de Venise*, remarquable par le style, mais animée de l'esprit philosophique du dix-huitième siècle.

LÉVESQUE (1736-1812) a écrit une *Histoire de Russie* qui a l'honneur d'être classique dans ce pays.

---

(1) R. P. BROECKAERT, *Histoire de la littérature.*

Historiens de la Restauration et du gouvernement de Juillet.

Les nombreux historiens qui parurent à cette époque et plus tard peuvent être classés en deux catégories : 1o ceux qui se sont placés en dehors du christianisme, les uns par hostilité, les autres par indifférence ; 2o les historiens catholiques dont les travaux sont certainement aussi brillants et infiniment plus estimables.

École hostile ou indifférente.

GUIZOT (1786-1875) a publié des *Etudes sur la civilisation en France et en Europe* et un ouvrage intitulé *l'Histoire de France racontée à mes petits-enfants.* Le préjugé protestant dépare ces œuvres.

MICHELET (1798-1875), après s'être montré historien sérieux dans les premiers volumes de son *Histoire de France*, s'est tout à coup changé en pamphlétaire et en romancier visionnaire.

DE BARANTE (1782-1866) a laissé une *Histoire des ducs de Bourgogne*, ainsi que celle *de la Convention et du Directoire* (1).

AUGUSTIN THIERRY (1795-1856) a acquis une grande réputation par son *Histoire de la conquête de l'Angleterre* et par ses *Récits mérovingiens* ; ces œuvres sont déparées par des préjugés contre la religion.

AMÉDÉE THIERRY (1797-1873), frère et émule du précédent, a laissé une *Histoire des Gaulois*, des *Tableaux de l'Empire romain*, etc.

---

(1) Cet auteur, surtout pour le premier de ses ouvrages, est rangé par beaucoup de critiques parmi les historiens de l'école catholique.

LAMARTINE a écrit l'*Histoire de la Restauration* et celle des *Girondins* qui contribua à la chute du trône de Juillet, etc.

HENRI MARTIN (1810) est auteur d'une *Histoire de France*, ouvrage défectueux et dangereux.

THIERS (1797-1877) a écrit l'*Histoire de la Révolution française*, empreinte d'un esprit révolutionnaire et républicain, et, plus tard, celle *du consulat et de l'Empire* qui manque également d'impartialité.

Ecole catholique.

LAURENTIE (1794) a écrit une remarquable *Histoire de France* et une *Histoire de l'empire romain.*

DE CHAMPAGNY (1756-1834) a composé d'excellents ouvrages historiques, entre autres, *les Césars, les Antonins*, etc.

DE MONTALEMBERT (1810-1870) a publié l'*Histoire de sainte Elisabeth de Hongrie* et un grand ouvrage intitulé *les Moines d'Occident.*

OZANAM, pieux et savant auteur, a laissé une *Histoire de la civilisation au Ve siècle, les Germains avant le Christianisme*, etc.

L'abbé ROHRBACHER (1789-1856) a laissé une *Histoire universelle de l'Eglise*, qui a heureusement remplacé celle de Fleury.

L'abbé DARRAS a également composé une *Histoire de l'église*, œuvre magnifique que l'auteur n'a pas eu le temps d'achever.

AUDIN (1790-1851) a porté de rudes coups au protestantisme en écrivant l'*Histoire de Luther*, l'*Histoire de Calvin*, celle *de Henri VIII*, et celle *de Léon X*.

DE SAINT-VICTOR (1772-1858) s'est illustré par un *Tableau historique de Paris* qui a presque les proportions d'une histoire de France.

DOM GUÉRANGER (1806-1877), bénédictin, a laissé de remarquables ouvrages, entre autres l'*Histoire de sainte Cécile*.

LE P. LACORDAIRE (1802-1861) mérite d'être rangé parmi les historiens pour sa belle *Vie de saint Dominique*.

SALVANDY (1795-1856) est surtout connu par son *Histoire de la Pologne avant et sous Sobieski*.

HENRI et CHARLES DE RIANCEY ont publié un remarquable ouvrage intitulé *Histoire du Monde*.

CRÉTINEAU-JOLY (1803) a composé l'*Histoire de la Compagnie de Jésus*, la *Vendée militaire*, etc.

POUJOULAT (1808-1880) a laissé une *Histoire de la Révolution française*. L'un des plus importants travaux de ce littérateur consiste dans sa collaboration avec Michaud à la *Bibliothèque des Croisades*, et à la *Nouvelle collection de mémoires pour servir à l'histoire de France*, etc.

GABOURD a composé une *Histoire de France*, etc

NETTEMENT a composé plusieurs ouvrages estimés

entre autres une *Histoire de la Restauration*, celle *de la conquête d'Alger*, etc. (1)

Eloquence du Barreau.

MALESHERBES et DESÈZE, dont les noms vénérés doivent être cités ici, se sont illustrés en se chargeant du périlleux honneur de défendre Louis XVI.

DUPIN, le défenseur du maréchal Ney ; BERRYER, l'orateur du parti légitimiste sous Louis-Philippe ; MARTIGNAC et VATISMÉNIL, qui furent ministres ; ODILON BARROT ; CHAIX-D'EST-ANGE, BAROCHE, JULES FAVRE, LACHAUD, etc., préludèrent à leur carrière politique par leurs discours au barreau, que d'ailleurs la plupart d'entre eux n'abandonnèrent jamais.

Eloquence de la Tribune.

Il a été dit plus haut que l'éloquence de la tribune ou éloquence parlementaire naquit à proprement parler en France de la Révolution.

Voir les orateurs politiques de la Révolution, p. 81.

DE FONTANES est le seul orateur qui se distingue à la tribune pendant la période impériale.

DE SERRE, BENJAMIN CONSTANT, DE VILLÈLE, le général FOY, MARTIGNAC, ROYER-COLLARD, CHA-

(1) Ce tableau, quoique déjà bien chargé, est cependant incomplet. On pourrait y ajouter encore les noms de LACRETELLE, PICOT, MIGNET DE FALLOUX, HENRION, l'abbé GORINI, le P. GAZEAU, jésuite, ARTAUD DE MONTOR, CHANTREL, etc., etc. Il faut citer également les savants, ouvrages des Bénédictins et des Bollandistes.

TEAUBRIAND, LAINÉ, DE BONALD, DUPIN, MANUEL, etc., sont les principaux orateurs politiques de la Restauration.

BERRYER, THIERS, GUIZOT, ODILON BARROT, DUFAURE, DE MONTALEMBERT, LAMARTINE, ARAGO, VILLEMAIN, BILLAUD, DE FALLOUX, ROUHER, etc., se sont fait un nom dans les discussions de la tribune sous le gouvernement de Juillet et sous le second empire.

Eloquence de la Chaire.

FRAYSSINOUS (1765-1842) a brillamment inauguré dans la chaire de Notre-Dame de Paris les *Conférences* sur la religion ; ses œuvres oratoires ont été publiées sous le titre de : *Défense du Christianisme.*

Le P. LACORDAIRE, dominicain ; le P. DE RAVIGNAN et le P. FÉLIX, jésuites, et, de nos jours, le P. MONSABRÉ, dominicain, ont continué avec le plus grand éclat l'œuvre des *Conférences* dans la chaire de Notre-Dame.

Le cardinal PIE, évêque de Poitiers ; Mgr DUFÊTRE, évêque de Nevers ; Mgr DUPANLOUP, évêque d'Orléans ; Mgr PARISIS, évêque d'Arras ; Mgr PLANTIER, évêque de Nîmes ; Mgr GERBET, évêque de Perpignan ; Mgr FREPPEL, évêque d'Angers ; Mgr LANDRIOT, archevêque de Reims ; les abbés MAC-CARTY et COMBALOT, le P. CAUSSETTE etc., ont également occupé avec

la plus grande illustration la chaire chrétienne ou déployé une magnifique éloquence dans leurs instructions pastorales.

On devrait citer à la suite des orateurs sacrés, les écrivains religieux qui ont fourni à toutes les classes de la société le contre-poison que réclame l'impudence toujours croissante des fauteurs de l'erreur et du vice. Mais la liste de ces écrivains est si longue qu'elle ne peut trouver place dans ce résumé.

Genre didactique ou philosophique.

La préséance dans ce genre appartient encore aux écrivains catholiques. La France révolutionnaire avait propagé un principe de décadence universelle : l'oubli de Dieu et le mépris des traditions. Il fallait reconstruire la base même de la civilisation chrétienne : telle fut l'idée qui inspira les grandes œuvres des écrivains que nous citerons en premier lieu.

JOSEPH DE MAISTRE (1753-1821) a publié d'abord ses *Considérations sur la Révolution française* et, plus tard, deux magnifiques ouvrages : son livre du *Pape* et ses *Soirées de Saint-Pétersbourg* où il s'élève aux plus hautes considérations sur la conduite de la Providence dans les affaires de ce monde.

DE BONALD (1753-1840) s'est placé au rang des plus illustres défenseurs de la religion catholique par sa *Théorie du pouvoir politique et religieux*, sa *Législation primitive* et ses *Recherches philosophiques*.

CHATEAUBRIAND (1768-1848) publia d'abord son roman d'*Atala et René*, qui n'était qu'un morceau détaché du *Génie du Christianisme ;* ce dernier ouvrage excita un enthousiasme univer-

sel. On a aussi du même auteur les *Martyrs*, magnifique épopée en prose ; l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem* ; les *Natchez* ; les *Mémoires d'outre-tombe.*

L'abbé DE LA MENNAIS (1782-1854) acquit une éclatante renommée d'écrivain et de polémiste religieux par la publication de son *Essai sur l'Indifférence en matière de religion ;* mais il fut bientôt précipité par son orgueil dans l'abîme de l'indifférence religieuse qu'il avait si bien désigné aux autres.

VOLNEY (1757-1820), disciple du philosophisme du dix-huitième siècle, composa plusieurs ouvrages contre la religion, entre autres : *les Ruines* ou *Méditations sur les révolutions des empires.*

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE (1737-1814) s'est fait un nom par ses *Harmonies de la Nature, Paul et Virginie*, etc.

LA HARPE (1739-1803) a rédigé ses leçons du Lycée formant un célèbre *Cours de Littérature.*

VICTOR COUSIN (1792-1867) a composé de nombreux ouvrages philosophiques, où une foule d'erreurs sont enseignées dans un beau style.

CORMENIN (1788-1868) a écrit le *Livre des Orateurs*, ouvrage remarquable.

LAURENTIE a composé un beau livre intitulé : *de l'Etude et de l'enseignement des lettres.*

NETTEMENT a laissé l'*Histoire de la littérature sous la Restauration et le gouvernement de Juillet* (1)

Critique littéraire.

CHARLES NODIER (1780-1844) s'est fait connaître par quelques ouvrages philologiques.

VILLEMAIN (1790-1870) a rédigé ses leçons de la Sorbonne dans son *Tableau de la littérature chrétienne au quatrième siècle*, son *Tableau de la littérature au moyen âge, et au dix-huitième siècle.*

JULES JANIN (1804-1873) et SAINTE-BEUVE (1804-1870) se sont distiugués par leurs critiques littéraires.

NISARD, SAINT-MARC-GIRARDIN, GÉRUZEZ, PATIN, VICTORIEN FABRE, MAURY, NETTEMENT et A. DE PONTMARTIN ont également excellé dans la critique littéraire.

Roman.

Le roman est de tous les âges et de tous les peuples : à toutes les époques et partout on a aimé les récits vrais ou imaginaires, ces derniers surtout, qui charment davantage, parce qu'ils sont composés pour le plaisir du lecteur ou de l'auditeur. Les Grecs et les Latins ont donc connu la nouvelle et le roman, aussi bien que la fable et le conte. Chez les modernes, et principalement de notre temps, le roman est devenu l'une des branches les plus cultivées de la littérature. (2) Malheureusement le roman a été souvent une arme de guerre aux mains des passions politiques ou irréligieuses ; presque toujours il est dangereux et malfaisant, et il est de-

(1) Il y aurait encore bien des noms et des ouvrages à citer dans le genre didactique ou philosophique, mais nous devons nécessairement borner cette énumération.

(2) CHANTREL, *Rhétorique*.

venu une puissance de démoralisation. Le nombre des romanciers qui ont joui d'une certaine célébrité depuis le premier empire est effrayant. Il faudra nécessairement nous borner à quelques noms, et nous nous voyons dans la nécessité de citer ici des œuvres dont la plupart doivent être éloignées des bibliothèques honnêtes.

Madame de Stael (1766-1817), fille de Necker, a écrit les romans de *Delphine* et de *Corinne*, un livre sur l'*Allemagne*, des *Considérations sur la Révolution française*, etc. " Des idées vraies et justes, dit un critique, brillent comme des éclairs passagers dans les productions de cette intelligence virile, mais faussée par le protestantisme et le philosophisme."

Victor Hugo a écrit le roman de *Notre-Dame de Paris*, les *Misérables*, et plusieurs œuvres malsaines inspirées par le sensualisme et l'irréligion.

Alfred de Vigny a dû surtout sa célébrité à son roman de *Cinq-Mars*.

Honoré de Balzac (1799-1850) a publié de nombreux romans où il s'est plu à peindre les plus mauvais côtés de la nature humaine.

Eugène Sue (1801-1857) semble avoir pris à tâche de réhabiliter le vice et de déshonorer la vertu dans les *Mystères de Paris* et dans le *Juif-errant*.

Georges Sand (1804-1876), femme écrivain, a laissé de nombreux romans où s'étalent les doctrines les plus impies et les plus immorales.

Alexandre Dumas (1803-1870) a prodigieusement

écrit, sans se préoccuper de respecter l'histoire et de se donner le temps de penser.

FRÉDÉRIC SOULIÉ (1800-1847) s'est plu dans la peinture des passions les plus violentes et des scènes les plus hideuses.

JULES SANDEAU (1816) écrivit plus correctement et respecta d'avantage ses lecteurs et les convenances.

MÉRIMÉE (1803-1873) s'est fait un nom par divers écrits, remarquables par le style et l'imagination (1).

Nous pourrions prolonger encore cette énumération d'écrivains qui ont fait du roman un moyen de démoralisation ; nous préférons citer, en terminant, les noms de quelques écrivains catholiques qui ont essayé de réagir contre les mauvais romans par des romans honnêtes et moraux.

LOUIS VEUILLOT, le célèbre polémiste, a publié une nouvelle intitulée *Corbin et d'Aubecourt.*

XAVIER DE MAISTRE, écrivain charmant, a laissé plusieurs ouvrages, entre autres *le Lépreux de la cité d'Aoste.*

Le vicomte WALSH a publié d'intéressants récits entre autres *les Paysans catholiques* et *le Fratricide.*

Une nombreuse et brillante pléiade d'écrivains catholiques dont le nombre s'accroît constamment s'exerce aujourd'hui dans le roman honnête et moral.

Paul FÉVAL, Raoul DE NAVERY, Ernest HELLO, Etienne MARCEL, A. DE LAMOTHE, Jean LANDER, Henri LASSERRE, Melle FLEURIOT, Charles

(1) Dans tout ce passage nous avons suivi M. CHANTREL.

Buet, Madame Augustus Craven et une foule d'autres dont les ouvrages sont entre toutes les mains, se sont particulièrement distingués dans la croisade de la saine littérature contre les productions démoralisatrices qui inondent la France.

Pamphlets.

Paul-Louis Courrier (1772-1825) a écrit contre les Bourbons des pamphlets qui resteront, grâce à la forme littéraire, mais avec le blâme qui s'attache aux œuvres pernicieuses.

Chateaubriand a mis son style le plus vif dans *Bonaparte et les Bourbons.*

Cormenin s'est placé au premier rang des pamphlétaires par ses brochures intitulées : *Oui et non* et *Feu ! feu !*

Louis Veuillot (1803), qui excelle à dévoiler et à fustiger le vice, a écrit les *Libres-penseurs*, une brochure sur le *droit du Seigneur*, etc.

De hauts dignitaires ecclésiastiques se sont crus obligés de descendre à leur tour dans l'arène de la polémique ; on peut citer parmi eux :

Mgr Parisis dont les brochures *de la Liberté d'enseignement, du silence et de la publicité,* sont des chefs-d'œuvre en ce genre.

Mgr Dupanloup dont les brochures sur la *Souveraineté pontificale,* sur l'*Encyclique de* 1864, etc. ont eu le plus grand retentissement.

Mgr de Ségur dont les excellents ouvrages se trouvent partout.

Mgr Freppel qui a publié en plusieurs volumes ses *Œuvres polémiques.*

Avant de terminer cette rapide revue littéraire du dix-neuvième siècle, nous citerons encore Eugène Scribe qui s'est distingué dans la comédie en prose et dans le vaudeville ; Alfred de Musset qui a écrit de nombreux *Proverbes* dramatiques d'un style fin et délicat ; Frédéric Soulié, Victor Hugo, Alexandre Dumas, Emile Augier, qui ont composé des comédies ou des drames dans lesquels on retrouve les graves défauts qui caractérisent leurs autres œuvres.

TROISIÈME CATÉGORIE DE QUESTIONS

QUESTIONS SUR UN AUTEUR EN PARTICULIER.

PREMIÈRE DIVISION.

Quand. où il a vécu — Enumération de ses principaux ouvrages — Appréciation générale de l'auteur.

David.

1085. 1015.

Notice biographique. — David naquit à Bethléem, ville de Juda, l'an 1085 av. J.-C. (1). Il fut choisi par Dieu pour succéder à Saül. Devenu roi de tout Israël, il conquit la forteresse d. Sion, appelée depuis *cité de David*, et fit de Jérusalem sa capitale. Il mourut en 1015, après un règne de quarante ans.

Principaux ouvrages. — David est l'auteur inspiré de la plupart des *Psaumes*, chants sacrés qui forment un des livres de l'Ancien Testament (2). Sur les 150 psaumes que contient le recueil complet, il y en a au moins 72 qui sont attribués avec certitude au roi-prophète (3). On retrouve également le génie poétique de David dans les *Livres des Rois*, entre autres dans l'admirable élégie sur la mort de Saül et de Jonathas.

---

(1) Une autre chronologie, également admise, fixe la naissance de David en l'an 1070 et sa mort en 1001.

(2) Le mot *psaumes*, du grec *psalmoi*, signifie paroles chantées avec accompagnement d'un instrument à cordes. Il répond assez exactement aux mots *odes*, *hymnes*, *cantiques*.

(3) Quelques Pères ont attribué tous les psaumes à David, mais le style, le contenu et les titres mêmes de ces chants sacrés nous apprennent qu'ils sont d'auteurs et d'époques divers.

Appréciation générale. — David est le roi des lyriques ; il est l'*egregius psaltes Israel*, comme s'exprime l'Ecclésiastique.

Analyse. — Les psaumes ont été composés en différentes circonstances ; de là provient sans doute la diversité de leurs sujets. Les uns expriment des principes moraux ; d'autres célèbrent la grandeur et la puissance de Dieu ; d'autres sont des chants de victoire, des cantiques d'actions de grâces ; d'autres encore font entendre les plus pathétiques accents du repentir et de la prière ; un grand nombre enfin contiennent des prophéties qui se rapportent aux principales circonstances de la vie et de la passion du Sauveur. Les Pères et les commentateurs les plus autorisés considèrent ces divins cantiques comme un excellent abrégé de tout ce que contient l'Ecriture ; on y trouve le merveilleux des livres historiques, le sublime des prophètes et ce qu'il y a de plus touchant et de plus instructif dans les livres moraux. Dieu et l'homme en face de Dieu, voilà, en résumé, le sujet ordinaire des psaumes.

Le premier mouvement du Psalmiste le porte toujours vers Dieu qui occupe la plus large place dans ces admirables chants. Après Dieu, c'est de l'homme surtout qu'il est question dans les psaumes, non pas de l'individu en particulier, mais de l'homme en général, et très souvent l'homme que le chantre divin met en face de Dieu est le DIEU-HOMME, le Messie, représentant de l'humanité auprès de son Père.

Critique. — Le Psalmiste prend sur sa harpe céleste les tons les plus variés : tantôt il chante avec une calme et douce simplicité, tantôt il emploie les

expressions les plus magnifiques ; ici il soupire et gémit comme la colombe, ailleurs il fait retentir sa voix comme les grandes eaux de la mer ou comme les grondements de la tempête ; mais toujours ses accents ont le même caractère de poésie religieuse et morale, de poésie appropriée à tous les besoins du cœur humain et dès lors contemporaine de toutes les époques (1).

Isaïe.

774 ? 690 ?

Notice. — Isaïe, fils d'Amos, était, croit-on, neveu d'Amasias, roi de Juda, et appartenait à la famille royale de David. Il naquit à Jérusalem et passa sa vie dans cette capitale, au centre même du mouvement politique et religieux de Juda. Il prophétisa sous les rois Ozias, Joathan, Achaz et Ezéchias. On croit qu'il vécut jusque sous le règne de Manassès qui le fit mourir par le supplice de la scie. La date de la naissance et celle de la mort d'Isaïe ne sont pas exactement connues, mais il est certain qu'il exerça le ministère prophétique pendant toute la seconde moitié du VIIIe siècle av. J.-C. (2).

Principaux ouvrages. — Isaïe est l'auteur inspiré des admirables prophéties réunies sous son nom et qui forment un des principaux livres de l'Ancien Testament.

(1) On peut lire avec fruit sur David et Isaïe les *Études littéraires sur les poètes bibliques* publiées par Mgr Plantier.

(2) Plusieurs exégètes placent la mort d'Isaïe en 690 et disent qu'il vécut 84 ans, d'après d'autres il aurait atteint l'âge d'environ 130 ans.

Appréciation générale. — Isaïe occupe dans la Bible la première place parmi les prophètes. Aucun autre n'a embrassé un aussi vaste horizon ni touché à tant de sujets ; aucun autre n'a vu avec autant de clarté autour de lui et dans le lointain des âges. Il est le grand prophète, comme saint Paul est le grand apôtre.

Analyse. — Le livre d'Isaïe est une collection de prophéties faites en différents temps et dans des circonstances diverses, il ne forme donc pas une composition rigoureusement enchaînée ; c'est un recueil et non une œuvre d'un seul jet. On distingue deux parties bien marquées dans Isaïe. La première embrasse les trente-neuf premiers chapitres ; elle comprend des oracles composés à des époques diverses et qui concernent Israël, Juda, l'Assyrie, l'Arabie, la Syrie, l'Egypte, etc. La seconde commence au chapitre quarantième ; elle s'occupe, d'une matière suivie, de l'avénement du Rédempteur d'Israël et de l'Eglise. Les prédictions relatives au Sauveur sont d'une telle précision, et ont été si fidèlement accomplies qu'Isaïe a mérité de quelques Pères cet éloge court mais expressif : " on doit le regarder plutôt comme un évangéliste et un apôtre que comme un prophète." Outre les oracles prophétiques, le livre d'Isaïe renferme aussi quelques récits historiques ; ceux-ci sont écrits en prose ordinaire, les premiers ont tous la forme poétique.

Critique. — Le style d'Isaïe est digne de ses pro-

phéties. Comme tous les génies, il unit la grandeur à la simplicité : rien de plus sublime et en même temps de plus naturel, de plus clair, de plus limpide. Son éloquence est pleine de mouvement et de poésie, sans aucun trait forcé ou exagéré. Son style est coulant, rapide, vif, énergique, coloré. Isaïe est tout à la fois un poète lyrique, élégiaque et descriptif ; jamais l'enthousiasme lyrique ne s'est levé plus haut : ce grand prophète fait entendre dans ses oracles des accents jusque là inconnus et il exprime ses idées avec un éclat incomparable (1).

Jugements divers. — " Jamais, dit Fénelon, Homère ni aucun autre poète n'a égalé Isaïe peignant la majesté de Dieu, aux yeux duquel les royaumes ne sont qu'un grain de poussière, l'univers qu'une tente qu'on dresse aujourd'hui et qu'on enlèvera demain ; tantôt ce prophète a toute la douceur et toute la tendresse d'une églogue dans les riantes peintures qu'il fait de la paix, tantôt il s'élève jusqu'à laisser tout au-dessous de lui " (*Dialogues sur l'éloquence*).

" Les prophéties d'Isaïe, dit La Harpe, me paraissent une suite de chants sublimes qu'on doit lire et relire comme ce que la poésie lyrique offre de plus grand. Il est impossible de trouver plus de chaleur, plus de richesse de coloris, plus de génie enfin dans aucun poète."

Pindare.

520. — 440.

Notice.— Pindare naquit aux environs de Thèbes (Béotie) en 520 et mourut vers 440 av. J.-C. Il fut comblé de distinctions glorieuses non-seulement dans la Grèce, sa patrie, mais aussi à la cour d'Hiéron et de Théron en Sicile et à celle de Macédoine,

(1) Nous avons suivi dans cette appréciation le *Manuel biblique* de M. Vigouroux, Prêtre de Saint-Sulpice.

dans laquelle il passa une partie notable de sa vie. On sait que longtemps après sa mort, la gloire de ce grand homme protégea sa maison, lors de la destruction de Thèbes par Alexandre.

Principaux ouvrages. — Pindare avait composé un grand nombre d'ouvrages dont la plupart sont perdus : des *Odes triomphales ;* des *Hymnes ;* des *Dithyrambes ;* des *Thrènes*, chants de deuil ; des *Péans*, chants d'allégresse ; des *Scolies*, chansons de table ; des *Eloges*, etc. Il ne nous reste de ces diverses compositions que les *Epinicia* ou odes triomphales.

Appréciation générale. — Pindare est le prince des lyriques grecs ; ses odes sont considérées comme les plus sublimes modèles de la poésie lyrique profane.

Analyse. — Les odes triomphales, au nombre de quarante-cinq, ont été classées en quatre groupes sous les titres de *Chants olympiques*, *Victoires pythiques*, *Victoires néméennes*, *Victoires isthmiques* (1). L'éloge des athlètes vainqueurs dans les jeux de la Grèce forme le sujet obligé des chants de Pindare commandés et payés par le lutteur victorieux ; mais le génie du poète sait élargir et animer ce cadre étroit et monotone en y mêlant la louange des ancêtres du héros, de la patrie, des dieux dispensateurs de la victoire. De là proviennent les écarts hardis

(1) Cette division n'est pas de Pindare, elle a été faite par un grammairien, Aristophane de Byzance.

et les longs épisodes qu'on y rencontre. C'est moins le vainqueur qui occupe Pindare que la victoire elle-même.

Critique. — Composées pour être chantées devant une assemblée nombreuse, les odes de Pindare respirent cette dignité qui convient à des monuments publics, à des spectacles nationaux. Elles tiennent un peu de l'épopée, mais leur principal caractère est lyrique, et c'est dans cette partie surtout que le génie du poète domine par des mouvements fougueux, fiers, irréguliers ; ses images sont grandes et sublimes, ses métaphores hardies, ses pensées fortes, ses maximes étincelantes de traits de lumière (1). Pindare paraît souvent obscur, parce que, emporté par son imagination, il supprime le lien de ses idées et invente des mots et des tours nouveaux ; mais sa marche libre est calculée, elle présente le "beau désordre" dont parle Boileau. Pindare a trouvé son inépuisable inspiration dans deux grandes pensées, la religion et la gloire de la patrie ; il élève l'âme en peignant la vertu, en exprimant sa reconnaissance pour les dieux et son admiration pour les héros (2).

Jugements divers. — Horace, dans une strophe de ses odes, dit que Pindare défie l'imitation :

Celui qui dans son vol voudrait suivre Pindare,
Sur des ailes de cire élevé dans les airs,
Donnerait un vain nom, ambitieux Icare,
A de nouvelles mers (3).

(1) Schoell, *Histoire de la littérature grecque.*

(2) L'un des meilleurs ouvrages à consulter est l'*Essai sur le génie de Pindare et sur la poésie lyrique* par M. Villemain.

(3) Horace, liv. iv, ode 2. Traduction de M. Le Camus.

Et dans une autre strophe : "Tel qu'un torrent, grossi par les orages, se précipite des montagnes et franchit les rives connues, ainsi bouillonne et déborde à flots profonds le vaste génie de Pindare."

Quintilien place Pindare au-dessus de tous les poètes lyriques pour la grandeur de l'inspiration, la force des pensées, l'éclat des images, l'abondance des choses et des mots et l'impétuosité des mouvements.

"La lyre de Pindare est un écho de la lyre d'Orphée. Pindare fut le dernier mot de la poésie lyrique ; en la résumant, il en déshérita l'avenir : il eut des imitateurs plus ou moins heureux ; il n'aura pas de rival." (1)

Eschyle.

525. 456.

Notice. — Eschyle naquit à Eleusis en Attique, l'an 525 av. J.-C. Ce grand homme servit son pays par sa bravoure en même temps qu'il l'illustra par son génie. Il combattit contre les Perses à Marathon, à Salamine et à Platée. On possède peu de détails authentiques sur sa vie. On sait qu'après de nombreux triomphes il quitta Athènes et se retira à Géla en Sicile, où il mourut dans son exil volontaire en 456, à l'âge de soixante-neuf ans.

Principaux ouvrages. — Eschyle avait composé un grand nombre de tragédies, 69 suivant quelques-uns, 80 ou 90 suivant d'autres. Sept seulement de ces pièces ont échappé aux ravages du temps.

Appréciation générale. — Eschyle est le vrai fondateur de la tragédie chez les Grecs. Il a donné au poème dramatique sa véritable forme, en mettant sous les yeux des spectateurs tous les détails de

(1) Charpentier, *Cahiers d'histoire littéraire.*

l'action et l'image des lieux où elle s'accomplissait. Il consacra ce perfectionnement matériel par le génie qui fait durer ce qu'il crée. Eschyle est l'héritier d'Homère et de Pindare ; il est, dans l'ordre du temps, le premier des grands tragiques grecs.

Titres et sujets des tragédies qui nous restent d'Eschyle.

1° *Prométhée enchaîné* montre le supplice de l'audacieux Titan Prométhée puni par Jupiter pour avoir communiqué aux mortels le feu du ciel ; 2° Les *Perses*, qui peignent la consternation de la cour de Suze, à la nouvelle de la bataille de Salamine, sont un hymne en l'honneur de la Grèce ; 3° *Les sept contre Thèbes* offrent la mise en scène de la guerre fratricide que soutinrent l'un contre l'autre les fils d'Œdipe, Etéocle et Polynice ; 4° *Agamemnon* ; 5° les *Choéphores* ; 6° les *Euménides*, qui constituent une trilogie appelée l'*Orestie*, sont une série de tableaux où sont peints les malheurs d'Agamemnon et de sa famille ; 7° Les *Suppliants* montrent les filles de Danaüs cherchant un refuge en Argolide où elles reçoivent l'hospitalité du roi Pélasgus.

Critique. — Les plans d'Eschyle sout extrêmement simples. Chaque pièce est une *situation* dramatique avec très peu de mouvement, mais le poète révèle la grandeur de son génie dans les proportions gigantesques qu'il donne à ses personnages. Il fait planer sur les mortels un sombre destin, qui frappe le spectateur de terreur et d'effroi. La partie lyrique, comprise surtout dans le rôle du chœur, occupe

une place considérable dans ces tragédies, mais elle y est traitée de main de maître. La diction d'Eschyle est énergique et élevée, elle atteint souvent le sublime, mais n'est pas toujours exempte d'enflure ; ce vice résulte en grande partie de la hardiesse des figures, de la nouveauté des termes qu'il emploie et surtout de l'extrême concision qu'il affecte. La tragédie, dans Eschyle, est trop voisine encore du dithyrambe pour avoir rencontré partout le style qui convient au genre dramatique. Il fallait, pour y arriver, les progrès du goût et la venue d'un autre homme de génie.

Jugements divers. — "On pourrait dire qu'il y a trois poètes dans Eschyle. Le poète *lyrique* avec les qualités qui le distinguent ; le poète *épique* dont les récits ont la rapidité, la chaleur et l'éclat de ceux de l'*Iliade ;* le poète *dramatique* qui sait déjà l'art d'exposer un sujet et de préparer les spectateurs aux scènes qui vont se dérouler sous leurs yeux. La mesure seule lui manque, en effet il pousse parfois la grandeur jusqu'au gigantesque ; il en résulte que plusieurs de ses personnages, un Prométhée même, excitent notre étonnement, frappent notre imagination par le merveilleux, mais sans remuer nos cœurs. Eschyle a de plus des images outrées, des expressions extraordinaires et imprévues."

Parallèle entre Eschyle et Shakespeare. — "Rien ne ressemble mieux au génie sombre et pathétique d'Eschyle que le génie sauvage et sublime du peintre de Richard III : c'est la même vigueur d'imagination, la même grandeur dans les caractères ; dans les sentiments, la même force, la même naïveté. Semblables dans leurs défauts comme dans leurs qualités, tous deux, parfois, oublient également l'unité d'action, exagèrent les traits, mêlent les nuances, allient le burlesque au pathétique ; admirables de simplicité et de force, de justesse et de clarté dans l'expression, quand ils rencontrent de touchantes pensées et de nobles sentiments ; obscurs et pleins d'affectation dans les mots, quand leurs idées manquent de vérité et de naturel ; natures vigoureuses et incul-

tes qui, tour à tour, atteignent le sublime, et se perdent dans le trivial : génies à part qui ne naissent qu'à de longs intervalles et dans certaines conditions, et qu'il serait aussi périlleux de vouloir reproduire, qu'injuste de calomnier et de méconnaître ! (1)

Sophocle.

495. 406.

Notice. — Sophocle naquit à Colone, bourg voisin d'Athènes, vers l'an 495 av. J.-C. Sa vie est un long enchaînement de triomphes. Il fut choisi, à cause de sa beauté, à l'âge de seize ans, pour être le coryphée des adolescents qui chantèrent l'hymne de victoire après la journée de Salamine. A vingt ans il était vainqueur au théâtre, où il n'obtint que des succès pendant le cours de sa longue carrière. Il remplit des emplois importants, soit civils, soit militaires, et fut général avec Périclès. Son génie se maintint sans défaillance jusque dans sa vieillesse. Accusé à l'âge de 80 ans, par un fils ingrat, de n'être plus en état de conduire ses affaires, il lut devant les juges les plus beaux passages d'*Œdipe à Colone* et fut reconduit en triomphe à sa maison. Il mourut l'an 406 av. J. C.

Principaux ouvrages. — Sophocle composa plus de cent pièces dramatiques, tragédies et satyres : sept seulement nous sont parvenues, avec un assez grand nombre de fragments appartenant à celles qui ont été perdues.

Appréciation générale. — Sophocle est le grand

(1) Charpentier, *Cahiers d'histoire litt.*

poète tragique de la Grèce. Son génie, mieux dirigé par le goût que celui d'Eschyle, fixa les règles du genre dramatique et en porta le style à la perfection.

Titres et sujets des tragédies qui nous restent de Sophocle.

1° *Œdipe roi*, la plus dramatique de tout le théâtre ancien : c'est le tableau des crimes involontaires d'Œdipe, suivis de l'exil de ce malheureux prince, victime d'un destin inexorable ; 2° *Œdipe à Colone* ou l'expiation des crimes d'Œdipe par ses malheurs et sa réconciliation avec les dieux qui lui accordent une mort paisible dans le sanctuaire des Euménides, où l'a guidé sa pieuse fille Antigone ; 3° *Antigone* ou dévouement de cette fille d'Œdipe pour son frère Polynice, à qui Créon, roi de Thèbes, refuse les honneurs de la sépulture ; 4° *Philoctète*. Ce guerrier, abandonné dans l'île de Lemnos, a gardé les flèches d'Hercule, nécessaires aux Grecs pour la prise de Troie. Il les refuse d'abord à Ulysse et a Néoptolème, fils d'Achille, mais les cède enfin, grâce à l'intervention d'Hercule (1) ; 5° *Electre* ou vengeance de la mort d'Agamemnon par le double meurtre de Clytemnestre et d'Egisthe ; c'est le même sujet que les *Choéphores* d'Eschyle et l'*Electre* d'Euripide ; 6° *Ajax* ou frénésie, désespoir et suicide de ce héros, vaincu par Ulysse dans le débat relatif à l'héritage des armes d'Achille ; 7° *les Trachiniennes* ou la

(1) Fénelon a mis cette tragédie sous forme de récit dans son *Télémaque*, liv. XII.

mort d'Hercule sur le mont Œta, près de Trachine (Thessalie) (1).

Les cinq premières pièces qui viennent d'être citées sont les chefs-d'œuvre de la tragédie antique ; on ne sait à laquelle on doit donner la préférence. *Ajax* paraît être un des premiers ouvrages composés par Sophocle ; *les Trachiniennes* sont la pièce la moins estimée.

Critique. — Sophocle perfectionna ce qu'Eschyle avait ébauché, il comprit mieux que son devancier tous les détails de l'art. L'intérêt dramatique complété par l'adjonction de la pitié à la terreur, l'action développée selon toutes les règles de la plus stricte vraisemblance, le chœur réduit à de justes limites, une riche variété d'incidents, un dialogue animé et parfaitement conduit, la plus pure diction attique, certaine retenue dans l'emploi des moyens les plus puissants, mille délicatesses du tact le plus sûr et du goût le plus épuré : telle est la perfection de Sophocle. C'est l'artiste par excellence. Il maintient la tragédie dans les voies indiquées par Eschyle ; il la fait servir à inspirer des sentiments nobles et religieux (2). Le style de Sophocle est élevé mais sobre, il ne s'écarte nulle part de la saine et vraie simplicité ; les chants de ses chœurs sont les plus harmonieux qui aient retenti sur la scène grecque.

JUGEMENTS DIVERS.—" Sophocle est le plus parfait des tragiques grecs. La critique qui regrette en Eschyle une inspiration trop souvent intempérante, admire en Sophocle un artis-

(1) Les principaux poëtes qui ont imité Sophocle sont : chez les Latins, Sénèque ; chez les Français, P. Corneille, Voltaire, Ducis, Rotrou, Crébillon, J. Chénier, Soumet, etc.

(2) R. P. BROECKAERT, *Hist. de la litt.*

te consommé. La vraie tragédie est constituée et, dès son début, elle atteint la perfection suprême."

"Le drame de Sophocle est plus animé, plus vivant que celui d'Eschyle : les caractères y sont plus en relief, et se dessinent dans un dialogue plus vif, l'intérêt qui s'attache aux personnages est plus habilement gradué. L'invention et la disposition des parties, toujours remarquables chez Sophocle, la beauté à peu près constante de la diction, l'élégance et l'harmonie continue du style, la clarté habituelle de la phrase, la rareté des défauts, sont autant de traits communs à ce grand poète avec Racine" (Passerat).

Euripide.

480. 406.

Notice. — Euripide, ainsi appelé parce qu'il naquit à Salamine l'an 480 av. J.-C., le jour où les Athéniens battirent les Perses à l'entrée de l'*Euripe*, s'adonna dans sa jeunesse aux arts gymnastiques. Il étudia ensuite l'éloquence sous Prodicus, la philosophie sous Anaxagore et fut l'ami de Socrate. Dégoûté du séjour d'Athènes par les sarcasmes d'Aristophane et par des chagrins domestiques, il trouva un asile à la cour d'Archélaüs, roi de Macédoine, où il mourut l'an 406.

Principaux ouvrages. — Euripide composa, croit-on, cent vingt pièces dramatiques. Il nous reste sous son nom dix-huit tragédies, dont quelques-unes appartiennent vraisemblablement à ses élèves, et un drame satyrique, le *Cyclope*, seul monument de ce genre que nous ait légué l'antiquité. Les anciens attribuent également à Euripide des éloges en vers, des hymnes, des épîtres, etc.

APPRÉCIATION GÉNÉRALE. — Euripide est le plus pathétique des tragiques grecs ; il conduisit le théâtre dans une nouvelle voie et en commença la décadence.

Titres et sujets des principales tragédies qui nous restent d'Euripide.

1° *Iphigénie à Aulis* ou *en Aulide*, considérée comme le chef-d'œuvre d'Euripide. La flotte des Grecs est prête à partir pour Troie, Diane, irritée, enchaîne les vents et retient la flotte à Aulis. Elle demande le sacrifice d'Iphigénie, fille d'Agamemnon, le "roi des rois" ; Clytemnestre, mère d'Iphigénie, supplie Achille de s'opposer à cette cruelle exécution, mais la fille d'Agamemnon obéit à l'ordre du destin et monte sur l'autel du sacrifice ; 2° *Iphigénie en Tauride*. La destinée amène Oreste sur ces rives inhospitalières pour y être immolé à Diane. Ce jeune héros, reconnu par sa sœur, l'emmène à Argos, leur patrie ; 3° *Hécube* retrace les dernières scènes de la déplorable existence de la veuve de Priam, roi de Troie ; 4° *Médée*. Après avoir été délaissée par Jason, son époux, Médée immole à sa vengeance le père et les deux fils de ce héros ; 5° *Alceste* offre un tableau touchant du dévouement d'une femme qui sacrifie sa vie pour racheter celle de son époux ; 6° *Hippolyte couronné* a pour sujet les intrigues de Phèdre contre Hippolyte, fils de Thésée, roi d'Athènes. Les autres tragédies attribuées à Euripide sont les suivantes : *Oreste, Andromaque, Ion, Her-*

cule furieux, *Electre*, les *Phéniciennes*, *Hélène*, les *Suppliantes*, etc. (1)

Critique. — On reproche à Euripide l'accumulation des sentences et des maximes, les disputes oiseuses qui refroidissent l'intérêt et font languir le dialogue ; l'embarras et l'invraisemblance de la plupart de ses plans, le peu d'art de ses expositions, faites le plus souvent dans des *prologues* qui ne tiennent en rien au reste de la pièce ; mais s'il n'y a qu'une voix sur ces défauts, il n'y en a qu'une aussi sur le mérite de ce poète comme écrivain dramatique. L'élégance, la clarté, l'harmonie continue, voilà le caractère du style d'Euripide.

Jugements divers. — " Euripide est le plus pathétique des tragiques grecs ; mais il amollit la sévère majesté du drame antique, dont il a sacrifié la dignité à l'émotion. Il sème le dialogue de sentences philosophiques, il est moins religieux, il est déjà sur la pente qui conduit à la décadence (2).

" Euripide, dit le P. Broeckaert, a de l'esprit, mais il en fait étalage et tombe dans la déclamation. Il est, suivant ses admirateurs, sans rival comme peintre des passions humaines ; c'est vrai peut-être, mais son exemple a fait dévier la tragédie de l'unique voie où elle pouvait être utile ; ses imitateurs s'en sont prévalus pour étaler les tableaux corrupteurs des passions les plus dangereuses ".

Platon.

430. — 348.

Notice. — Platon naquit à Athènes l'an 430 av. J.-C. Il fut pendant huit ou neuf ans le disciple de Socrate à Athènes. Il passa ensuite dans la Grande-

(1) Les poètes latins et français qui ont imité Sophocle, ont également, pour la plupart, imité Euripide.

(2) Géruzez, *Précis historique des littératures classiques.*

Grèce, à Cyrène et enfin en Egypte où il fut initié par les prêtres aux mystères des traditions orientales. Revenu à Athènes, il y fut le chef d'une célèbre école qui s'appela l'Académie (1) ; il fit ensuite à diverses époques des voyages en Sicile, à la cour des deux Denys, tyrans de Syracuse. Il mourut à Athènes en 348 ou 347 sans s'être jamais immiscé dans les affaires publiques.

PRINCIPAUX OUVRAGES. — Parmi les ouvrages qui ont été attribués à Platon, trente-cinq traités ou *Dialogues* paraissent authentiques.

APPRÉCIATION GÉNÉRALE. — Platon est le plus sublime et le plus littéraire des philosophes païens. On peut dire qu'il a créé le dialogue didactique et que jamais personne ne l'a surpassé en ce genre. La sublimité de sa doctrine lui a valu, de la part des anciens, le surnom de *Divin*.

Titres et sujets des principaux *Dialogues* de Platon.

1° Le *Gorgias* ou la Rhétorique ; 2° le *Protagoras* ou les sophistes. Ces deux traités infligent aux sophistes, par le ridicule, une flétrissure ineffaçable ; 3° le *Phédon* démontre la spiritualité et l'immortalité de l'âme en y mêlant toutefois la fable de la métempsycose ; 4° le *Banquet* offre une discussion profonde et poétique qui démontre la spiritualité de l'amour, dont le véritable objet est la vertu ; 5° la *République*, idéal chimérique d'une société organisée

(1) Ce nom lui vient des jardins d'*Académus* où Platon enseignait sa doctrine.

selon l'idée du juste ; 6° les *Lois*, où le philosophe indique les règles de morale et de politique compatibles, selon lui, avec la nature de l'homme ; 7° le *Criton* nous montre Socrate enchaîné par le devoir et le respect de la loi, refusant de se soustraire à la mort qu'il n'a pas méritée ; 8° l'*Apologie* de Socrate. En résumé, Platon, dans ses dialogues, expose surtout ses doctrines philosophiques, mais il traite aussi de la rhétorique, de la poésie, de la politique, etc. Socrate en est ordinairement le principal interlocuteur.

Critique. — Platon n'est pas le plus fidèle, mais il est le plus brillant des disciples et des interprètes de Socrate (1). Son langage a tant d'éclat et de force, son imagination tant de puissance, sa pensée tant d'élévation et d'étendue, que, tout en demeurant le prince des philosophes païens, il pourrait être rangé parmi les grands orateurs et les grands poètes. Platon étale dans ses dialogues la richesse de son imagination et se livre à l'imitation d'Homère. Son style, dit Aristote, est un milieu entre la poésie et la prose. L'art y domine toujours et partout. On y trouve à la fois l'élégance attique, la facilité, la clarté, la grandeur, la mesure et le goût. Il est regrettable que les œuvres de ce philosophe portent quelquefois l'empreinte de la dépravation des mœurs si générale chez les Grecs à cette époque.

JUGEMENTS DIVERS. — " Platon est à la fois poète, orateur

(1) Nous n'avons pas ici à exposer le système philosophique de Platon, qu'il nous suffise de dire que la philosophie de cet illustre penseur présente un caractère profondément religieux.

et philosophe, dit M. de Gérando ; poète par cette inspiration qui semble animer toutes ses paroles, qui cherche à réaliser l'idéal, qui reproduit sous des images brillantes les vérités les plus profondes et qui lui a valu si justement le titre d'*Homère de la philosophie ;* orateur par cette chaleur de l'âme, par cette noblesse de sentiments, par ce zèle ardent pour la vérité et la justice qui pénètrent, attachent, entraînent le lecteur, par cette richesse, cette élégance, cette pompe de style qui a fait l'admiration de Cicéron et de Quintilien ; philosophe enfin par la haute généralité de ses vues."

"Le plan et la conduite de chaque dialogue, dit M. l'abbé Flottes, varient suivant les sujets et les occasions, mais ils forment chacun un drame bien conçu et bien conduit ; les incidents de ces drames, ménagés avec art, tiennent l'esprit en suspens, excitent l'intérêt et servent merveilleusement à dérouler la chaîne non interrompue de l'induction. Les dialogues offrent des modèles de tous les genres de style, depuis le simple récit jusqu'à la description poétique. Le style de Platon n'est cependant pas exempt de reproches. Pascal, dans ses *Pensées*, a rendu sensible l'impuissance du génie de l'homme lorsqu'il a dit : "Ce que Platon n'a pu persuader à quelque peu d'hommes choisis et si instruits, une force secrète le persuade à cent milliers d'hommes ignorants par la vertu de peu de paroles."

Le style de Platon paraissait si majestueux aux anciens qu'ils n'hésitaient pas à dire que si Jupiter avait voulu parler aux hommes, il se serait exprimé comme le grand philosophe grec.

Saint Augustin pensait que les livres de Moïse n'avaient pas été complètement inconnus à Platon.

Clément d'Alexandrie dit que la philosophie de Platon a été pour les Grecs une préparation à l'Evangile.

Joseph de Maistre a dit de Platon : "On le trouve toujours le premier sur la route de toutes les grandes vérités."

Démosthène.

381. **322.**

NOTICE. — Démosthène naquit à Péania (Attique), vers l'an 381 av. J.-C. A force d'art et de patience,

il triompha des défauts naturels qui semblaient lui interdire l'accès de la tribune. A l'âge de vingt-cinq ans, il était maître de tous les secrets de l'action oratoire. Il devina les projets ambitieux de Philippe de Macédoine, et lutta pendant quinze ans contre l'oppresseur de sa patrie. Après le désastre de Chéronée, il triompha d'Eschine dans l'affaire de la *couronne*. Il se prononça contre Alexandre avec la même véhémence que contre Philippe. Banni à la suite d'une accusation de vénalité, il revint à Athènes après la mort du vainqueur de l'Asie. Il souleva de nouveau la Grèce contre la Macédoine et fomenta la guerre contre Antipater. Mais Athènes succomba encore dans la lutte et Démosthène se réfugia dans l'île de Calaurie (mer Egée) où il se donna la mort par le poison, l'an 322 av. J.-C.

PRINCIPAUX OUVRAGES.—Il existe de Démosthène soixante et un *discours*, soixante-cinq *exordes* ou introductions que l'orateur avait composés pour s'en servir à l'occasion, et six *lettres* qu'il écrivit au peuple d'Athènes pendant son exil.

APPRÉCIATION GÉNÉRALE.—Démosthène est le plus grand orateur de la Grèce, et, suivant beaucoup de critiques, le premier orateur de l'antiquité. Toute sa gloire est renfermée dans son éloquence judiciaire et politique. Il n'était qu'orateur ; mais aucun homme peut-être n'a mieux soutenu ce grand titre, et toute la science de la parole, tout l'empire que dans les républiques anciennes la voix d'un citoyen exerçait

sur un peuple, nous est révélé dans ses ouvrages qui sont des monuments de style et de génie.

Analyse.—Les discours de Démosthène se partagent ainsi : deux appartiennent au genre démonstratif, l'un est l'*Eloge des Athéniens morts à Chéronée ;* douze sont du genre judiciaire se rattachant à la politique, entre autres le *Discours pour la Couronne*, la foudroyante invective contre Eschine au sujet de l'Ambassade, *les discours contre Leptine*, *Androtion*, *Timocrate*, *Midias*, etc. ; trente sont relatifs à des affaires privées, entre autres le *Discours contre ses tuteurs ;* enfin dix-sept appartiennent au genre délibératif, entre autres les *Olynthiennes* et les *Philippiques* proprement dites (1).

Les *Philippiques*, monuments immortels de la vigilance patriotique de Démosthène, forment l'ensemble de la grande accusation intentée par le citoyen d'Athènes contre un monarque perfide et conquérant.

Le *Discours pour la couronne* est le chef-d'œuvre de l'éloquence attique. Après la destruction de Thèbes, lorsque toute la Grèce était soumise à Alexandre, Eschine reprit une accusation qu'il avait tentée huit ans auparavant, à l'occasion d'un décret par lequel Ctésiphon proposait de décerner une couronne d'or à Démosthène. La célébrité des orateurs attira dans Athènes un immense concours. On vint de toute la Grèce pour assister à ce combat d'éloquence et de génie. Eschine attaqua le décret comme illégal et peignit des plus noires couleurs la conduite politique et privée de son rival. Ce discours produisit une profonde impression, mais déjà Démosthène avait paru à la tribune. Attaqué de toutes

(1) Les *Philippiques* sont au nombre de onze. Ces harangues comprennent les quatre *Philippiques* proprement dites, et sept autres qui ont des noms spéciaux : les trois *Olynthiennes*, les *Discours de la Paix*, de *l'Halonèse*, de la *Chersonèse*, la *Réponse à la lettre de Philippe*.

parts, frappé dans toutes les actions de sa vie, calomnié dans toutes ses pensées, le grand orateur revient d'abord sur les coups qu'on lui porte et raconte à son tour sa conduite politique, il confond sa cause avec celle d'Athènes et retourne l'accusation contre son adversaire. Démosthène est sorti triomphant de ce grand duel oratoire, et la postérité a ratifié le jugement du peuple d'Athènes (1).

Critique.—Le principal caractère de l'éloquence de Démosthène, c'est une brièveté rapide, jointe à une abondance d'arguments pleins de force. La verve, la précision, le bon sens sont les principales qualités de ses harangues ; il sait descendre à une familiarité énergique, relevée par des images entraînantes et remonter à la plus haute éloquence par une transition savamment ménagée. Son style excelle surtout par le naturel, par la force et par la concision. Sa véhémence réveille les passions, il faut le suivre et marcher avec lui ; le mouvement, l'action se font sentir dans tous ses discours et frappent d'autant plus que l'art du style reste caché. Tous les anciens ont reproché à Démosthène des plaisanteries lourdes et froides et quelques expressions violentes et bizarres ; il possède au plus haut dégré le pathétique véhément, mais il paraît entièrement privé du pathétique attendrissant, du pouvoir de faire couler les larmes.

JUGEMENTS DIVERS.—Cicéron décerne à Démosthène la palme de l'éloquence et déclare qu'en tout il est le premier.

---

(1) Eschine, exilé d'Athènes à la suite de ce procès, ouvrit un cours d'éloquence à Rhodes. Il débuta, dit-on, par la lecture de son plaidoyer contre son rival : aussitôt les applaudissements éclatèrent. Et comme on s'étonnait qu'avec un pareil chef-d'œuvre il n'eût pas vaincu : "Attendez", dit-il, et il lut le discours de démosthène : les applaudissements redoublèrent. Alors Eschine s'écria : " Que serait-ce donc, si vous aviez entendu rugir le monstre lui-même ! "

Longin, parlant de la véhémence de l'orateur grec, dit: "Il est plus facile de regarder d'un œil indifférent les foudres tombant du ciel, que de n'être pas ému des passions violentes qui partout éclatent dans ses ouvrages."

Quintilien le rappelle sans cesse à ses contemporains comme le modèle de cette beauté sévère, si supérieure aux frivoles parures de l'affectation.

Denys d'Halicarnace dit : "Démosthène a transporté dans ses harangues politiques plusieurs des qualités de Thucydide ; ces traits rapides et pénétrants, cette âpreté, cette amertume, cette véhémence qui réveille les passions ; mais il n'a pas imité les formes poétiques et inusitées qu'il ne jugeait pas convenables à l'éloquence sérieuse de la tribune. Il n'a jamais recherché les figures inexactes et peu suivies, les tours hasardés ; il s'est tenu dans la simplicité du langage habituel, qu'il orne et anime par des métaphores, n'exprimant presque jamais sa pensée sans images."

Villemain a caractérisé comme suit l'éloquence de l'orateur grec : "La précision de Démosthène n'ôte jamais rien aux développements, aux tableaux, aux effets de l'éloquence : autrement serait-il grand orateur ? Mais la première vertu de son style, c'est le mouvement ; voilà ce qui le faisait triompher à la tribune ; il fallait le suivre et marcher avec lui : à deux mille ans de Philippe et de la liberté, ses paroles entraînent encore. La diction est soignée, énergique, familière ; les bienséances, adroites et nobles ; le raisonnement, d'une force incomparable ; mais c'est le discours entier qui est animé d'une vie intérieure et poussé d'un souffle impétueux. Au milieu de cette véhémence, on doit être frappé de la raison supérieure et des connaissances politiques de l'orateur. Ses discours, pleins de verve et de feu, renferment les instructions les plus salutaires sur les détails du gouvernement et de la guerre. L'orateur ne déclame jamais dans un sujet où la déclamation pouvait paraître éloquente. Il expose une entreprise de Philippe, en montre les moyens, les obstacles, les dangers ; il peint la langueur des Athéniens, il les conjure de faire un grand effort, il les instruit de leurs ressources, il leur compose une armée, il leur trace un plan de campagne : une courte harangue lui a suffi pour tout dire. Cette précision de langage et cette plénitude de sens appartiennent à un véritable homme d'Etat ; le grand orateur a l'art d'y joindre la clarté et la popularité du langage."

Ovide.

43 17

Notice. — Ovide naquit à Sulmona, dans les Abruzzes, l'an 43 av. J.-C., d'une ancienne famille de l'ordre équestre. Il étudiait la jurisprudence à Rome lorsqu'un penchant irrésistible l'entraîna vers la poésie. Il passa la majeure partie de son existence à Rome, honoré de l'amitié des grands hommes du siècle d'Auguste ; mais tout à coup le maître du monde l'exila à Tomes, dans la Mésie, sur le Pont-Euxin, où il mourut l'an 17 ap. J.-C. Le motif réel de la disgrâce de ce poète est demeuré impénétrable à l'histoire.

Principaux ouvrages.— Les ouvrages d'Ovide appartiennent aux genres épique, élégiaque et didactique. On sait aussi qu'il a composé une tragédie intitulée : *Médée ;* il n'en reste qu'un seul vers cité par Quintilien.

Appréciation générale.—Ovide est considéré comme le troisième des grands poètes du siècle d'Auguste.

Analyse.—1° Au genre épique se rattachent les *Métamorphoses*, vaste poème mythologique en 15 livres, qui est le chef-d'œuvre d'Ovide. 2° Au genre élégiaque appartiennent les *Tristes* et les *Epîtres écrites du Pont*, recueils d'élégies où le poète déplore le malheur de son exil ; les *Amours*, l'*Art d'aimer* et les *Héroïdes* sont également des poèmes élégiaques très répréhensibles au point de vue des mœurs.

3° Au genre didactique se rattachent les *Fastes*, poème qui comprend ce que les annalystes les plus estimés avaient recueilli sur les antiquités civiles et religieuses de Rome.

Les *Métamorphoses*, un des principaux chef-d'œuvres des muses latines, appartiennent au genre héroïque ; c'est un poème mythologique écrit sur le ton et dans la forme de l'épopée. Cet ouvrage se compose de 246 fables, qui commencent au chaos et qui se terminent à la mort de César. Le poète a su réunir ces fables disparates, qui n'ont de commun qu'un dénoûment analogue, par un lien léger et flexible, que d'ingénieux artifices prolongent avec bonheur, à travers mille détours, jusqu'au terme de ces récits mêlés et distincts, dont la suite présente comme une galerie de tableaux dans un cadre unique (1).

Critique.—Beaucoup d'esprit, une verve intarissable, une facilité prodigieuse : tels sont les traits qui caractérisent le talent d'Ovide ; mais il a les défauts de ses qualités : il est diffus, il prodigue les ornements, il donne dans les faux brillants. Enfin on reproche à ce poète la licence de ses écrits.

JUGEMENTS DIVERS. — Selon La Harpe, " Ovide a marqué le premier degré de la décadence, chez les Latins pour n'avoir pas eu un goût assez sévère et une composition assez travaillée."

" Ovide est un des poètes les plus féconds de l'antiquité. La poésie était son élément ; quel heureux génie s'il eût pu s'astreindre à revoir et à corriger les défauts qu'il reconnaissait, mais qu'il aimait dans ses ouvrages."

" Les poésies d'Ovide, dit l'abbé Crampon, sont remarquables par une abondance d'imagination qui ne se laisse arrêter

---

(1) En plus d'un endroit on découvre que toute cette mythologie n'est que l'altération des véritables traditions de l'humanité. C'est une de ces métamorphoses qui a fourni à La Fontaine son charmant poème de *Philémon et Baucis*, où l'on retrouve le souvenir du déluge.

par aucun frein, et par une intarissable richesse de descriptions, mais la correction du style y fait souvent défaut."

Hérodote.

484. 408.

NOTICE.—Hérodote naquit à Halicarnasse, l'an 484 av. J.-C. Il quitta, jeune encore, sa patrie pour s'établir à Samos. Il parcourut ensuite la Grèce, la Macédoine, la Thrace, les bords du Pont-Euxin, une grande partie de l'Asie, et fit un long séjour en Egypte. Après ces voyages il revint à Samos, où il composa ses ouvrages qui furent lus et applaudis dans l'assemblée des jeux de la Grèce. Il se joignit dans la suite à une colonie envoyée par les Athéniens à Thurium, dans la Grande-Grèce. Il mourut dans cette ville vers l'an 408 av. J.-C.

PRINCIPAUX OUVRAGES.—Hérodote a composé une *Histoire* divisée en neuf livres à chacun desquels les Grecs ont donné le nom de l'une des neuf Muses.

APPRÉCIATION GÉNÉRALE.— Hérodote est, dans l'ordre chronologique, le premier prosateur et historien de la Grèce. On est convenu de lui donner le nom de *Père de l'histoire* (1). Il a fait pour la prose grecque ce qu'Homère avait fait pour la poésie.

Analyse.—Les quatre premiers livres de l'ouvrage d'Hérodote traitent de l'histoire en général et particulièrement de celle des Assyriens, des Mèdes, des

(1) Ce titre manque de vérité, à moins qu'on n'entende par là qu'il orna ou perfectionna l'histoire, comme dit Cicéron, *historiam ornavit*. Sans compter Moïse, le véritable père de l'histoire, une foule d'autres auteurs s'étaient exercés, avant Hérodote, dans le genre historique.

Perses et des Egyptiens ; ils servent d'introduction aux cinq derniers qui renferment les récits de la guerre d'Ionie et des guerres médiques. Le sujet principal et qui constitue l'unité de l'œuvre, c'est la lutte de l'Asie contre la Grèce terminée par la défaite de Xerxès.

Critique.—L'*Histoire* d'Hérodote unit à la beauté de l'ordonnance la grâce naïve d'un style intermédiaire entre la poésie et la prose, et marque la transition du chant épique au récit historique. Sa narration offre beaucoup de ressemblance avec celle d'Homère, mais cette forme poétique ne gâte pas le fond qui est généralement vrai et toujours considéré comme tel par l'historien (1). La phrase est coulante, mais indécise, sans art, sans effort, agréable jusque dans ses négligences.

JUGEMENTS DIVERS. — Hermogène et Denys d'Halicarnasse, deux des plus habiles critiques de l'antiquité, ne peuvent trouver des expressions assez fortes pour peindre toute l'admiration qu'ils avaient conçue pour l'ouvrage d'Hérodote.

Longin l'appelle "le plus homérique des écrivains grecs."

"Dans Hérodote, dit M. Guigniaut, on sent presque partout non pas l'imitation, mais l'inspiration d'Homère. Sa narration a un caractère à la fois épique et dramatique. Tout vit dans ses tableaux, tout y est en action, tout y reproduit la nature avec fidélité et énergie."

Thucydide.

471. 402.

NOTICE.—Thucydide, qui, croit-on, compta Mil-

(1) L'exactitude d'Hérodote, contestée par une critique prévenue ou peu éclairée, a été reconnue de nos jours par des hommes qui, à leur tour, ont visité cette vieille terre d'Egypte, où, à chaque pas, ils ont reconnu la justesse de ses observations : sa bonne foi a été réhabilitée comme celle d'Homère.

tiade parmi ses ancêtres, naquit dans un bourg de l'Attique, vraisemblablement l'an 471 av. J.-C. Il commanda une flotte athénienne dans la guerre du Péloponèse et, n'ayant pu empêcher les Spartiates de s'emparer d'Amphipolis, il fut condamné au bannissement. Il se retira en Thrace et ne retourna à Athènes qu'à la fin de la guerre du Péloponèse, après vingt ans d'exil. On croit qu'il mourut assassiné à Athènes vers l'an 402 av. J.-C.

PRINCIPAUX OUVRAGES.—Thucydide a écrit une *Histoire de la guerre du Péloponèse* en huit livres.

APPRÉCIATION GÉNÉRALE.—Thucydide est le plus grand des historiens grecs ; il a l'honneur d'avoir formé Démosthène.

Analyse.—L'*Histoire* de Thucydide fait suite au récit d'Hérodote, elle raconte exclusivement les longues et sanglantes phases de la guerre du Péloponèse. Le livre 1er commence par des vues générales sur les plus anciens temps de la Grèce, et s'occupe des causes prochaines, des préparatifs et de l'ouverture de la guerre. Le livre 2 embrasse trois années ; on y distingue des morceaux restés fort célèbres, tels que l'oraison funèbre des Athéniens morts dans les combats, prononcée par Périclès ; et surtout la description de la peste d'Athènes, admirable tableau qui est resté supérieur à toutes les imitations. Les livres 3 et 4 embrassent six années ; on y remarque surtout les harangues de Diodote en faveur des Mityléniens et d'Astimaque pour les Platéens. Le livre

5 raconte la mort de Cléon et de Brasidas. Le livre 6 reproduit l'histoire de la Sicile et raconte les exploits d'Alcibiade. Le livre 7, qui décrit dans tous ses détails la catastrophe des Athéniens en Sicile, passe pour le morceau le plus dramatique de tout l'ouvrage. Le livre 8, qui semble n'être qu'une esquisse, n'est pas à la hauteur des autres et ne conduit l'histoire que jusqu'à la 21e année de la guerre ; l'auteur y annonce pourtant le projet d'étendre son travail jusqu'à la 27e et dernière année.

Critique.—Thucydide se distingue surtout par son amour de la vérité. Renonçant à la forme épique d'Hérodote, il suit rigoureusement l'ordre chronologique. Il possède à un degré éminent le talent de raconter et de décrire, et les réflexions profondes qu'il mêle à ses récits et à ses tableaux en redoublent l'intérêt. Son style grave, concis, serré, est regardé comme la perfection de l'atticisme. Son *Histoire* est l'œuvre tout à la fois d'un philosophe, d'un homme d'Etat, d'un militaire instruit et d'un historien impartial. Les critiques reprochent principalement à ce chef-d'œuvre des divisions parfois peu judicieuses, et la concision du style poussée quelquefois jusqu'à l'obscurité ; les harangues qui l'ornent sont des morceaux d'éloquence achevés, mais elles s'écartent de la stricte vérité historique.

JUGEMENTS DIVERS. — Cicéron donne à Thucydide le titre de proclamateur sublime et sincère des faits mémorables : *rerum gestarum pronuntiator sincerus et grandis.* Il le compare à un torrent impétueux et trouve que lorsqu'il raconte

des combats, il embouche la trompette guerrière. L'orateur romain mêle cependant des critiques à ses éloges.

Quintilien établit de la sorte le parallèle entre Hérodote et Thucydide : " Hérodote est naïf, doux et fécond ; Thucydide est concis et condensé : *brevis et densus* ; l'éloquence du premier est insinuante, celle du second passionnée ; l'un excelle dans les entretiens, l'autre dans les harangues solennelles ; Hérodote attire par le plaisir, Thucydide entraîne par sa vigueur."

Plutarque déclare que, d'après lui, " Thucydide est fort supérieur à Hérodote par l'exactitude et la sincérité des récits, comme par la noblesse et l'énergie du style."

Longin place Thucydide, avec Platon et Démosthène, " au rang des grands modèles qui doivent être sans cesse présents à la pensée et à l'imagination d'un écrivain, et dont il doit en quelque sorte évoquer le génie chaque fois qu'il aspire à exprimer fortement des idées nobles."

Quelques auteurs, parmi lesquels on peut citer Denys d'Halicarnasse, blâment la méthode et critiquent le style de Thucydide.

" Cet historien, dit M. Daunou, a su composer des harangues véritablement guerrières qui commencent en quelque sorte les combats qu'elles annoncent et qui retentissent déjà comme des coups portés à l'ennemi. C'est dans ces harangues que se fait le plus admirer le talent de Thucydide ; sans elles, nous ne saurions pas combien son âme était sensible, sa pensée profonde, son éloquence flexible et entraînante."

Xénophon.

445. — 356.

NOTICE.— Xénophon naquit dans un bourg de l'Attique, vers l'an 445 av. J.-C. Il porta les armes pour sa patrie dans la guerre du Péloponèse et fit ensuite partie du corps auxiliaire grec au service de Cyrus le Jeune. Après la défaite et la mort de ce prince à Cunaxa, il dirigea les dix mille Grecs dans leur périlleuse et mémorable retraite. Il prêta le secours de cette milice aguerrie au roi de Thrace,

passa ensuite en Ionie, où les Spartiates rassemblaient une armée contre la Perse, et suivit l'expédition d'Agésilas en Asie. Il fut condamné à l'exil par ses compatriotes et combattit contre eux à Coronée. Il se retira en Elide et enfin à Corinthe, où il mourut vers l'an 356 av. J.-C.

PRINCIPAUX OUVRAGES.—Nous possédons probablement tous les écrits qu'a laissés Xénophon. Ils sont au nombre de quinze, et se composent d'ouvrages historiques, didactiques, politiques et philosophiques ou moraux.

APPRÉCIATION GÉNÉRALE.—Xénophon fut un sage philosophe, un grand homme de guerre et un historien véridique. Comme philosophe, il est un des plus fidèles et des plus illustres disciples de Socrate ; comme historien il tient le milieu entre Hérodote et Thucydide.

" Il n'est, pour ainsi dire, ni historien, ni philosophe, dit M. Letronne, quoiqu'il ait fait des livres d'histoire et de philosophie. De quelque côté qu'on le considère, il ne présente aucune faculté transcendante, mais on remarque en lui une réunion très rare de facultés diverses, à un degré ordinaire et dans un parfait équilibre entre elles. "

Analyse.—1° Ouvrages hist. : l'*Anabase*, une des œuvres les plus célèbres et les plus importantes de cet auteur, raconte les péripéties de la retraite des dix mille Grecs des bords du Tigre à ceux du Pont-Euxin ; les *Helléniques*, ouvrage de beaucoup inférieur au précédent, prend les événements au point précis où se termine la narration de Thucydide, pour les conduire jusqu'à la bataille de Mantinée ; la *Vie*

a Agésilas, roi de Sparte. 2° Ouvrages didactiques : l'*Hipparchique* ou le Maître de la cavalerie, l'*Equitation*, etc. 3° Ouvrages politiques : les *Revenus de l'Attique ;* la *Cyropédie*, ou éducation de Cyrus, qu'on peut considérer comme le Télémaque grec, est un roman politique dans lequel l'auteur développe, à travers des événements et sous des noms empruntés à l'histoire des Perses, ses idées sur l'éducation et sur l'art de la guerre. 4° Ouvrages philosophiques : les *Dits mémorables de Socrate* et le *Banquet* reproduisent avec fidélité les enseignements de Socrate, et l'*Apologie* venge la mémoire de cet illustre philosophe.

Critique.—Xénophon, n'a ni la naïveté d'Hérodote, ni la profondeur de Thucydide ; mais il réunit toutes les qualités du genre tempéré ; ce qu'il a possédé avant tout, c'est le talent d'exposer et de narrer. Disciple d'Isocrate, il avait puisé à ses leçons cette éloquence douce et fleurie, cette diction claire et élégante, ce parfum de grâce et de pureté qui l'ont fait, à juste titre, surnommer l'*abeille attique*. Dans l'*Anabase* il montre une simplicité pleine de grandeur et une modestie pleine d'intérêt.

JUGEMENTS DIVERS.— Les anciens vantent unanimement la grâce et la douceur du style de Xénophon.

Cicéron, dans le dialogue *de Oratore* dit que son style est " plus doux que le miel " ; il ajoute que " les Muses elles-mêmes ont parlé par sa bouche."

Selon Quintilien " les Grâces semblent avoir pétrit son langage et la persuasion paraît s'être assise sur ses lèvres." Ces éloges des anciens, dans leur forme hyperbolique, attestent le cas qu'ils faisaient du style de Xénophon.

M. Letronne, dans sa biographie de Xénophon, dit "que l'*Anabase* est un modèle de narration, mais que dans les *Helléniques* la narration est froide et sans couleur. Quant à la *Cyropédie*, ce n'est qu'un traité politique où l'auteur a voulu exposer les moyens de former des citoyens justes et dévoués à la patrie. Tous les personnages y sont fictifs, excepté Cyrus et ses parents : encore n'ont-ils pas la physionomie orientale. Ce qui distingue Xénophon, ce n'est ni l'élévation de Platon, ni le nerf et la profondeur de Thucydide ; c'est une clarté parfaite, une simplicité pleine de grâce et d'abandon."

" L'histoire, dit M. Charpentier, fut dramatique dans Hérodote, politique dans Thucydide et philosophique dans Xénophon."

Plutarque.

50. 122.

NOTICE.—Plutarque naquit à Chéronée en Béotie vers l'an 50 de J.-C. Il étudia la philosophie à Athènes, parcourut ensuite la Grèce, visita l'Egypte et séjourna plusieurs années à Rome, où il professa la philosophie. Revenu dans sa patrie, il fut fait archonte et prêtre d'Apollon. Il mourut, croit-on, vers l'an 122 de J.-C.

PRINCIPAUX OUVRAGES.—Il nous reste environ les deux tiers des nombreux ouvrages composés par Plutarque sur l'histoire, la philosophie, la morale, etc.

APPRÉCIATION GÉNÉRALE.—Plutarque est l'un des écrivains les plus connus, les plus cités, et, pour ainsi dire, les plus populaires de l'antiquité. Il y a en lui deux hommes, l'historien et le moraliste ; mais c'est principalement comme historien, ou plutôt comme biographe, comme peintre des temps et des hommes, qu'il semble avoir mérité toute sa gloire.

Analyse.— 1° Ouvrages historiques : Plutarque intitule son grand ouvrage les *Vies Parallèles ;* et dans ce cadre l'histoire abrégée de chaque grand homme de la Grèce a pour suite et pour pendant la vie d'un grand homme romain, laquelle est terminée par une comparaison où les deux héros sont rapprochés trait pour trait et pesés dans la même balance. Ainsi Thésée, fondateur d'Athènes, est opposé à Romulus, fondateur de Rome ; Numa Pompilius fait pendant à Lycurgue ; César est comparé à Alexandre, Cicéron à Démosthènes, etc. 2° Ouvrages philosophiques. Les principaux sont intitulés : *Des délais de la justice divine ; Traité sur l'éducation ; du Génie de Socrate,* etc. Le fond de ces traités est emprunté à tous les philosophes de la Grèce, mais la forme appartient à Plutarque.

Critique.—Les *Vies parallèles* sont des modèles de biographie et de facilité de narration. Grâce aux détails qu'elles renferment et à cet art simple et ingénieux qui peint les personnages, ces *Vies* représentent au vif les mœurs, les usages et les caractères des temps antiques. La méthode des parallèles semble un peu monotone et conduit à des rapprochements qui manquent d'exactitude. L'érudition reproche aussi à Plutarque, outre son défaut de critique, des erreurs dans les faits, dans les noms et dans les dates. Son style a une grande vivacité et un charme exquis, mais il est quelquefois obscur, il n'a ni la pureté ni la simplicité des grands prosateurs grecs.

JUGEMENTS DIVERS.—" Les *Vies* de Plutarque, dit M. Villemain, malgré leurs défauts, n'en sont pas moins, même pour la connaissance des faits, un des monuments les plus instructifs et les plus précieux que l'érudition ait pu recueillir dans l'état incomplet où nous est parvenue la littérature antique. L'immortelle vivacité du style de Plutarque, s'unissant à l'heureux choix des plus grands sujets qui puissent occuper l'imagination et la pensée, explique assez le prodigieux intérêt de ses ouvrages historiques. L'attrait de cette lecture ne passera jamais : elle répond à tous les âges, à toutes les situations de la vie ; elle charme le jeune homme et le vieillard ; elle plaît à l'enthousiasme et au bon sens... Shakespeare, dont le génie fier et libre n'a jamais été mieux inspiré que par Plutarque, lui doit les scènes les plus sublimes et les plus naturelles de son *Coriolan* et de son *Jules César*. Montaigne, Montesquieu et Rousseau sont encore trois grands écrivains sur lesquels on retrouve l'empreinte de Plutarque.

" On reproche parfois à Plutarque, dit un autre auteur, son défaut de critique ; lui-même nous assure qu'il n'a pas prétendu écrire l'histoire, mais faire une série de portraits en s'attachant surtout à ces menus détails qui peignent les caractères. Ses héros sont toujours en action, c'est un des charmes de son livre " (1).

César.

100. 44.

NOTICE.—César, descendant de l'illustre famille Julia, qui rapportait son origine à Enée, naquit à Rome l'an 100 av. J.-C., et y fut assassiné dans l'enceinte du sénat, l'an 44 av. J.-C. (2).

PRINCIPAUX OUVRAGES.—Au milieu des agitations de sa vie, César avait trouvé le temps de cultiver les lettres et les sciences, et il en avait embrassé le domaine entier. Il a publié des ouvrages sur la gram-

(1) Plutarque a été traduit en français par Amyot, Dacier et Ricard.

(2) La vie de César, appartenant tout entière à l'histoire romaine, nous n'étendons pas davantage cette notice.

maire, l'*Analogie* ; sur l'astronomie, la *Marche des astres* ; sur la religion, les *Auspices* et le *Droit augural* ; un pamphlet violent intitulé l'*Anticaton* ; une tragédie d'*Œdipe*, etc. Il ne nous reste de tous les écrits de César que quelques-unes de ses lettres et ses ouvrages historiques.

APPRÉCIATION GÉNÉRALE.—César est un de ces rares génies qui ne sont étrangers à aucun progrès de leur époque et qui laissent partout l'empreinte de leur supériorité. Orateur habile, polémiste vigoureux, grammairien judicieux, bon poète même, il fut encore et à son insu, un historien accompli.

Analyse.—Les ouvrages historiques de César sont : 1° les *Commentaires de la Guerre des Gaules*, où le conquérant raconte les péripéties de sa longue lutte contre les valeureux habitants de la Gaule transalpine et de la Bretagne. Il y fait connaître les mœurs des peuples, l'aspect des lieux, le caractère et les causes des événements ; 2° les *Commentaires sur la Guerre civile*, où César retrace l'histoire de sa lutte contre Pompée jusqu'à la bataille de Pharsale. Ces deux ouvrages ne furent dans l'intention de l'auteur que des mémoires rédigés à la hâte, écrits au cours de ses victoires, et dans lesquels il a voulu réunir les documents nécessaires à ceux qui feraient plus tard l'histoire de ces expéditions, ne se doutant pas qu'il se plaçait lui-même au premier rang des historiens latins.

On joint ordinairement aux *Commentaires* les ouvrages sur

les *Guerres d'Alexandrie, d'Afrique et de l'Espagne* ; mais ces écrits sont généralement attribués au consul Hirtius, ami et lieutenant de César, qui aurait également composé le huitième livre de la *Guerre des Gaules*.

Critique.—Le style des *Commentaires* n'a jamais obtenu que des éloges chez les anciens et chez les modernes. Il se recommande surtout par la pureté, la clarté et cette élégance sévère qui se prive de tout ornement frivole. Ces mémoires portent, il est vrai, le cachet de la précipitation, mais aussi celui de la vérité. César les a écrits avec la franchise d'un soldat. On lui reproche cependant quelque partialité dans ses récits sur la guerre civile.

JUGEMENTS DIVERS. — Selon Cicéron, César " possède toutes les qualités de l'orateur... Il est peut-être celui de tous nos orateurs qui parle la langue latine avec le plus de pureté... Sa déclamation est brillante ; sa voix, son geste, tout son extérieur a quelque chose de noble et de majestueux. "

A cet éloge Quintilien ajoute que " si César s'était donné uniquement aux travaux du forum, on le citerait entre tous comme le rival de Cicéron.

Les *Commentaires*, dit encore Cicéron dans son dialogue de *Brutus*, sont un ouvrage excellent. Le style est simple, net, plein de grâces, dépouillé de toute pompe de langage : c'est une beauté sans parure. En voulant préparer des matériaux où puiseraient les historiens futurs, César a fait peut-être plaisir à des gens sans goût qui seraient tentés de parer ces récits d'ornements frivoles ; quant aux gens sensés, il leur a ôté l'envie d'écrire. En effet, il n'y a rien, dans l'histoire, qui ait plus de charme qu'une brièveté correcte et lumineuse."

Jean de Muller, l'historien qui mérita le nom de *Thucydide de la Suisse*, apprécie ainsi César : " Il a la véritable précision, celle qui consiste à dire tout ce qui est nécessaire, et pas un mot de plus. Il écrit en homme d'état, toujours sans passion. Une élégance admirable, une harmonie toujours appropriée à la gravité du sujet, et par dessus tout une singulière égalité de style et une mesure toujours parfaite ; toutes

ces qualités justifient à mes yeux l'expression de Tacite : *Summus auctorum divus Julius*. Son style est l'image de son caractère : tandis qu'il renfermait au dedans les passions les plus violentes, à l'extérieur il semblait, comme les dieux, élevé au-dessus de toutes les passions, et rien ne paraissait assez grand pour que l'âme de César pût s'en émouvoir."

M. Géruzez dit : " la clarté, la rapidité, l'héroïque simplicité de la narration, l'exactitude des détails stratégiques font de ces mémoires le plus précieux monument de l'histoire romaine. Il a fallu, pour qu'on eût quelque chose à comparer aux *Commentaires* de César, que le plus grand capitaine des temps modernes dictât à son tour le récit de ses campagnes d'Italie. Le même génie à reproduit le même style. (1).'

Salluste.

86. 35.

NOTICE.—Salluste naquit à Amiternum, dans le pays des Sabins, l'an 86 av. J.-C. Il mena d'abord à Rome une vie désordonnée, devint questeur et tribun du peuple. Exclu du sénat à cause de sa conduite infâme, il s'attacha à César dont le crédit lui permit de reprendre la questure et qui le nomma proconsul de Numidie. Il s'enrichit par ses exactions dans cette province, et, à son retour à Rome, il se livra aux lettres dans un palais environné de beaux jardins qu'il s'était fait construire sur le Quirinal. Il mourut l'an 35 av. J.-C.

PRINCIPAUX OUVRAGES.—Salluste avait composé dans sa retraite une *Histoire romaine* depuis Sylla jusqu'à la conjuration de Catilina. Nous en possédons encore des fragments considérables, surtout de

---

(1) On sait que les *Commentaires* étaient la lecture habituelle de Henri IV, du sultan Sélim, du grand Condé et de Napoléon. La vie de César a été écrite par Suétone, par Plutarque et, de nos jours, par Lamartine et par Napoléon III.

magnifiques discours, mais le corps de l'ouvrage est perdu. Il nous reste de Salluste deux ouvrages entiers : la *Guerre de Jugurtha* et la *Conjuration de Catilina*. On lui attribue aussi des *Lettres à César* qui ne sont vraisemblablement pas de lui.

Appréciation générale.—Salluste mérite d'être placé au rang des premiers historiens de l'antiquité.

Analyse.—Dans la *Guerre de Jugurtha*, le meilleur de ses ouvrages, Salluste nous fait assister au duel terrible qui eut lieu entre Rome et le roi de Numidie. On y voit se dérouler comme dans un drame la description des batailles, le portrait des généraux romains, le caractère de Jugurtha, ses ruses secrètes, puis l'ambition naissante de Marius et son élévation au consulat. Dans la *Conjuration de Catilina* on voit la décadence de l'empire romain retracée dans la peinture énergique des mœurs de cette jeunesse romaine qui, corrompue par le luxe, convoitant toutes les jouissances, n'ayant aucune foi dans les choses divines, méprisant ses aïeux, fatiguée du souvenir de leur gloire, se précipitait dans les désordres les plus extrêmes pour satisfaire ses passions insatiables.

Critique.—Imitateur de Thucydide, Salluste se distingue par la vigueur de son style, par la concision éloquente de ses discours et par la peinture énergique de ses portraits. Il est quelquefois obscur à force de brièveté et on lui a reproché avec raison l'emploi affecté d'expressions vieillies. La critique

ancienne et moderne semble d'accord aussi pour lui faire un grief d'avoir chargé ses histoires d'avant-propos qui n'y ont que peu de rapport.

JUGEMENTS DIVERS. — Martial appelle Salluste " le premier des historiens romains." Sénèque le met au-dessus de Thucydide, tout en lui adressant quelques critiques, et Tacite lui-même lui donne le rang que notre siècle défère au grand peintre de Tibère et de Néron.

" Les ouvrages que nous possédons de Salluste, dit M. Géruzez, sont du premier ordre : la clarté du récit, l'éloquence des discours, la beauté des portraits, l'énergie et la pureté du style expliquent le jugement de Martial sur cet écrivain. Il est fâcheux que la pure et sévère morale exprimée dans ses écrits n'ait pas été la règle de sa vie."

" Comme écrivain, dit le P. Broeckaert, Salluste a des qualités éminentes. Concis, rapide, pittoresque, il entraîne et charme le lecteur. Ses récits sont des tableaux, et ses harangues sont encore supérieures au récit. Il est vrai cependant que l'art s'y fait un peu trop remarquer." (1)

Tite-Live.

59. 18.

NOTICE.—Tite-Live naquit vraisemblablement à Padoue l'an 59 av. J.-C. Il passa la plus grande partie de sa vie à Rome, où il jouit de la faveur d'Auguste, dont il ne fut point le flatteur, et qui l'appelait *le Pompéien*, par allusion à son attachement au parti de Pompée. Après la mort d'Auguste, il retourna à Padoue et y mourut l'an 18 de J.-C.

PRINCIPAUX OUVRAGES.—Tite-Live avait composé des ouvrages philosophiques et des dialogues qui appartenaient autant à l'histoire qu'à la philosophie,

(1) Salluste a été traduit dans toutes les langues. On compte dix-sept traductions de ses œuvres complètes. La reine Elisabeth d'Angleterre a traduit la *Guerre de Jugurtha* en anglais.

et qui sont perdus ; mais son vrai titre de gloire est sa grande *Histoire romaine*, qui, malheureusement, nous est arrivée mutilée par le temps.

APPRÉCIATION GÉNÉRALE.—Tite-Live s'est placé au rang des grands historiens latins par le beau monument qu'il a élevé à la gloire de Rome.

Analyse.—L'*Histoire romaine*, comprenant cent quarante deux livres, racontait tous les événements depuis la fondation de Rome jusqu'à la mort de Drusus (dix ans avant l'ère chrétienne). Trente-cinq livres seulement de ce grand ouvrage nous sont parvenus. De ce nombre est la première *décade* (les dix premiers livres) où l'auteur rapporte avec une scrupuleuse fidélité les origines fabuleuses de Rome et les traditions plus ou moins superstitieuses de ces temps primitifs. On possède également vingt-cinq autres livres pris çà et là dans le cours de l'ouvrage, et quelques fragments du reste. (1)

Critique.—Peu d'écrivains ont réuni comme Tite-Live tous les mérites de l'historien. Il sait donner aux événements un intérêt dramatique ; il met en scène les héros de son histoire, et les discours qu'il leur prête sont des modèles de convenance et d'éloquence. Son style abondant et précis a du nerf et de la couleur. Il sait prendre tous les tons, il choisit celui qui convient le mieux au fait qu'il rapporte.

(1) Un savant Allemand, Jean Freinsheim, s'est rendu célèbre en essayant de combler les lacunes de ce grand ouvrage, à l'aide des sommaires des livres qui étaient perdus. Ces sommaires eux-mêmes ont été attribués à l'historien Florus.

On lui reproche d'avoir accueilli avec trop de facilité des faits merveilleux, mais il ne les admet que comme traditions accréditées et à titre d'ornement. On lui reproche aussi sa partialité en faveur des Romains, mais c'est ce sentiment qui fait l'unité de son œuvre, et lui a donné l'ardeur nécessaire pour accomplir cet immense travail (Géruzez) (1).

JUGEMENTS DIVERS. — Suétone nous apprend que Caligula comprit dans la même haine Homère, Virgile et Tite-Livre, qu'il appelait *verbeux*, et qu'il entreprit de bannir de toutes les bibliothèques leurs écrits et leurs images. Ce fait expliquerait la perte d'une partie des œuvres de l'historien romain.

Quintilien compare Tite-Live à Hérodote ; il trouve son goût si pure et si parfait qu'il le place à côté de Cicéron, en indiquant ces deux écrivains comme ceux qu'il faut mettre de préférence entre les mains des jeunes gens.

La Harpe dit " que le génie de Tite-Live, sans jamais laisser voir le travaille ni l'effort, paraît s'élever naturellement jusqu'à la grandeur romaine. "

L'abbé Crampon dit que " le monument élevé par Tite-Live à la gloire de sa patrie, reste, quoique mutilé, un des plus beaux modèles historiques que nous ait légué l'antiquité. Tite-Live se montre à la fois grand peintre et grand orateur. Le principal défaut de son ouvrage, c'est l'exagération de la grandeur romaine. " (2)

Tacite.

54. 134

NOTICE.— Tacite naquit vraisemblablement à Intéramne (aujourd'hui Terni) en Ombrie, vers l'an 54 ap. J.-C., c'est-à-dire, si cette date est exacte, l'année

(1) Pollion lui adresse le reproche de *patavinité*. On a dit, non sans vraisemblance, que ce grief porte sur les opinions de Tite-Live, resté fidèle au souvenir de la république et à la mémoire de Pompée, qui conservait encore, sous Auguste, de nombreux partisans à Padoue.

(2) On lira avec fruit l'appréciation de Tite-Live par le P. Broeckaert dans son *Histoire de la littérature*. Tite-Live, comme Salluste, a été traduit dans toutes les langues.

même de l'avènement de Néron, " comme le remords à la suite du crime," dit Châteaubriand. Il parut d'abord avec éclat au barreau de Rome. Il épousa la fille d'Agricola. Successivement questeur, édile et préteur, il fut sans doute envoyé dans quelques provinces avec le titre de propréteur ; il revint, vers la fin du règne de Domitien, à Rome où il plaida avec Pline le Jeune, son ami, la cause de la province d'Afrique. On ne sait rien de la vie de Tacite depuis cette époque ; on ignore même la date précise de sa mort que l'on place vers l'an 134 ou 135 ap. J.-C.

PRINCIPAUX OUVRAGES.—Nous ne possédons qu'une partie des écrits de Tacite. Il ne subsiste rien de son panégyrique de Virginius, ni de son discours contre le proconsul Priscus, ni de ses autres plaidoiries, ni de ses poésies, ni d'un livre de facéties qu'on lui attribue. Mais on a le *Dialogue sur les orateurs*, qui lui a été longtemps contesté, et quatre ouvrages historiques qui sont ses titres de gloire devant la postérité. Deux sont complets : la *Vie d'Agricola* et les *Mœurs des Germains*, les deux autres : les *Histoires* et les *Annales* sont mutilés.

APPRÉCIATION GÉNÉRALE.—Tacite, dont les ouvrages ont donné lieu à bien des jugements (1), est généralement considéré comme l'un des historiens les plus éloquents et les plus profonds de l'antiquité.

Analyse.—1° La *Vie d'Agricola* est un modèle d'éloge historique. Ce livre, tout en remplissant un

(1) Voir plus loin les JUGEMENTS DIVERS.

pieux devoir à l'égard de l'illustre victime de Domitien, raconte l'histoire et la conquête de la Grande-Bretagne. Il contient de vives peintures et d'éloquents discours : il offre l'expression, toujours noble et vraie, des sentiments les plus fiers et des affections les plus tendres. 2° Les *Mœurs des Germains* sont à la fois une étude politique sur ces peuples du Nord, une étude philosophique sur leurs mœurs et un traité de géographie. Ce livre est pour l'empire romain un triste reproche et un terrible avertissement ; quelques critiques l'ont considéré comme une satire indirecte, mais énergiques des mœurs romaines. 3° Les *Annales* étaient composées de seize livres. Tacite racontait dans cet ouvrage les événements qui se succédèrent depuis la mort d'Auguste jusqu'à celle de Néron : les livres qui nous sont parvenus contiennent seulement le règne de Tibère, la fin du règne de Claude et le commencement du règne de Néron. 4° Les *Histoires* comprenaient, en vingt livres, les temps écoulés depuis la mort de Néron, jusqu'à Nerva. Il n'en reste que les quatre premiers livres et le commencement du cinquième (1).

Critique.—Les écrits de Tacite ont la majestueuse tristesse d'un drame raconté par un témoin. Moraliste profond, il a une grande force de pensée et d'expression. Il peint ce qu'il raconte avec la plus saisissante vigueur de touche, et flétrit avec l'accent de l'in-

(1) Tacite avait résolu de compléter ces deux grands ouvrages, en ajoutant à l'un l'histoire d'Auguste, et à l'autre celle de Nerva et de Trajan, on ne sait s'il exécuta ce projet.

dignation la tyrannie des mauvais empereurs, et la bassesse de leurs courtisans. Son style toujours nerveux est quelquefois concis jusqu'à l'obscurité et n'est pas exempt d'incorrection ; mais, s'il a perdu quelque chose de la pureté du grand siècle, il a donné à la langue latine une énergie qu'elle n'a que chez ce grand historien (1).

JUGEMENTS DIVERS. — Peu d'écrivains ont été aussi diversement jugés que Tacite (2).

Tertullien l'accuse de mensonge, tandis que Sidoine Apollinaire et Orose louent sa bonne foi et son talent.

S. Jérôme, Sulpice-Sévère, Cassiodore et Jornandès citent avec honneur les œuvres de Tacite.

Côme de Médicis et le pape Paul III ont cherché dans Tacite les leçons de la plus profonde politique.

La plupart des savants du XVIe siècle ont contribué à expliquer, à répandre ou à recommander les écrits de Tacite, tandis que quelques censeurs rigides ne trouvaient en lui qu'un auteur du second ordre.

Bossuet l'appelle "le plus grave des historiens" ; et Racine : "le plus grand peintre de l'antiquité," tandis que Voltaire et Rollin lui adressent beaucoup de reproches.

D'Alembert l'appelle "le premier des historiens" et d'après Montesquieu, il n'a fait que des chefs-d'œuvre ; l'académicien Thomas dit qu'il a donné à l'histoire le caractère le plus imposant.

"Nourri des souvenirs de la république, dit M. Géruzez, Tacite vit avec une indignation contenue les restes de l'ancienne liberté périr sous la tyrannie de Domitien. Son indignation put s'exhaler lorsque, sous Nerva, il fut permis "de penser ce qu'on voulait et de dire ce qu'on pensait." La contrainte qu'il avait subie trempa plus fortement son génie, et donna dans son âme une énergie nouvelle au sentiment de la

(1) D'AULT-DUMESNIL, *Dictionnaire d'histoire et de géographie*, art. Tacite.

(2) Ce sont les savants Bénédictins qui ont sauvé les œuvres de Tacite du naufrage des temps. Le pape Léon X a fait réunir et imprimer une édition de tout ce qui avait été découvert de ces œuvres. Depuis ce temps il en a paru 1055 éditions dont 49 traductions françaises.

vertu. Quoiqu'il écrive librement, on sent que sa pensée a reçu sa forme dans une époque où elle était obligée de se cacher : c'est le principe de son énergie et de sa profondeur. On croit, en lisant Tacite, entendre les confidences intimes d'un homme de bien, indigné et prudent, qui frémit et se contient jusque dans les épanchements de l'amitié. On devait parler ainsi sous l'inspiration de la haine et dans la crainte des délateurs."

Saint Jean Chrysostome.

344. — 407.

NOTICE.—Saint Jean Chysostome naquit à Antioche vers l'an 344 ap. J.-C. d'une famille noble et chrétienne. Il étudia l'éloquence sous Libanius, le plus illustre rhéteur de ce temps. Après avoir suivi le barreau avec un éclatant succès, il prit, dès l'âge de 20 ans, l'habit de pénitent pour vivre dans la solitude. Il embrassa la vie des anachorètes des montagnes voisines d'Antioche. Ordonné prêtre par S. Flavien, patriarche d'Antioche, il exerça avec le plus grand éclat le ministère de la prédication dans cette grande ville. L'empereur Arcadius le désigna pour occuper le siège épiscopal de Constantinople. Mais le zèle avec lequel le saint attaqua les désordres de la cour irrita l'impératrice Eudoxie qui l'exila, après l'avoir fait déposer dans un conciliabule. Rappelé bientôt à Constantinople, il fut exilé une seconde fois en Arménie. On le transférait de là à Pityonte, sur le Pont-Euxin, lorsqu'il succomba à Comana, dans le Pont, l'an 407 de J.-C., véritable confesseur et martyr de la foi et de la morale qu'il avait si élo-

quemment défendues dans les chaires d'Antioche et de Constantinople

PRINCIPAUX OUVRAGES.—Saint Jean Chrysostome a laissé de nombreux et très importants ouvrages qui embrassent presque tout le champ de l'éloquence sacrée.

APPRÉCIATION GÉNÉRALE.— Saint Jean Chrysostome est le plus célèbre des Pères et des Docteurs de l'Eglise grecque ; il n'a de rival dans l'éloquence chrétienne que saint Basile qu'il surpasse au moins par sa fécondité. L'enthousiasme de ses contemporains le surnomma *Bouche d'or*, et le jugement de la postérité a confirmé ce titre glorieux (1).

Analyse.—Les œuvres de Saint Jean Chrysostome sont une mine inépuisable pour l'orateur sacré. Elles comprennent 1° une foule de *sermons* et d'*homélies* sur l'Evangile, les Prophètes, les vertus chrétiennes et divers sujets de circonstances. On cite en particulier les homélies sur les Psaumes, sur saint Mathieu, sur la sédition d'Antioche, sur la discrâce d'Eutrope, etc. 2° des *panégyriques*, parmi lesquels on remarque ceux de saint Paul, de saint Ignace d'Antioche, des Machabées, etc. 3° des *traités dogmatiques et moraux*, parmi lesquels se placent en premier lieu les six livres *du Sacerdoce*, le chef-d'œuvre du saint Docteur. Cet ouvrage est écrit sous forme de dialogue, S. Chrysostome et S. Basile sont

(1) Le nom de *Chrysostome* fut donné à Jean peu de temps après sa mort, puisqu'on le trouve dans les ouvrages de Cassiodore, de Saint Ephrem et de Théodoret.

les interlocuteurs. Il faut nommer encore les traités de la *Virginité* et de la *Componction ;* les livres de la *Providence*, les traités *contre les Gentils*, l'*Apologie de la vie monastique*, etc. 4° des *lettres* écrites pendant son exil.

Critique.—Saint Jean Chrysostome réunit tous les attributs oratoires : le naturel, le pathétique, le sublime, et le souffle divin qui l'élève au-dessus de tous les orateurs profanes. Génie naturellement élevé, nourri abondamment des saintes écritures, il peut prendre le ton le plus simplement communicatif et descendre dans les plus petits détails des pratiques chrétiennes sans rien perdre de sa dignité et de sa force. Le sujet en apparence le plus stérile suffit à son inspiration ; il l'expose avec netteté, il le développe ; il s'élève, il s'anime par degré et se livre enfin à tous les transports de son zèle. Cette ardeur qui l'animait en chaire le guidait également dans ses traités et ses livres, où il a laissé l'empreinte de son génie (1).

JUGEMENTS DIVERS. — Le pape Célestin, S. Augustin, et plusieurs autres Pères regardent S. Jean Chrysostome comme le plus illustre docteur de l'Eglise. Ils l'appellent le *Sage interprète des secrets de l'Eternel.* Ils disent que sa gloire brille partout, que la lumière de sa science éclaire toute la terre. Ils le comparent au soleil, dont l'univers ressent les heureuses influences.

L'abbé Auger appelait S. Chrysostome l'*Homère des orateurs* et Montalembert le considère comme le *Cicéron chrétien*. Un autre critique ajoute : " Il ressemble à Démosthène et à Cicéron, et il n'est ni l'un ni l'autre. Il a la force de l'orateur

---

(1) R. P. BROCKAERT, *His. de la litt.*

grec, la facili é, l'abondance et le nombre de l'orateur romain : mais quand il semble les imiter, il a la manière, et son style lui appartient."

"S. Chrysostome, dit Fénélon, ne cherche point de faux ornements, tout tend à la persuasion. Il place chaque chose avec dessein. Il connait bien l'Ecriture sainte et les mœurs des hommes. Il entre dans les cœurs ; il rend les choses sensibles. Il a des pensées hautes et solides...Dans son tout, c'est un grand orateur." (*Dialogues sur l'éloquence.*)

"Saint Jean Chrysostome, dit l'abbé Darras, n'appartient pas seulement à l'Eglise de la terre et du ciel par son apostolat et ses vertus depuis si longtemps canonisées. Son génie est un des plus beaux fleurons de la couronne intellectuelle du genre humain (1)."

"Saint Jean Chrysostome, dit M. Villemain, est le plus grand orateur de l'Eglise primitive, le plus éclatant interprète de cette mémorable époque. La pensée reste confondue devant les prodigieux travaux de cet homme, devant l'ardeur et la facilité de son génie. Sa vie est liée à l'histoire de son éloquence et de son ascendant sur les âmes. La fermeté du martyr explique le génie de l'orateur. Son éloquence est tour à tour ingénieuse et tendre, élégante, austère et sublime. Nul homme n'a mieux rempli ce ministère de la parole qu'avait suscité l'Evangile. Il est par excellence le Grec devenu chrétien. Le symbolisme de son langage ravissait les chrétiens néophytes de l'Orient et sa sublime morale venait à eux parée de poésie. Il est le plus beau génie de la société nouvelle entée sur l'ancien monde (2)."

Saint Basile.

329. 379.

NOTICE.—Saint Basile naquit à Césarée en Cappadoce, l'an 329 ap. J.-C., d'une famille où la sainteté semblait se transmettre comme un héritage (3).

---

(1) L'abbé DARRAS, *Histoire de l'Eglise*, tome XI. Le savant auteur y réfute admirablement le portrait de fantaisie que certains critiques modernes tracent de l'illustre docteur.

(2) VILLEMAIN, *Tableau de l'éloq. chrét. au quatrième siècle.*

(3) Son aïeule Macrine, son père Basile, sa mère Emmélie, sa sœur Macrine, et deux de ses frères, Grégoire, évêque de Nysse, et Pierre, évêque de Sébaste, ont mérité, comme lui, d'être mis au rang des saints.

Il étudia à Athènes, où il eut pour condisciples Julien l'Apostat et saint Grégoire de Nazianze, avec lequel il se lia intimement. Après avoir professé l'éloquence dans sa patrie, il résolut d'embrasser la vie monastique. Il visita les monastères de l'Egypte, de la Palestine, de la Syrie et de la Mésopotamie, et se retira, à son retour, sur une montagne dans le Pont. Ses deux frères, Grégoire et Pierre, et son ami Grégoire de Nazianze vinrent l'y rejoindre. Il introduisit ainsi la vie cénobitique dans l'Asie-Mineure. Elu évêque de Césarée, métropole de la Cappadoce et de l'Arménie, il se signala par son zèle pour la défense de l'orthodoxie contre l'arianisme. Il mourut l'an 379 ap. J.-C

PRINCIPAUX OUVRAGES.—Les œuvres de saint Basile se composent d'homélies, de panégyriques, d'écrits polémiques, de traités ascétiques et de lettres, véritable trésor pour la religion, la morale et l'histoire.

APPRÉCIATION GÉNÉRALE.— Saint Basile, docteur de l'Eglise, fut surnommé *le Grand*, et mérita ce titre par l'importance de ses travaux et l'excellence de ses écrits. Législateur des moines d'Orient, grand écrivain, grand orateur, il fut une des principales lumières de l'Eglise au quatrième siècle.

Analyse.—Les nombreuses homélies de saint Basile sont comme autant de traités contre les hérétiques, ariens, sabelliens et autres. Parmi ces œuvres oratoires brille au premier rang l'*Hexaméron* ou recueil de neuf homélies adressées au peuple de Césarée sur

l'œuvre des six jours de la création. Dans ces magnifiques discours le grand orateur faisait passer sous les yeux de ses auditeurs une série de tableaux, où la vérité des points de vue, le charme du récit, la finesse de l'observation se succédaient, constamment relevées par des applications religieuses ou morales. On admire également les homélies où saint Basile plaide la cause des pauvres contre les riches et les avares. 2° Les *Ascétiques*, comprenant les *petites* et les *grandes Règles* ainsi que les *Constitutions monastiques*, exposent les vues de saint Basile sur la vie cénobitique et en tracent les règles qui furent adoptées dans tout l'Orient. 3° Les *Lettres* du saint docteur, au nombre de plusieurs centaines, sont un des ouvrages les plus curieux et les plus savants de l'antiquité.

Critique.—Ce qui caractérise surtout l'éloquence de saint Basile, c'est une excellente dialectique, des connaissances étendues et variées, des mouvements vrais, une imagination riche, de grandes pensées, de sublimes conceptions, un fréquent usage de l'Ecriture sainte, une précision admirable, beaucoup d'ordre, de clarté et d'élégance dans le style. Quelques critiques reprochent à saint Basile la profusion des ornements, défaut qu'il tenait, disent-ils, des rhéteurs sous lesquels il avait été formé. M. Villemain au contraire l'appelle " un écrivain mâle et sévère, digne, par la pureté de son goût, des plus beaux temps de l'ancienne Grèce."

JUGEMENTS DIVERS. — Libanius, le fameux rhéteur, dont saint Basile avait été le disciple, ne pouvait lire les homélies sur l'*Hexaméron* sans pleurer de joie. "Jamais, s'écriait-il dans son enthousiasme, jamais je n'écrirai rien de pareil ! Quoi ! c'est vraiment devant des Cappadociens qu'un tel langage est tenu ! Ce n'est point à Athènes ! Basile est-il bien sûr de ne pas se tromper et de ne pas habiter, sans le savoir, le séjour des Muses ?" — "Non, répondait Basile : je n'habite point le séjour des Muses. En dépit de votre louange attique, je fais mon unique gloire d'être le disciple des pêcheurs."

Photius, le savant Grec qui devait acquérir une si triste célébrité par son schisme, appréciait ainsi l'éloquence de saint Basile : "Quiconque aspire à devenir un orateur accompli n'aura besoin ni de Platon, ni de Démosthène, s'il prend Basile pour modèle. Il n'y a point d'écrivain dont la diction soit plus pure, plus belle, plus énergique, ni qui pense avec plus de force et de solidité. Il réunit tout ce qui persuade et tout ce qui convainc et charme l'esprit ; son style, toujours naturel, coule avec la même facilité qu'un ruisseau qui sort de sa source."

"Saint Basile, dit Montalembert (1), est le premier type de ces moines-évêques qui furent plus tard les protecteurs, les bienfaiteurs de toute l'Europe et les créateurs de la civilisation chrétienne en Occident. Ses nombreux écrits sur la vie ascétique démontrent la grandeur de son génie, non moins que ses épîtres et ses ouvrages dogmatiques, qui lui ont mérité le surnom de *Platon chrétien.*"

"L'influence de saint Basile sur son siècle a quelque chose de prodigieux, dit M. l'abbé Darras (2). Elle s'explique jusqu'à un certain point par l'éloquence ; mais il faut bien le dire, l'art oratoire tout seul ne produirait pas de pareils résultats. Loin de nous pourtant la pensée d'amoindrir ce talent presque inimitable qui savait rehausser tous les sujets, éclairer tous les horizons, et projeter la lumière divine sur tout ce qu'il touchait... Certes il faudrait plaindre un siècle qui n'aurait pas d'admiration pour cette beauté littéraire et vraiment classique où la pensée, les images, le style, tout est également irréprochable."

---

(1) *Les moines d'Occident*, tome I.
(2) *Histoire de l'Eglise*, tome X.

Saint Grégoire de Nazianze.

328. 391.

NOTICE.—Saint Grégoire de Nazianze naquit à Arianze ou Azianze, petit bourg du territoire de Nazianze (Cappadoce) en l'an 328 ap. J.-C. (1) Il étudia d'abord à Césarée et à Alexandrie, puis à Athènes, où il se lia avec saint Basile et où il présagea ce que serait Julien l'Apostat, leur condisciple. Il vécu pendant une année dans la solitude avec saint Basile. Rappelé ensuite à Nazianze par son père qui l'ordonna prêtre, il assista ce saint vieillard dans l'administration de son diocèse. Il fut plus tard sacré évêque de Sasime en Cappadoce, mais ne prit point possession de ce siège. Il fut ensuite élu évêque de Constantinople, où il eut saint Jérôme pour disciple. Son élection ayant été contestée au concile général de Constantinople en 381, il donna sa démission, retourna dans le village qui l'avait vu naître, et mourut en 389 ou 391 dans cette solitude, après avoir charmé sa vieillesse par les pieux élans de la poésie chrétienne.

PRINCIPAUX OUVRAGES.—Il nous reste de saint Grégoire de Nazianze des discours dogmatiques et moraux, des oraisons funèbres, des lettres et des poésies.

APPRÉCIATION GÉNÉRALE.—Saint Grégoire de Na-

(1) Il était fils de saint Grégoire, évêque de Nazianze, et de sainte Nonne, femme de la plus rare vertu ; son frère Césaire et sa sœur Gorgonie ont également été placés au nombre des saints.

zianze, docteur de l'Eglise, est un des plus beaux génie du quatrième siècle. Surnommé le *Théologien* à cause de la sûreté de sa doctrine, il est à la fois l'ún des prince de l'éloquence sacré, et le véritable créateur de la poésie chrétienne en Orient.

Analyse.—1° Les plus célèbres discours dogmatiques de saint Grégoire sont les *Theologica*, recueil de cinq discours dans lesquels, dit M. de Broglie, le saint docteur avait résumé et clos la controverse de tout un siècle et qui lui ont valu le surnom impérissable de *Theologus* (1). Il faut citer encore ces discours *sur l'excellence du sacerdoce et sur les devoirs des pasteurs*, ses *adieux à Constantinople*, ainsi que ses *Invectives contre Julien* qui, dit M. Villemain, ont quelque chose de la malédiction des prophètes. 2° Les principales oraisons funèbres prononcées par saint Grégoire sont celles de son frère saint Césaire, de saint Athanase et de saint Basile le Grand. Ces discours, dit M. Villemain, sont des hymnes. 3° Les lettres, au nombre de plus de deux cents, forment un recueil du plus haut intérêt. 4° Dans le grand nombre de ses poèmes, saint Grégoire embrasse les sujets les plus élevés de la spiritualité chrétienne (2). Il en a composé sur la *Trinité*, la *Providence*, les *Anges*, la *Vie monastique*, etc. Il faut citer aussi le

---

(1) Ces discours ont été prononcés à Constantinople, dans l'*Anastasie*, maison particulière où saint Grégoire prêcha d'abord et sur l'emplacement de laquelle s'éleva bientôt une basilique. *Anastasie* veut dire résurrection, c.-à-dr. renaissance de la foi chrétienne dans cette ville si longtemps dominée par l'arianisme.

(2) S. Jérôme et Suidas disent qu'il avait composé trente mille vers.

drame *Christus patiens*, de 2600 vers, calqué sur le modèle des tragédies de Sophocle, et où l'on trouve les grands traits du pathétiques ; enfin le célèbre *Poème* que le saint docteur composa sur sa propre vie et dans lequel il décrit avec autant de délicatesse que d'élégance toutes les adversités qu'il a rencontrées, les joies et les peines qui ont rempli son âme.

Critique.—L'abondance, l'élégance, la grâce et la facilité sont les caractères distinctifs du style de saint Grégoire. Son imagination vive et fleurie est en général naturelle et féconde, mais quelquefois aussi on peut lui reprocher de l'affectation et de faux brillants. Généralement gracieux et tendre, il a su dans ses *Invectives* contre Julien s'élever jusqu'à l'énergie des *Philippiques* de Démosthènes et des *Catilinaires* de Cicéron.

JUGEMENTS DIVERS. — "Le style de saint Grégoire, dit le P. Broekaert, est extrêmement soigné ; il va même jusqu'à la profusion des ornements, il ressemble à Isocrate ou même à Fléchier."

"Il y a, dit M. Chantrel, plus d'austérité dans la manière de saint Basile, plus d'enjouement et de grâce dans celle de saint Grégoire, qui cultivait la poésie aussi bien que l'éloquence. Comme poète, on peut dire qu'il a créé le genre des méditations religieuses ; comme orateur, il a laissé d'éloquentes homélies et de magnifiques oraisons funèbres. Ses lettres témoignent d'une sensibilité de cœur qui le font aimer encore davantage."

"Saint Basile et saint Grégoire, dit M. Villemain, sont les premiers modèles de cette docte et pieuse éloquence attachée à l'enseignement régulier du peuple. Saint Grégoire a été appelé le théologien de l'Orient : il faudrait l'appeler surtout le poète du christianisme oriental."

"On ne connaîtrait qu'imparfaitement le génie immortel de saint Grégoire de Nazianze, dit l'abbé Darras, si l'on se

bornait à l'étudier dans ses œuvres doctrinales et dans ses controverses théologiques...Ses poésies sont trop oubliées aujourd'hui, et il conviendrait de les remettre en honneur et en lumière. L'antiquité ne les avait point ainsi négligées. Elles eurent, pendant de longs siècles, des commentateurs et des scoliastes, absolument comme celles d'Homère ou de Sophocle."

M. de Montalembert dit de saint Grégoire dans les *Moines d'occident :* "Ses vers gracieux, mélancoliques et quelquefois sublimes, lui ont valu une place presque aussi haute que sa profonde science des choses divines, et l'Ordre monastique put s'enorgueillir d'avoir produit en lui le créateur de la poésie chrétienne en même temps que le docteur qui a mérité d'être appelé *Théologien* de l'Orient."

Saint Bernard.

1091. 1153.

NOTICE.—Saint Bernard naquit en 1091 ap. J.-C. d'une famille noble, au château de Fontaine, près de Dijon, cette ville privilégiée où Bossuet devait naître cinq cents ans plus tard. Ayant éprouvé de bonne heure une profonde aversion pour la vie mondaine, il entra dans l'ordre de Saint-Benoît, au monastère de Citeaux. Il fut envoyé deux ans plus tard, en 1115, par saint Etienne, abbé de Citeaux, dans un désert du diocèse de Langres, appelé la *Vallée d'absinthe*, pour y fonder le monastère de Clairvaux, dont il devint le premier abbé. Il fut le créateur de cent soixante maisons de son ordre, tant en France qu'en Allemagne et en Italie. Chargé par le pape Eugène III, qui avait été son disciple, de prêcher la deuxième croisade, il s'acquitta de cette mission avec un prodigieux succès en France et en Allemagne. Il mourut à Clairvaux en 1153, au milieu des regrets

de l'Europe entière qu'il avait remuée par son éloquence, servie par ses travaux, édifiée par ses vertus.

PRINCIPAUX OUVRAGES.—Les œuvres de saint Bernard comprennent un grand nombre de sermons; des traités dogmatiques ou moraux et des lettres.

APPRÉCIATION GÉNÉRALE.—Saint Bernard, docteur de l'Eglise, fut l'âme de toutes les grandes entreprises du XIIe siècle. " Il y a deux hommes dans saint Bernard, dit l'abbé Darras, l'homme d'action qui domina son siècle et l'homme de lumières qui l'éclaira. Comme orateur et comme écrivain, il s'est placé au premier rang de son époque ; comme homme d'action, il exerça, sur tous les ordres de la société, une telle influence que, du fond de sa sollitude de Clairvaux, il était réellement l'âme du monde."

Analyse.—1° Les œuvres oratoires se composent surtout des sermons sur les fêtes de l'année ecclésiastique, sur la *Naissance de Jésus-Christ*, sur la *Passion*, sur la *Vierge Marie*, sur le *Cantique des cantiques*, etc., tous non moins remarquables par la doctrine que par l'éloquence et l'onction. L'oraison funèbre de son frère Gérard donne la mesure de la sensibilité de saint Bernard et de la puissance pathétique de son talent. 2° Parmi les traités dogmatiques ou moraux, il faut citer un livre de la *Considération* adressé au pape Eugène III, où saint Bernard trace magistralement les devoirs du souverain pontificat ; un traité *sur les œuvres d'Abailard*, où il réfute la doctrine de ce novateur ; deux traités *sur les*

Mœurs et les devoirs des évêques et *sur la Réforme des clercs.* 3° Les lettres de saint Bernard, au nombre de plus de quatre cents, offrent des documents très précieux sur son siècle et des modèles d'éloquence dans tous les genres.

Critique.—L'apôtre du XIIe siècle était naturellement éloquent ; son caractère distinctif, c'est la douceur. On sent, surtout dans les discours qu'il adresse à ses religieux, qu'il ne fait que répandre le parfum dont son âme s'est remplie auprès de Dieu. Sa pensée est nourrie des saintes Ecritures et son style, sans avoir toute la correction classique, le fait pénétrer au fond des cœurs. On trouve tour à tour dans ses œuvres l'exquise douceur du sentiment, l'énergie de l'indignation, la vigueur du raisonnement, les profondes tristesses de l'âme au spectacle des misères de l'homme, enfin l'onction, la force, la sensibilité et parfois la véhémence.

JUGEMENTS DIVERS. — Geoffroy, moine de Clairvaux, contemporain de saint Bernard, caractérise ainsi l'éloquence du saint docteur : "Docte avec les savants, simple avec les simples, riche des préceptes de la sagesse et de la perfection avec les hommes spirituels, il se mettait à la portée de tous, désirant de les gagner à Jésus-Christ. Dieu l'avait heureusement doué pour calmer et persuader, et lui avait appris quand et comment il devait parler. Telle était la grâce répandue sur ses lèvres, tels le feu et la véhémence de son élocution, que sa plume elle-même, si exquise qu'elle soit, n'en a retenu ni toute la douceur ni toute la chaleur. Le miel et le lait découlaient de sa langue, et néanmoins la loi de feu était dans sa bouche. C'est pour cela que lorsqu'il parlait aux peuples de la Germanie, ces hommes, qui n'entendaient pas sa langue, étaient plus vivement émus au son de ses paroles que lorsque les interprêtes les plus habiles leur en expliquaient le sens."

"Au milieu d'une vie si active, dit l'abbé Darras, saint Bernard trouvait encore le temps d'écrire de nombreux ouvrages, qui ne se sentent en rien de la précipitation qu'il a dû mettre à les composer. Son style est vif et fleuri, ses pensées ingénieuses, son imagination brillante et féconde en allégories ; l'Écriture sainte lui était si familière, qu'il la possédait presque en entier dans sa mémoire, et qu'il en reproduisait naturellement, à chaque phrase, les idées et les expressions."

M. Nodier dit : "Saint Bernard, fondateur d'un ordre religieux qui a influé entre tous sur la restauration des lettres; écrivain fécond, judicieux, poli, éloquent, plein de force et d'autorité, est regarder dans l'ordre des temps comme le dernier des Pères de l'Eglise (1). C'est un de ces rares génies que la Providence marque, d'espace en espace, pour l'exécution de ses desseins et dont l'ascendant immmense fait toutes les destinées d'un siècle. L'Eglise le reconnaît pour un grand docteur et l'histoire pour un grand homme."

"L'habitude de saint Bernard, dit M. Géruzez, était de méditer profondément le sujet qu'il voulait traiter et de s'abandonner pour l'expression de ses pensées aux chances de l'improvisation. C'est le procédé des grands orateurs et le plus sûr moyen d'unir l'éclat à la solidité."

Bourdaloue.

1632. 1704.

NOTICE.—Bourdaloue naquit à Bourges en 1632. A l'âge de 16 ans, il renonça au monde et entra dans la Compagnie de Jésus. Lorsqu'il eut achevé ses études, il professa successivement les belles-lettres, la philosophie et la théologie et fut ensuite uniquement appliqué au ministère de la prédication. Après avoir débuté dans les provinces, il fut appelé par ses supérieurs à Paris, où il prêcha pendant trente ans avec le plus éclatant succès. Envoyé en Languedoc après la révocation de l'édit de Nantes, il sut, par ses

(1) On sait que saint Alphonse de Liguori et saint François de Sales ont été déclarés Docteurs de l'Eglise par le pape Pie IX.

éloquentes exhortations, inspirer aux nouveaux convertis l'amour de la religion catholique. Il termina sa laborieuse carrière en 1704, admiré de son siècle et respecté même des ennemis des jésuites.

PRINCIPAUX OUVRAGES.—Le P. Bourdaloue a composé des oraisons funèbres et des panégyriques, mais c'est surtout à ses sermons qu'il doit sa haute réputation oratoire. Il faut citer aussi ses volumes de *Pensées*.

APPRÉCIATION GÉNÉRALE.—Le P. Bourdaloue fut un des plus beaux ornements de la Compagnie de Jésus. Orateur de premier ordre, il eut l'honneur insigne de contrebalancer, aux yeux de ses contemporains, la gloire de Bossuet, et la critique moderne n'a pas affirmé ce jugement.

Analyse.—1° Œuvres oratoires. Les sermons du P. Bourdaloue forment un cours complet de religion. Ils se composent de deux *Avents* prêchés devant Louis XIV ; de plusieurs *Carêmes* prêchés également devant la cour ; de sermons sur les *Mystères* et sur les *Fêtes des saints*, d'*Exhortations*, de *Retraites*, d'*Oraisons funèbres*, etc. Parmi ce grand nombre de sermons, les plus remarquables sont ceux sur la *Passion* et sur la *Résurrection* où l'orateur atteint les limites de l'art. 2° Les *Pensées* du P. Bourdaloue sont des réflexions ou plutôt des fragments de sermons qui étaient demeurés imparfaits et qui n'ont pas été prononcés.

Critique.—Le P. Bourdaloue n'avait pas le génie

de Bossuet, mais il excitait encore plus d'enthousiasme que l'aigle de Meaux. Ce qui le distingue, c'est une connaissance approfondie des sciences théologiques, une dialectique irrésistible, l'art de disposer et d'enchaîner dans un cadre magnifique les preuves que comporte le sujet. Il ne manque pas de mouvement, mais il n'est pas ce qu'on appelle un orateur pathétique : le mouvement consiste chez lui à presser ses conclusions avec une vigueur qui ne laisse à l'auditeur ni trève ni repos ; il ne l'entraîne pas, il le dompte. Ses plans sont supérieurement beaux et variés, son style est sobre, mais toujours suffisamment élégant.

JUGEMENTS DIVERS. — Le P. Bourdaloue eut l'honneur rare d'être appelé jusqu'à dix fois pour prêcher l'Avent ou le Carême à la cour, et Louis XIV disait "qu'il aimait mieux entendre ses redites que les choses nouvelles d'un autre."

Madame de Sévigné disait "qu'elle n'avait jamais rien entendu de plus beau, de plus noble et de plus étonnant que les sermons du P. Bourdaloue."

"Le premier, dit Voltaire, qui fit entendre dans la chaire *une raison toujours éloquente*, ce fut Bourdaloue."

"Bourdaloue, dit la Harpe, est aussi une de ces couronnes du grand siècle, qui n'appartiennent qu'à lui ; un de ces hommes privilégiés que la nature avait, chacun dans son genre, doués d'un génie qu'on n'a pas égalé depuis."

"Ce qui me plaît, ce que j'admire principalement dans Bourdaloue, dit le cardinal Maury, c'est la fécondité inépuisable de ses plans qui ne se ressemblent jamais, et l'heureux talent de disposer ses raisonnements avec cet ordre dont parle Quintilien lorsqu'il compare le mérite d'un orateur à l'habileté d'un général qui commande une armée ; c'est sa logique exacte et pressante, l'art avec lequel il fonde nos devoirs sur nos intérêts, l'abondance de génie qui ne laisse rien à imaginer au delà de chacun de ses discours, la simplicité d'un style nouveau et touchant, naturel et noble, la connaissance la plus

profonde de la religion et l'usage admirable qu'il a fait de l'Ecriture et des Pères."

"Bourdaloue, dit M. Géruzez, succéda à Bossuet comme sermonnaire, et ses succès dépassèrent peut-être ceux de son illustre devancier. La sévérité de son style égale la rigueur de ses raisonnements. La puissance de cet orateur est dans l'autorité de la vérité et de la logique."

Massillon.

1663. 1742.

Notice.—Massillon naquit en 1663 dans la petite ville d'Hyères, en Provence ; il entra, jeune encore, dans la congrégation de l'Oratoire et y professa la théologie pendant quelques années. Sa vocation pour la chaire se fit bientôt connaître, mais ses premiers succès l'effrayèrent et il alla s'enfermer dans l'abbaye de Sept-Fonts. Obligé, malgré lui, de quitter cette retraite, il fut envoyé, par le supérieur général de l'Oratoire, à Paris, où il se plaça bientôt au premier rang des orateurs sacrés tant à la cour qu'à la ville. Après plus de vingt années de prédication, il fut promu à l'évêché de Clermont. Il mourut dans cette ville en 1742, au milieu des nombreux travaux que lui faisait entreprendre son zèle pastoral.

Principaux ouvrages.—Les œuvres de Massillon comprennent des sermons, des conférences, des oraisons funèbres, des panégyriques et quelques écrits composés pendant son épiscopat.

Appréciation générale.—Massillon est le digne continuateur des maîtres du grand siècle. Elevé au milieu des splendeurs de l'éloquence sacrée, il en

prolongea l'éclat jusqu'au milieu du dix-huitième siècle. De tous les orateurs chrétiens, il est peut-être celui qui a touché les passions avec le plus de vérité et de puissance.

Analyse.—1° Œuvres oratoires. Les sermons de Massillon sont ses meilleurs titres à la gloire qui environnent son nom. On doit distinguer parmi eux l'*Avent* et le *Grand Carême*, comprenant une série de discours sacrés prononcés devant la cour de France ; le *Petit Carême*, recueil de dix instructions composées pour le jeune roi Louis XV ; dans le *Petit Carême* le prédicateur enseigne à son royal disciple, le respect de ses devoirs d'homme et de prince, l'amour de la justice, la charité pour ses semblables ; les sermons sur la *Mort du juste et du pécheur*, sur la *Vérité d'un avenir*, sur l'*Aumône*, et le discours sur le *Petit nombre des élus*, dont la péroraison est célèbre dans les fastes de l'éloquence. Les *Conférences ecclésiastiques*, aussi remarquables par la forme que par le fond, contribuèrent largement à faire connaître l'illustre orateur (1). Ses oraisons funèbres sont inférieures aux œuvres précédentes ; il faut citer parmi les principales : celle du prince de Conti et celle de Louis XIV qui débute par cette parole sublime : *Dieu seul est grand !* Ses panégyriques des saints sont plus estimés, on distingue surtout son *Panégyrique de saint Bernard* et celui de *saint Louis*.

(1) Il s'agit ici des Conférences prononcées au séminaire de St-Magloire à Paris. Massillon en prononça plus tard de fort remarquables à Clermont.

Il faut encore citer parmi les œuvres oratoires de Massillon le magnifique discours qu'il prononça à l'occasion de sa réception à l'Académie française (1).

2° Ecrits divers. Les *Discours synodaux* de Massillon, ses *Mandements* et sa paraphrase inachevée des *Psaumes* sont les seuls monuments littéraires qui soient, pendant la durée de son épiscopat, tombés de sa plume élégante et facile.

Critique.—Massillon, qui succéda à Bourdaloue dans les principales chaires de la capitale, n'avait ni la science, ni la dialectique de son prédécesseur, mais il connaissait le cœur humain et les voies qui y conduisent. Ses discours tendent moins à former de fortes convictions qu'à entraîner par de grandes émotions. Pour en venir à bout, il trace les tableaux les plus fins, il étale le style le plus harmonieux, mais il n'a pas toujours toute l'exactitude qu'exige le ministère de la parole de Dieu. Le *Petit Carême* est d'une élégance parfaite, mais ne va pas au fond des choses : sous ce rapport, il ne vaut pas les autres sermons de l'orateur, encore moins ses *Conférences ecclésiastiques*. (R. P. Broeckaert) (2).

JUGEMENTS DIVERS. — Après la prédication de l'*Avent*, Louis XIV adressa à Massillon, en présence de toute la cour, les paroles suivantes : " Mon père, j'ai entendu plusieurs grands orateurs, j'en ai été content ; pour vous, toutes les fois que je vous entends, je suis très mécontent de moi-même."

---

(1) Quelques censeurs sévères reprochent à Massillon des redites et de la monotonie.

(2) On peut lire avec fruit le parallèle que l'abbé Drioux établit entre Bourdaloue et Massillon dans son *Histoire de la littérature française*.

Un jour que Bourdaloue était allé entendre Massillon à Notre-Dame, il s'appliqua cette parole de saint Jean-Baptiste : *Hunc oportet crescere, me autem minui.*

Voltaire avait toujours sur sa table de travail le *Petit Carême* qu'il appelait "l'un des meilleurs modèles de l'éloquence de la prose." Buffon en portait le même jugement dans son discours *sur le Style.*

La Harpe ne tarit pas en éloges, sur le talent de Massillon, qui a mérité, dit-il, d'être appelé le *Racine de la chaire* et le *Cicéron de la France,* et dans lequel "tous les juges éclairés ont reconnu un homme du très petit nombre de ceux que la nature fit éloquents."

Le philosophe d'Alembert, dans son *Éloge de Massillon,* dit entre autres choses : "Sa diction toujours facile, élégante et pure, est partout de cette simplicité noble, sans laquelle il n'y a ni bon goût, ni véritable éloquence."

Le cardinal Maury l'apprécie dans les termes suivants : "Massillon, le plus digne rival de Bourdaloue dans l'ensemble des stations soutenues et complètes de la chaire, est toujours intéressant, quoiqu'il ait rarement des traits sublimes. Mais s'il paraît trop souvent inférieur à sa renommée comme orateur, il est du moins incontestablement au premier rang comme écrivain ; et nul de nos auteurs les plus célèbres n'a porté l'élégance et la beauté continues du style à un plus haut degré de perfection." (1)

La Bruyère.

1645. 1696.

NOTICE.—Jean de la Bruyère naquit à Paris en 1645 (2). Sa vie fut studieuse et obscure. Il occupa d'abord une place de trésorier à Caen ; sur la recommandation de Bossuet, il enseigna l'histoire au petit-fils du grand Condé, qu'on appelait Monsieur le Duc, et passa le reste de ses jours auprès de ce prince en

---

(1) C'est le *Petit Carême* qui a ouvert à l'illustre prédicateur les portes de l'Académie.

(2) Jusqu'à nos jours on avait ignoré la date précise et le lieu de la naissance de La Bruyère. La date que nous citons ici est conforme aux données de la critique la plus récente.

qualité d'homme de lettres. Il fut reçu à l'Académie en 1693 et mourut à Versailles en 1696.

Principaux ouvrages.— La Bruyère commença par traduire Théophraste, et, lorsqu'il l'eut traduit, l'idée lui vint de l'imiter. Il intitula son livre les *Caractères ou les mœurs de ce siècle*, et ne cessa d'y ajouter et de le corriger jusqu'à sa mort ; il en était alors à sa neuvième édition (1).

Appréciation générale.—La Bruyère est un observateur profond et un habile peintre de portraits.

Analyse.—L'auteur nous a révélé lui-même, dans son *Discours de réception à l'Académie*, quels avaient été le but et le plan de son livre. " De seize chapitres qui composent le livre des *Caractères*, il y en a quinze, dit-il, qui, s'attachant à découvrir le faux et ridicule qui se rencontrent dans les objets des passions et des attachements humains, ne tendent qu'à ruiner tous les obstacles qui affaiblissent d'abord et qui éteignent ensuite dans tous les hommes la connaissance de Dieu. Ainsi, ils ne sontqu'une préparation au seizième et dernier chapitre, où l'athéisme est attaqué et peut-être confondu, où les preuves de Dieu sont apportées, où la Providence est défendue contre l'incrédulité." Le premier chapitre, qui traite des *ouvrages de l'esprit*, constitue un véritable traité de l'art d'écrire.

---

(1) On a aussi sous le nom de La Bryère des *Dialogues sur le Quiétisme*, ouvrage qu'il avait laissé inachevé et dont sa gloire n'a aucun besoin.

Critique.—Les *Caractères* forment un livre unique dans son genre. La Bruyère n'a pas mis moins de soin à produire ses observations morales qu'il n'en avait pris pour les recueillir. Observateur attentif et inexorable, il est aussi écrivain diligent et scrupuleux ; de même qu'il a scruté tous les mystères du cœur pour les dévoiler, il connaît et il veut employer toutes les ressources de la langue. On retrouve la trace de ses efforts dans son beau langage. Sans doute il ne manque jamais son effet, mais on sent qu'il a voulu produire un effet. Le procédé qui lui est le plus familier est de tenir l'esprit en suspens et de lui procurer une surprise. Suivant la remarque de Boileau, il échappe, par l'économie de son livre, à la difficulté des transitions, mais il n'en a pas moins suivi dans la disposition de ses parties un ordre régulier (1).

Jugements divers. — "Si La Bruyère l'emporte sur Théophraste, dit Dellile, c'est parce qu'il a mis plus d'art dans son style et dans ses portraits. Jamais peintre ne sut mieux disposer ses couleurs que l'auteur des *Caractères*. Dans chacun de ses tableaux le lecteur, ou plutôt le spectateur, est entraîné de surprise en surprise ; chacun des portraits qu'il retrace est comme une petite scène qui a son exposition, son milieu et son dénouement. Son art est de surprendre le lecteur et de se jouer des règles de l'art. Il n'appartenait qu'à un homme de génie d'intéresser de cette manière ; un homme médiocre aurait pu mettre plus d'ordre et de méthode dans un livre, mais il aurait fait un ouvrage ennuyeux."

Le philosophe Vauvenargues, un des plus habiles continuateurs de La Bruyère au dix-huitième siècle, l'apprécie ainsi : "On remarque dans tout son ouvrage un esprit juste, élevé,

(1) Géruzez, *Etudes littéraires sur les ouvrages français*.

nerveux, pathétique, également capable de réflextion et de sentiment, et doué avec avantage de cette invention qui distingue la main des maîtres et qui caractérise le génie."

"Les *Caractères* de La Bruyère, dit le P. Broeckaert, attestent une grande finesse d'observation et une souplesse admirable de style. Plusieurs portraits sont des morceaux achevés par la justesse du dessin, la délicatesse du trait et une douce teinte d'ironie."

Madame de Sévigné.

1626. 1696.

NOTICE.—Marie de Rabutin de Chantal, marquise de Sévigné, naquit en 1626 dans le château de Bourbilly en Bourgogne (1). Orpheline dès l'âge de six ans, elle fut élevée sous la tutelle de son oncle, l'abbé de Coulanges, qui lui fit donner une éducation distinguée. Elle brilla à l'hôtel de Rambouillet, sans en prendre les travers. Après la mort de son époux, le marquis de Sévigné, elle se consacra toute entière à l'éducation de sa fille qui devint la comtesse de Grignan, et de son fils, qui ne répondit guère à ses soins. Elle mourut en Provence en 1696, victime de son dévouement maternel, à la suite des fatigues qu'elle avait éprouvées en soignant sa fille dans une grave maladie.

PRINCIPAUX OUVRAGES.—Madame de Sévigné a laissé un volumineux recueil de *Lettres*.

APPRÉCIATION GÉNÉRALE.—A son insu, Madame de Sévigné s'est placée au niveau des plus grands

(1) On n'est pas d'accord sur la date et le lieu de sa naissance. Contrairement à l'opinion qui est exprimée ici, d'autres auteurs prétendent que Madame de Sévigné naquit à Paris en 1627. Elle était petite-fille de sainte Françoise de Chantal, la sublime amie de saint François de Sales, fondatrice de l'ordre de la Visitation.

écrivains. Il faut la ranger, a-t-on dit avec raison, à côté de La Fontaine et de Molière, dans ce groupe d'auteurs que l'on essaierait vainement de traduire ou d'imiter.

Analyse. (1) — Dans ses *Lettres*, Madame de Sévigné paraît n'avoir d'autre but que d'exprimer à sa fille ce qu'elle a de tendresse et d'affection pour elle. Mais, tout en lui répétant sans cesse ces témoignages d'attachement, elle lui parle de ce qu'elle a vu, de ce qu'elle a appris, et de tout ce qui s'est passé autour d'elle. Elle retrace de la manière la plus agréable le tableau du grand siècle de Louis XIV ; elle en caractérise les principaux personnages, et il n'est pas possible de trouver ailleurs une connaissance aussi détaillée et aussi profonde des mœurs de la cour, et c'est ce qui constitue leur utilité historique. (L'abbé Drioux).

Critique. — Les *Lettres* de Madame de Sévigné sont des modèles incomparables de style épistolaire, des chefs-d'œuvre de grâce, de naturel et d'élégance, formant un mélange admirable et presque inimitable de tous les tons et de tous les sentiments, un tableau pittoresque et vivant de la cour et de la ville, qui charmera toujours les esprits délicats (2).

---

(1) On n'analyse ici que les lettres de Madame de Sévigné à Madame de Grignan, sa fille, de 1647 à 1696 ; elles constituent presque tout le recueil et c'est à elles que l'auteur doit toute sa gloire. Quelques autres lettres avaient été adressées à Bussy et à M. de Pomponne sur le procès de Fouquet.

(2) Nous ferons remarquer ici, avec plusieurs critiques, que Madame de Sévigné, quoique sincèrement religieuse, avait une légère teinte de jansénisme et une certaine frivolité de femme du monde qui n'excluait pas d'ailleurs un très grand bon sens.

JUGEMENTS DIVERS. — Suard, dans une dissertation intitulée *Du style épistolaire et de madame de Sévigné*, s'exprime comme suit : "Ce qui distingue madame de Sévigné, c'est cette sensibilité momentanée qui s'émeut de tout, se répand sur tout, reçoit avec une rapidité extrême différents genres d'impressions. Son imagination est une glace pure et brillante, où tous les objets vont se peindre, mais qui les réfléchit avec un éclat qu'ils n'ont pas naturellement. Je lui trouve tous les genres d'esprit : raisonneuse ou frivole, plaisante ou sublime, elle prend tous les tons avec une inconcevable facilité. Son style n'est presque jamais simple, mais il est toujours naturel ; et ce naturel se fait sentir par une négligence abandonnée qui plaît et par une rapidité qui entraîne. On sent partout ce qu'elle dit quelque part : *J'écrirais jusqu'à demain ; mes pensées, ma plume, mon encre, tout vole...*"

M. Godefroy, éminent critique littéraire de notre époque, l'apprécie de la sorte : "La correspondance de la spirituelle marquise est surtout précieuse, parce qu'elle nous présente une incomparable mine de beau style, d'esprit et d'éloquence. Tout a été dit à satiété sur la souplesse, la variété, les grâces de ce style unique qui n'est presque jamais simple et qui est toujours naturel. Ce qu'il y a peut-être de plus merveilleux, c'est la facilité de cette plume qui *trotte* avec une si aimable liberté, et *a toujours la bride sur le cou.*"

Voltaire.

1694. 1778.

NOTICE. — François-Marie Arouet, naquit à Châtenay, près de Sceaux, ou, suivant d'autres, à Paris en 1694. Il étudia au Collège Louis-le Grand, sous la direction des jésuites. Ces maîtres habiles prévirent que leur disciple serait un jour le porte-étendard de l'incrédulité. Après un premier succès au théâtre, il abandonna son nom d'Arouet pour celui de Voltaire sous lequel il est devenu si tristement célèbre. Ses écrits satiriques le firent enfermer deux fois à la Bastille et exiler en Angleterre, où il séjour-

na trois ans. Il revint en France, mais, ayant suscité de nouveaux orages par ses écrits, il se réfugia à Cirey sur les frontières de la Lorraine ; il y résida plusieurs années. Après un moment de faveur à la cour de Louis XV, il se retira à Berlin auprès de Frédéric II. Son séjour en Prusse dura trois années. Brouillé avec Frédéric, il revint en France, mais n'osant reparaître à Paris, il demeura quelque temps en Alsace et se fixa enfin près de Genève, à Ferney, dans une habitation seigneuriale, où il résida jusqu'à la dernière année de sa vie. A quatre-vingt quatre ans il revint à Paris où il mourut en 1778, dans un accès de folie, de désespoir et de rage, ainsi que l'attestent les témoins oculaires de cette horrible mort.

PRINCIPAUX OUVRAGES.—Voltaire, qui aimait à s'entendre décerner le titre d'*écrivain universel*, s'est essayé dans presque tous les genres littéraires tant en poésie qu'en prose

APPRÉCIATION GÉNÉRALE.—Voltaire tint le sceptre de la littérature pendant tout le dix-huitième siècle dont il fut l'oracle. Il a eu tant d'esprit qu'il a fait croire qu'il avait du génie. Toute sa vie ne fut qu'une longue et incessante attaque contre le christianisme qu'il se flattait de détruire (1). Son arme principale était la raillerie, mais il rit d'un rire diabolique, abreuvant ses lecteurs du fiel de sa haine contre les

(1) Il disait un jour : " Je suis las d'entendre répéter que douze hommes ont suffi pour établir le christianisme ; j'ai envie de prouver qu'il n'en faut qu'un pour le détruire. " Menace inepte et impie, inspirée par une haine et un orgueil incommensurable et qu'il savait bien ne pouvoir réaliser.

croyances et les hautes aspirations dont vit l'humanité. Sa nièce, Madame Denis, semble l'avoir parfaitement caractérisé en deux mots quand elle lui écrivait : " Vous êtes le premier homme du monde par l'intelligence et le dernier par le cœur."

Analyse.—1° Voltaire poète. Il essaya d'abord de lutter contre Virgile et le Tasse en donnant à la France la *Henriade*, poème froid et sans couleur qu'il avait la vanité de regarder comme une épopée, et dont le sujet est la conquête de la couronne par Henri IV (1). Il composa des tragédies dont quelques-unes eurent du succès, entre autres *Œdipe*, qu'il prétendit opposer aux tragédies de Sophocle et de Corneille ; *Brutus* qui fait voir le berceau sanglant de la république romaine, et la *Mort de César*, celui de l'empire qui s'éleva sur ses ruines ; *Mahomet*, qui retrace la fondation de l'islamisme ; *Zaïre*, qui reporte le spectateur à l'époque des croisades ; *Alzire*, qui le fait en quelque sorte assister à la conquête du Nouveau-Monde ; *Mérope*, dont le sujet est le rétablissement d'Egisthe sur le trône de Messène, grâce au dévouement de sa mère, etc. Voltaire échoua complètement dans la comédie ; l'*Enfant prodigue* et l'*Indiscret* firent verser des pleurs sur la scène consacrée au rire. Il ne réussit guère mieux dans ses opéras de *Pandore*, de *Samson* et du *Tem-*

---

(1) Faut-il nommer cet autre poème pseudo-épique. *la Pucelle*, dans lequel il souille honteusement l'une des gloires les plus pures de la France, et montre, comme en tant d'autres occasions, que le patriotisme n'existe plus dans les cœurs corrompus et impies ?

ple de la Gloire. Il fit aussi quelques mauvaises odes et plusieurs poèmes soi-disant philosophiques, tels que les sept *Discours sur l'homme*, le *Poème sur la loi naturelle*, etc. Enfin, il composa des épîtres, des satires, des contes et un grand nombre de poésies légères où il réussissait mieux que dans les genres élevés.—Voltaire prosateur. Dans le genre historique il a laissé l'*Histoire de Charles XII*, roi de Suède, œuvre un peu romanesque ; l'*Histoire de l'empire de Russie sous Pierre le Grand ;* le *Siècle de Louis XIV*, où se retrouve le tableau vivant et animé d'une grande époque ; les *Annales de l'Empire* (d'Allemagne) œuvre pleine de mauvaise foi ; un *Essai sur les mœurs et l'esprit des nations*, espèce d'histoire universelle où il s'attache à détruire le pouvoir ecclésiastique. Voltaire écrivit aussi des romans qui sont plutôt des contes en prose ; les uns ressemblent à ceux que l'Orient nous a transmis, les autres sont, en partie, des emprunts faits à la littérature anglaise. Les ouvrages philosophiques du *patriarche* de Ferney constituent un débordement de haine antichrétienne ; on peut citer parmi les plus violents : la *Bible commentée*, les *Lettres philosophiques*, l'*Histoire de l'établissement du christianisme*, le *Dictionnaire philosophique*, qui n'ont d'autre but que de combattre toutes les vérités religieuses. Voltaire s'exerça aussi dans la critique littéraire ; son principal ouvrage en ce genre est intitulé *Commentaires sur Corneille*. Enfin ses innombrables *Lettres* le montrent excitant

le zèle de ses disciples, étendant partout les fils de la vaste conspiration ourdie contre la religion chrétienne ; il y apparaît aussi vil de caractère que brillant d'esprit.

Critique.—Tout en visant à l'universalité littéraire, avec sa facilité inépuisable et sa souplesse merveilleuse, Voltaire ne s'est placé au premier rang dans aucun genre élevé. Comme poète, il a échoué dans l'épopée, et a mis dans sa *Henriade* plus d'histoire que de poésie ; il est resté inférieur à Corneille et à Racine dans la tragédie, et n'approche de ces deux grands maîtres que dans *Mérope*, *Zaïre* et *Alzire*. Avec toute sa verve railleuse, il n'a pas su faire une comédie passable, et il n'a pas mieux réussi dans l'opéra. Ses odes sont très mauvaises, et ses épîtres, ses poèmes philosophiques et ses satires sont fort médiocres. Il n'a excellé, comme poète, que dans un seul genre, la poésie légère, et il y est souvent licencieux jusqu'à provoquer le dégoût. Sa versification est inégale et négligée. Dans la prose, son style est spirituel et vif ; mais il manque de gravité et ne sait pas être sérieux. Par la légèreté avec laquelle il traite l'histoire, il la fait descendre du haut rang qui lui appartient au rôle d'un futile passe-temps. Voltaire, le coryphée du siècle qui s'est dit *philosophique*, n'avait aucun système en philosophie, il se bornait à une ironique négation de toute religion et de toute morale. Le roman ne fut pour lui qu'un moyen de répandre le sarcasme sur toutes les insti-

tutions divines et humaines. Enfin dans ses *Lettres*, il paraît tel qu'il est ; il montre à nu la hideuse laideur de sa nature. (L'abbé Crampon).

JUGEMENTS DIVERS. — Le philosophe J. J. Rousseau est très sévère dans son jugement sur Voltaire : " La satire, le noir mensonge et le libelle sont ses armes, dit-il ; ce fanfaron d'impiété, cette âme basse, cet homme si vil par l'usage qu'il fait de ses talents, laissera de longs et cruels souvenirs parmi nous..."

" Dans la *Henriade*, dit M. Nisard, on remarque l'essor de cette poésie philosophique où brillent toutes les beautés que peuvent inspirer une morale sans religion et une mataphysique sans croyance, beautés d'un ordre inférieur qui n'élèvent pas l'âme et qui ne remuent pas."

" Le génie de Voltaire, dit M. Philarète Chasles, était à la fois puissant et stérile. Poète facile et brillant, il manqua d'enthousiasme ; historien, il réussit à ne pas comprendre l'histoire ; philosophe, il ne féconda pas l'esprit humain. Voltaire se défit de Dieu, et sa rare intelligence perdit ainsi ce qui fait l'immortalité du génie, ce qui est le génie dans sa pleine acception." (1)

Shakespeare.

1564. 1616.

NOTICE.—Shakespeare (2) naquit à Stratfort-sur-Avon, dans le comté de Warwick, en 1564 et mourut dans la même ville en 1616. A l'exception de ces deux points, la biographie de l'illustre poète anglais est pleine d'incertitudes. On sait qu'il quitta Stratfort en 1586 pour chercher fortune à Londres. Arrivé dans la grande ville, il paraît qu'il occupa d'abord

(1) On peut lire une bonne appréciation dans la *Vie de Voltaire* par M. l'abbé Maynard et dans l'*Histoire générale de l'Eglise* par M. l'abbé Darras, (Histoire abrégée, tome IV.)

(2) La plupart des auteurs français écrivent *Shakspeare ;* on trouve dans quelques auteurs anglais *Shakspere* et même *Shaksper*. La controverse sur l'orthographe véritable de ce nom se continue encore de nos jours.

les emplois les plus bas à la porte des théâtres ; il parvint ensuite à se glisser dans les coulisses, et devint successivement acteur, auteur dramatique et enfin directeur. Après s'être acquis une position indépendante, il quitta brusquement le théâtre en 1614 et se retira dans sa ville natale, où il mourut deux ans après, en 1616, sans avoir eu la conscience de son génie ni le pressentiment de son immortalité, dit un de ses biographes.

PRINCIPAUX OUVRAGES.—Shakespeare a laissé environ trente-six pièces, tragédies et comédies, qu'il a composées dans un espace de vingt à vingt-cinq ans. Avant de travailler pour le théâtre, il avait publié *Lucrèce*, petit poème dans le goût italien, *le Pèlerin passionné*, recueil de sonnets, etc.

APPRÉCIATION GÉNÉRALE.—Shakespeare est, suivant M. Villemain "l'homme de génie du théâtre anglais. Nul poète ne fut jamais plus national que lui ; c'est le génie anglais personnifié dans son allure fière et libre, sa rudesse, sa profondeur et sa mélancolie."

Analyse.—1° Principales tragédies : *Macbeth* montre l'usurpation meurtrière, le règne tyrannique, la défaite et la mort expiatoire de ce roi d'Ecosse ; c'est l'œuvre caractéristique de Shakespeare ; *Richard III* offre un portrait saisissant du crime dans ce roi au caractère sombre et farouche, à l'âme orgueilleuse et inaccessible au remords ; *Roméo et Juliette*, pièce originale, retrace les aventures et la fin tragique des

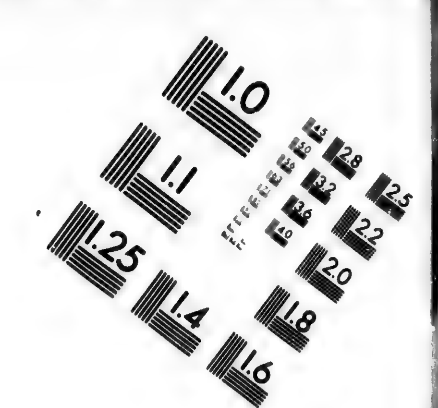
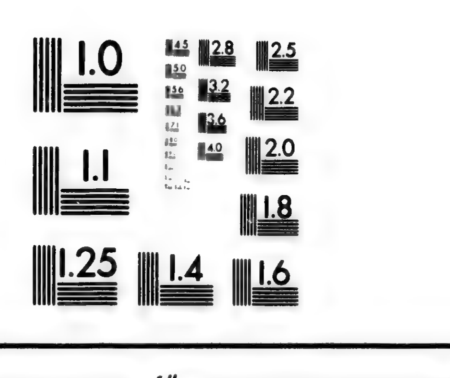
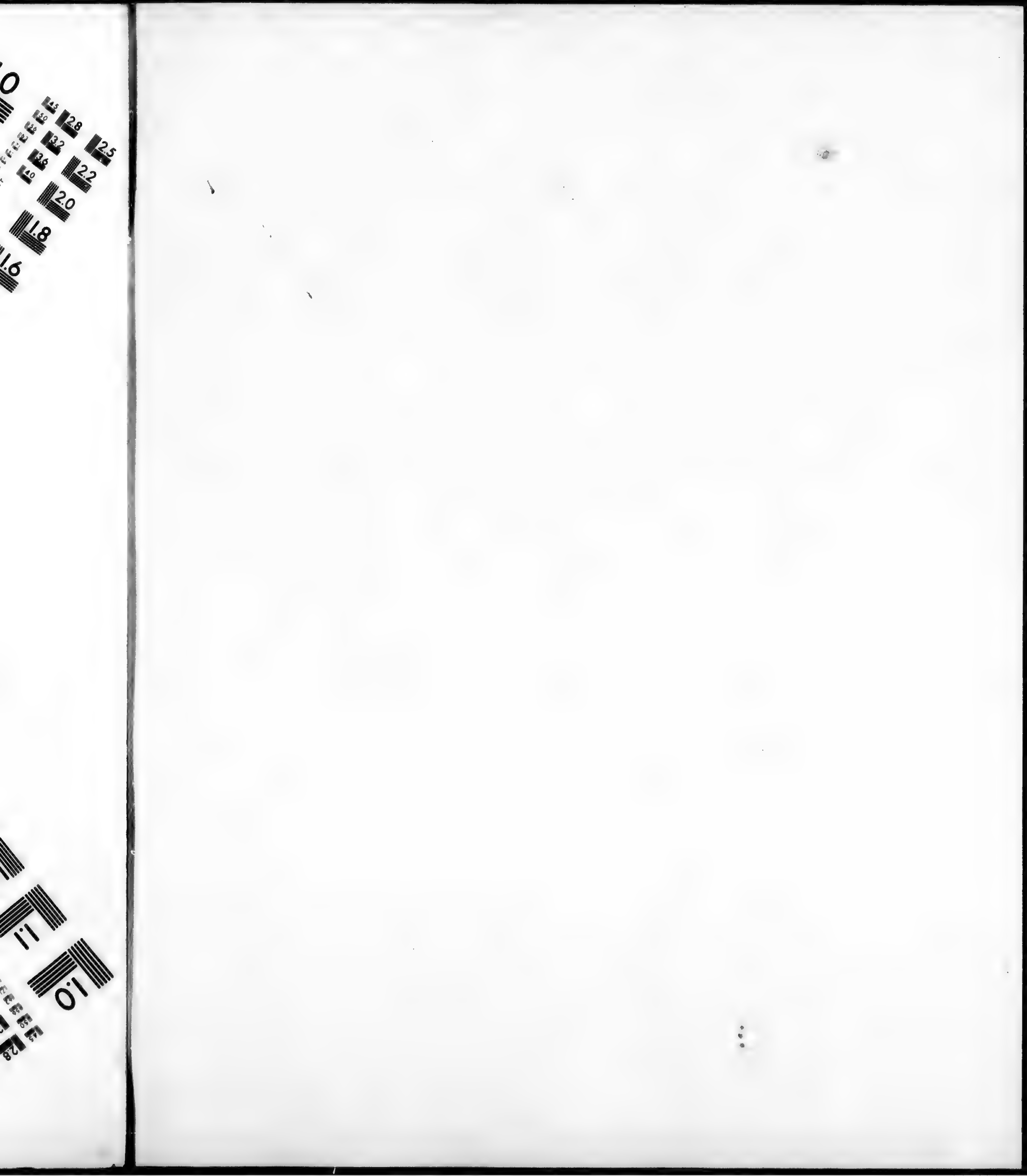


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



6″



derniers descendants de deux familles ennemies ; *Othello* montre jusqu'à quel degré de férocité une passion aveugle peut entraîner l'homme ; *Jules César*, tragédie classique, fait assister le spectateur aux scènes de la conspiration qui coûta la vie au dictateur romain ; *Hamlet*, sombre drame, peint avec énergie le tableau des vicissitudes humaines et de notre néant. Il faut citer encore *Henri VII*, *Henri VIII*, *le roi Lear*, *Antoine*, *Coriolan*, etc.—2° Comédie. Aux yeux de ses compatriotes, Shakespeare tint non-seulement le sceptre de la tragédie, mais aussi celui de la comédie ; ses principales pièces en ce genre sont : *Timon d'Athènes*, le *Marchand de Venise* et les *Commères de Windsor* où sont peintes les mœurs, les habitudes et l'image de la société.—3° Féeries. Le monde réel ne suffisait pas à Shakespeare, il a voulu s'élancer encore dans le monde des esprits. La *Tempête* et le *Songe d'une nuit d'été* sont ses meilleures œuvres en ce genre.

Critique.—Les pièces de Shakespeare réunissent à la foi les accidents soudains du génie, les saillies de l'enthousiasme et les profondeurs de la méditation. Ce grand poète n'a pas d'autre système que son génie ; il n'est pas toujours naturel et vrai, ses métaphores sont souvent recherchées, il fait preuve d'une obscure et vaine affectation, il y a contradiction entre le langage et la condition des personnages. Il faut, en jugeant Shakespeare, rejeter d'abord l'amas de barbarie et de faux goût qui le surcharge et qui provient

de la mauvaise éducation qu'il avait reçue de son siècle. Emotions puissantes, contrastes inattendus, terreur et pathétique poussés à l'excès, bouffonneries mêlées à l'horreur et qui sont comme le rire sardonique d'un mourant, voilà les caractères du drame tragique de Shakespeare. Quant à ses comédies, ce sont des pièces d'intrigue plutôt que des peintures de mœurs. (Villemain.)

JUGEMENTS DIVERS. — Milton s'exprime ainsi : "Quel besoin a mon Shakespeare de pierres entassées par le travail d'un siècle pour recevoir ses cendres vénérées ? qu'a-t-il besoin que ses reliques soient ensevelies sous une pyramide qui monte jusqu'aux cieux ?... Fils chéri de la mémoire, grand héritier de la renommée, que t'importent ces faibles témoignages de ton nom ! Toi-même, dans notre admiration et dans notre stupeur, tu t'es bâti un monument impérissable... Tu demeures enseveli dans une telle pompe, que les rois, pour avoir un pareil tombeau, souhaiteraient mourir."

"Libre enfant de la nature, comme l'a appelé Milton, Shakespeare est cependant loin d'être sans art dans le système dramatique qu'il a fondé. Œuvre de son propre génie, ce système est complètement étranger aux traditions classiques de l'antiquité ; il repose sur une profonde observation de la nature. Le poète nous fait assister au spectacle de toutes les misères de l'existence, représenté dans sa plus horrible réalité. Il est le plus amèrement tragique de tous les poètes anciens et modernes." (L'abbé Crampon.)

Chateaubriand, dans son *Essai sur la littérature anglaise*, dit que la manière de composer de Shakespeare a corrompu le goût : "Shakespeare joue ensemble, et au même moment, la tragédie dans le palais, la comédie à la porte. Il ne peint pas une classe particulière d'individus ; il mêle comme dans le monde réel, le roi et l'esclave, le patricien et le plébéien, le guerrier et le laboureur, l'homme illustre et l'homme ignoré ; il ne distingue pas les genres ; il ne sépare pas le noble de l'ignoble, le sérieux du bouffon, le triste du gai, le rire des larmes, la joie de la douleur, le bien du mal. Il met en mouvement la société entière, ainsi qu'il déroule en entier la vie d'un homme. Cette universalité de Shakespeare a servi à cor-

rompre l'art, elle a fondé l'erreur sur laquelle s'est malheureusement établie la nouvelle école dramatique."

Milton.

1608. 1674.

Notice.—Milton naquit à Londres en 1608. Il reçut une éducation distinguée qu'il compléta à l'université de Cambridge. Après avoir passé quelques années dans sa famille qui habitait alors le comté de Buckingham, il fit un voyage en France et en Italie. A son retour en Angleterre, il se fit pamphlétaire religieux et politique et devint secrétaire de Cromwell. La restauration des Stuarts, le relégua dans la solitude et, quoique devenu aveugle, il continua à s'occuper de travaux littéraires jusqu'à sa mort qui arriva en 1674.

Principaux ouvrages.—Milton composa dans sa jeunesse quelques petits poèmes latins et anglais. Il publia dans la suite une série de pamphlets politiques. Dans sa retraite il composa le *Paradis perdu*, qui est son titre de gloire devant la postérité, un autre poème épique, le *Paradis reconquis*, la tragédie de *Samson*, quelques œuvres historiques et de controverse.

Appréciation générale. — Milton est, après Shakespeare, le plus grand poète de l'Angleterre. En composant son *Paradis perdu*, il fit pour sa patrie ce que Dante, le Tasse et Camoëns avaient fait pour

la leur, il créa une épopée qui devint l'orgueil de l'Angleterre.

Analyse.— 1° Petits Poèmes. Ces compositions latines ou anglaises, appartiennent toutes au genre gracieux : *Lycidas* ressemble à une églogue de Virgile, *Comus* ou le *Masque* est une espèce de comédie féerie, l'*Allegro et le Penseroso* est un poème descriptif.—2° Pamphlets. Les ouvrages de Milton en ce genre ne sont que des attaques contre la vérité catholique et l'ordre monarchique ; les principaux sont : *le Traité sur l'état des rois et des magistrats,* qui est une justification du régicide de Charles Ier et une œuvre de farouche républicanisme ; les deux livres intitulés *Défense du peuple anglais,* ainsi que la *Défense* de l'auteur, dans lesquels Milton expose les causes de la révolution qui aboutit au protectorat de Cromwell, raconte les aventures de sa propre vie et fait connaître les motifs qui l'ont porté à embrasser le parti des puritains.—3° Poèmes épiques. Le *Paradis perdu,* en douze chants, a pour sujet, dit Johnson, la destinée des mondes, la révolution qui a bouleversé le ciel et la terre, la révolte contre le Roi suprême, suscitée par les créatures de l'ordre le plus élevé, la défaite et la punition des ennemis de Dieu ; la création d'une nouvelle race de créatures raisonnables, leur bonheur et leur innocence originelle, la perte qu'ils font de l'immortalité, et leur retour à l'espérance et à la paix. Le *Paradis reconquis,* poème très inférieur au précédent, tomba d'abord dans

l'oubli profond où il est resté. Le poète y chante le Sauveur triomphant des pièges de Satan.—4° l'*Abrégé de l'histoire d'Angleterre,* jusqu'à la conquête des Normands.—5° La tragédie de *Samson,* mêlée de chœurs à l'imitation de l'antiquité, n'est qu'une longue déclamation où Milton se représente lui-même captif, pauvre, aveugle et jouet de ses ennemis.

Critique.—Le sujet du *Paradis perdu* a pour caractère d'embrasser l'intérêt de l'humanité entière, sorte de grandeur que l'imagination ne trouve dans aucune autre épopée. Tout ce que raconte le poète est créé par son imagination ; le travail de son esprit, dans ce sujet tout idéale, ressemble à ce qu'il a lui-même admirablement décrit, au vol fantastique de Satan à travers les espaces du vide. Un essor si périlleux n'est pas à la vérité sans chutes et sans écarts. Les défauts du chantre du *Paradis perdu* sont grands. Son originalité jaillit d'un amas de science et de souvenirs, mais l'abus est à côté de cette richesse : des suppositions bizarres, de fastidieux détails, des subtilités de controverse, çà et là d'insipides plaisanteries, quelquefois une foule d'expressions techniques et un défaut absolu de poésie : voilà ce qui obscurcit le génie de Milton et diminue le ravissement qu'inspire d'abord son magnifique ouvrage. Son style est hardi, nouveau, majestueux, excessivement poétique, mais quelquefois bizarre et pénible, semé d'hébraïsmes, d'hellénismes et de latinismes, de

manière à en former une sorte de langage *babylonien*, suivant l'expression de Johnson (Villemain) (1).

JUGEMENTS DIVERS. — " Malgré ses imperfections, dit Fleury, le *Paradis perdu* est une des plus hautes créations de la poésie. Dans les œuvres d'imagination ce ne sont pas les défauts qu'il faut compter, mais les beautés, et celles du *Paradis perdu*sont innombrables."

" Le mérite du *Paradis perdu*, dit l'abbé Crampon, consiste surtout dans le style ; le poème est défectueux dans son ensemble, mais riche en beautés de détail : Il respire l'esprit puritain, il est inférieur aux œuvres des grands poètes catholiques, parce que le protestantisme de Milton lui interdisait l'usage d'une foule d'images symboliques qu'ont enployées Dante, le Tasse, Gamoëns et Calderon."

Chateaubriand, dans son *Essai sur la littérature anglaise*, dit : " Le républicain se trouve à chaque vers du *Paradis perdu ;* les discours de Satan respirent la haine de la dépendance. Les discours forment plus de la moitié du poème. Milton a transporté dans son ouvrage les formes politiques du gouvernement de sa patrie : Satan convoque un véritable parlement d'enfer ; il le divise en deux chambres ; il y a une chambre des pairs au Tartare. L'éloquence forme une des qualités essentielles du talent de l'auteur : les discours prononcés par ses personnages sont souvent des modèles d'adresse ou d'énergie...." (2)

Dante.

1265. — 1321.

NOTICE.—Dante Alighieri naquit à Florence en 1265 (3). D'abord élève de Brunetto Latini, un des humanistes les plus distingués du treizième siècle, il acheva ses études à Bologne et à Padoue. Il soutint

(1) Nous ne parlons dans cette appréciation que du *Paradis perdu*, qui seul mérite de fixer les regards de la postérité. Lorsque ce grand ouvrage fut terminé, Milton trouva avec peine un éditeur qui le lui acheta pour cinq livres sterling.

(2) Le *Paradis perdu* a été traduit en français par Racine, le fils, par Chateaubriand, et en vers par Delille qui a naturalisé en France le génie et la gloire du poète anglais.

(3) Il avait reçu à sa naissance le nom de *Durante*, mais on s'habitua, dans son enfance, à le nommer par abréviation, *Dante*, et ce petit nom est devenu l'un des plus grands de l'histoire littéraire moderne.

la cause des Guelfes et combattit pour cette faction à Campaldino et à Caprona. Après avoir été chargé par les Florentins de diverses embassades, il fut élu l'un des *prieurs*, c'est-à-dire des magistrats de la république. Son parti ayant été vaincu dans une dissention politique, il fut condamné à l'exil, et se fit gibelin par ressentiment. Dès lors sa vie ne fut plus qu'un enchaînement de malheurs. Il séjourna successivement dans différentes villes d'Italie et fit un voyage à Paris, dont il voulait connaître l'université. Il mourut à Ravenne en 1321.

PRINCIPAUX OUVRAGES.— L'ouvrage qui a rendu immortel le nom de Dante est un poème épique intitulé la *Divine comédie*. Il a également laissé des *canzoni* (1) composés dans sa jeunesse, des paraphrases poétiques de prières chrétiennes et quelques ouvrages en prose.

APPRÉCIATION GÉNÉRALE.—Dante est le fondateur de la poésie italienne ; il a eu l'honneur de créer le premier poème épique qu'aient vu paraître les nations modernes depuis la restauration des lettres. La théologie fut sa muse et l'intérêt de son drame fut l'éternité.

Analyse.—1° La *Divine comédie* (2) embrasse

---

(1) Genre italien de poésie lyrique, assez semblable à la *canso* des troubadours.

(2) Dante explique lui-même pour quel motif il a donné à son poème le nom de *commédie* qui, dans l'acception moderne de ce mot ne peut aucunement s'appliquer à cet ouvrage : " La Comédie, dit-il, s'annonce par de graves embarras, mais aboutit à quelque chose d'heureux. Si vous regardez le sujet, il est d'abord horrible et hideux, c'est l'enfer ; et il est à la fin heureux, désirable, gracieux, le paradis C'est par là que le présent ouvrage s'appelle *Comédie*. "

l'humanité entière, et nous montre l'homme arrivé au terme de sa destinée et commençant une vie qui ne doit plus finir. L'*Enfer*, le *Purgatoire* et le *Paradis* sont les trois mondes que le poète parcourt. Il représente l'*Enfer* comme un entonnoir immense, divisé en neuf cercles qui vont en se rétrécissant, mais qui augmentent en douleurs à mesure qu'ils décroissent. A l'extrémité de cette spirale affreuse se trouve le cercle des traîtres, et l'on voit au fond Lucifer enchaîné. Dante était descendu dans l'enfer avec Virgile qui lui sert de guide et d'introducteur. Le *Purgatoire* est divisé comme l'enfer en cercles, mais il n'y en a que sept, divisés en degrés ascendants : le dernier touche au paradis. Là Virgile abandonne Dante, car le ciel était fermé pour les païens avant la rédemption ; il est remplacé par Béatrix qui est le symbole de la théologie. Elle parcourt avec le poète les sept cieux des planètes, et la vision se termine lorsqu'ils arrivent devant la Divinité qui, tout à la fois triple et une, se manifeste à eux sous la forme d'un triangle de feu. Tel est le plan de cette vaste trilogie épique qui constitue le grand poème du moyen-âge.— 2° Parmi les ouvrages en prose de Dante, il faut citer un traité écrit en latin, intitulé *de vulgari Eloquentia*, où l'auteur examine l'état où se trouvait la langue italienne à son époque, et un traité *de Monarchia*, également écrit en latin, qui a pour but de soutenir les droits de l'empereur Henri VII de qui Dante espérait son rétablissement dans sa patrie.

Critique.—La *Divine comédie*, qui marque la naissance de la langue italienne, en est le plus magnifique monument. L'auteur y a résumé et même devancé toutes les connaissances de son temps ; il s'y montre en même temps théologien, philosophe, historien, physicien, astronome et très grand poète. Unique dans son genre, ce poème ne peut être compris, dans son ensemble et dans ses détails, que par une étude approfondie. Quoique la *Divine comédie* soit un des chefs-d'œuvre de l'esprit humain, elle pèche par certains défauts de style, par des trivialités de langage et par des écarts d'imagination. Ce qu'on doit surtout reprocher à l'auteur, c'est d'avoir donné à son œuvre, si essentiellement catholique d'ailleurs, la dure empreinte du caractère gibelin, qu'avait subie son génie, aigri par le malheur. (1)

JUGEMENTS DIVERS. — "Dante, dit M. Philarète Chasles, est l'expression la plus complète de son temps. La source du pathétique qu'il emploie est la religion. Ouvrant aux regards étonnés des ses contemporains son immense et triple scène, il y a jeté l'histoire entière de son époque. Gigantesque par l'ensemble de la conception, il surprend la pensée par la précision de détails ; actions et émotions sont caractérisées avec une admirable profondeur. Il lui suffit d'un mot pour achever l'analyse, d'un trait pour peindre un homme, d'une couleur pour rappeler un fait ; le sublime, chez Dante, illumine comme l'éclair."

M. Villemain, dans son *Tableau de la littérature au moyen âge*, s'exprime comme suit : "Ce fut, errant et malheureux, que Dante acheva son sublime ouvrage. Ce travail n'était pas seulement une préoccupation poétique ; c'était sa vengeance, c'était son arme. Maître de l'enfer, du purgatoire et du para-

(1) Il est certainement inexcusable d'avoir parlé de plusieurs papes en termes peu respectueux, et d'avoir voulu, en haine du pouvoir temporel de la papauté, soumettre l'Italie à la puissance impériale.

dis, les possédant par droit de génie, il pouvait là donner des places à ses ennemis et à ses amis. Du milieu de sa fuite, de son exil, il punissait ses ennemis. Il y avait trois hommes qui s'étaient montrés ses persécuteurs ; il ne les tuait pas, il les laissait à Florence, mais il disait dans ses vers que ces trois hommes étaient morts, qu'il les avait vus dans l'enfer, que leurs corps n'avaient plus qu'une apparence de vie animée par des démons. Ces récits terribles faisaient fuir les Florentins à l'approche des trois damnés vivants. Voilà la puissance que le génie de cet homme exerçait sur ses contemporains ; voilà pourquoi ses vers étaient répétés partout" (1).

Le Tasse.

1544. 1595.

Notice.—Le Tasse (en italien *Torquato Tasso*) naquit à Sorrente, dans le royaume de Naples, en 1544. Ses talents poétiques attirèrent de bonne heure sur lui l'attention de toute l'Italie. Il trouva un accueil bienveillant à la cour du duc de Ferrare et accompagna en France le cardinal d'Este. Revenu à Ferrare, il goûta quelques années de bonheur qui furent suivies des plus cruelles infortunes. Ayant encouru la disgrâce de son protecteur, il erra successivement dans diverses villes de l'Italie, et lorsqu'il revint à Ferrare, le duc le fit enfermer dans un hôpital d'aliénés. Rendu à la liberté, il partagea les dernières années de sa vie entre Naples et Rome. Un triomphe lui était destiné au Capitole, et le laurier poétique, décerné autrefois à Pétrarque, allait ceindre son front, lorsque, se sentant près de sa fin, il obtint d'être transféré au couvent de St-Onuphre,

---

(1) On lira avec fruit *Dante et la philosophie catholique au treizième siècle*, par Ozanam.

sur le Janicule. Il y mourut, dans de vifs sentiments de religion, en 1595. (1)

Principaux ouvrages.—Le Tasse a composé de nombreux ouvrages en prose et en vers ; mais son génie est tout entier dans la *Jérusalem délivrée.* Il a laissé également d'autres poèmes : le *Renaud*, l'*Aminte*, *les sept jours de la création ;* la tragédie de *Torrismond ;* des poésies diverses, sous le titre général de *Rimes ;* des *Dialogues* et des *Lettres.*

Appréciation générale.—Le Tasse est le plus grand poète de l'Italie moderne ; il est l'auteur de l'une des grandes épopées de la littérature de tous les temps.

Analyse.—1° La *Jérusalem délivrée*, épopée héroïque en vingt chants, qui parut peu de temps après la bataille de Lépante, retrace la lutte de la société chrétienne contre la barbarie musulmane. L'action commence au jour où les croisés vont planter leurs tentes devant la ville sainte, et finit après l'assaut et la grande bataille contre les Sarrasins d'Egypte. Le poète, qui n'avait d'autres ressources que son génie pour traiter ce grand sujet, a su enchâsser dans son récit une foule d'épisodes, souvent heureux et bien choisis, qui ne ralentissent pas l'action principale (2). 2° *Renaud* est un roman poétique, où le Tasse, âgé alors de vingt ans, chanta les exploits de ce célèbre

(1) Le pape Pie IX lui a fait élever un monument dans l'église de ce monastère.

(2) Quinault a puisé dans la *Jérusalem délivrée* le sujet de son opéra *Armide.*

paladin, qui fut l'un des quatre fils Aymon. 3° l'*Aminte* est un drame pastoral dont les chœurs comptent parmi les plus belles productions de la lyre italienne. 4° *Les sept jours de la création* sont l'œuvre d'un temps où le génie du poète était affaibli. 5° La tragédie de *Torrismond*, quoique remarquable par la beauté du style, est médiocre comme drame. 6° Les poésies diverses, réunies sous le nom de *Rimes*, comprennent surtout des *madrigaux*, des *sonnets* et des *canzoni* dont la forme élégante et riche suffirait à la gloire d'un poète ordinaire. 7° Les *Dialogues philosophiques*, les réfutations et apologies contre ses ennemis et ses envieux, ainsi que les *Lettres* familières constituent des compositions qui placent le chantre de la croisade au rang des bons prosateurs italiens.

Critique.—La *Jérusalem délivrée* est la première et peut-être la plus belle épopée des temps modernes. Le sujet surpasse en grandeur celui de l'*Iliade* et de l'*Enéide*. Autour de l'idée fondamentale du triomphe de la croix sur le croissant, viennent se grouper les épisodes les plus variés, et l'unité du poème est parfaite. Si les caractères ne sont pas tracés avec autant de vigueur que ceux de l'*Iliade*, ils sont plus élevés, ils sont chrétiens. Godfroy et Tancrède, deux noms historiques, sont des créations admirables. Nous ne pouvons en dire autant des féeries et de tout le merveilleux du poème ; nous blâmons surtout les tableaux voluptueux qui s'y rencontrent. Quant au

style, il a la majesté et l'agrément qui conviennent à l'épopée, mais il pèche par un certain raffinement ; le *clinquant* s'y mêle à l'or, moins cependant que Boïleau ne le donne à entendre (R. P. Broeckaert) (1).

JUGEMENTS DIVERS. — Métastase, qui fut le Quinault de l'Italie, apprécie ainsi la *Jérusalem délivrée* : " Cette action grande et unique, la variété des événements dont elle se compose, la magie d'un style toujours pur, clair, élevé, harmonieux, le coloris si vigoureux qui brille surtout dans les comparaisons et les descriptions ; cette *évidence* de narration qui séduit et persuade, ces caractères si vrais, ce bel enchaînement des idées ; tant de science, tant de jugement et surtout cette chaleur d'imagination qui semble aller toujours croissant jusqu'au but ; voilà ce qui me pénètre d'un plaisir dont je ne m'étais d'abord pas formé l'idée..."

Voltaire met le Tasse au-dessus d'Homère, mais la critique n'a pas ratifié ce jugement.

La *Biographie universelle* dit : " Ce poème si beau dont le plan est si sage et l'exécution si brillante, n'a pas cependant trouvé grâce aux yeux de la critique. Les jeux de mots et l'esprit d'imitation, qui sont deux des chefs d'accusation dirigés contre le Tasse, formaient le caractère distinctif des écrivains du seizième siècle. Mais que de beautés dans cette œuvre !... A la voix du poète on voit accourir les esprits invisibles, moteurs des cieux et de l'enfer. Depuis le trône de l'Eternel, jusques aux sombres demeures des damnés, tout est en mouvement pour favoriser ou arrêter le triomphe des croisés. Ces moyens surnaturels ne sont pas déplacés dans un sujet chrétien. La *Jérusalem délivrée* doit être regardée comme une émanation du génie" (2).

---

(1) Le Tasse refit vers la fin de sa vie son poème en entier ; il en retrancha tout ce qui lui parut trop profane et chercha à l'envelopper d'un voile homérique, mais il lui ôta ainsi toute son originalité ; il changea même le titre et appela le nouveau poème la *Jérusalem conquise*. La postérité a réservé toute son admiration pour le premier poème, l'autre est tombé dans l'oubli.

(2) La meilleure traduction française de cette épopée est celle de Lebrun.

Klopstock.

1724. — 1803.

Notice.—Klopstock naquit à Quedbinbourg (Saxe) en 1724. Il étudia la théologie protestante à Iéna et à Leipsick. Après avoir passé quelques mois à Zurich, où l'avait appelé le célèbre critique Bodmer, il accepta l'invitation du roi de Danemark et se fixa à Copenhague, où il vécut de longues années. Il rentra ensuite en Allemagne et s'établit à Hambourg ; c'est dans cette ville qu'il mourut en 1803.

Principaux ouvrages.—Klopstock a composé un poème épique intitulé la *Messiade,* de nombreuses poésies lyriques, des tragédies et quelques ouvrages en prose.

Appréciation générale.—Klopstock a rendu les plus éminents services à la langue et à la littérature allemandes. Son nom restera à jamais célèbre parmi les poètes épiques, et il figure au premier rang des poètes lyriques de son pays.

Analyse.—1° La *Messiade* est une épopée en vingt chants, écrite en vers hexamètres. Jamais poète n'a entrepris un sujet plus sublime ni d'un intérêt plus universel. La *Messiade* est le chant de la rédemption du monde. Le poète allemand s'empare de l'Evangile, comme Milton avait fait de la Genèse ; il fait parler et agir l'Homme-Dieu comme personnage principal du poème ; il s'interdit la ressource des fictions ordinaires, qui eussent défiguré un tel su-

jet (1). 2° Poésies lyriques. Les *Odes* de Klopstock, écrites également sur des mètres antiques, semblent être le plus beau titre de gloire de ce poète. La grandeur de Dieu, celle de la création, la mort, la résurrection, l'immortalité, voilà les principaux thèmes sur lesquels il s'est exercé avec le plus de succès ; ses autres poésies lyriques n'offrent qu'un intérêt local (2). 3° Tragédies. Il a moins réussi dans le genre dramatique ; on peut citer les pièces suivantes : la *Mort d'Adam*, tragédie en prose ; les *Bardits*, trilogie dont le héros est le célèbre Hermann que les Romains appelaient Arminius ; *David* et *Salomon*, deux tragédies sacrées en vers. 4° La sollicitude que le poète avait pour la langue allemande lui fit écrire plusieurs ouvrages en prose, entre autre un *Traité sur l'orthographe allemande*, des *Dialogues grammaticaux*, etc.

Critique.—La *Messiade* a toute la grandeur et la majesté de l'épopée, mais l'auteur n'est pas parvenu à vaincre entièrement les difficultés du sujet qu'il avait choisi. Les dix premiers chants renferment l'action principale, puisqu'ils finissent à la mort du Rédempteur ; ils sont remarquables, mais le poète ne parvient pas à remplir les dix derniers chants ; ce

(1) Klopstock fit paraître les trois premiers chants à l'âge de vingt-trois ans ; mais le poème entier ne fut achevé qu'au bout de vingt-sept années.

(2) On peut citer parmi les plus belles odes, celle intitulée *les deux Tombeaux*, consacrée à la mémoire du duc de la Rochefoucault et de Charlotte Corday, ainsi que celles où il témoigne sa reconnaissance pour Bodmer et pour la Suisse. Il a laissé aussi quelques belles élégies et des *Cantiques spirituels* qui eurent beaucoup de vogue.

qu'ils ont de plus beau appartient à la poésie lyrique ; ce sont des hymnes qui se chantent dans les cieux. La *Messiade* est sublime, mais monotone et souvent dépourvue d'action. Le chantre du Messie était avant tout un grand poète lyrique. Ses *Odes*, la plupart religieuses ou nationales, sont sublimes, mais parfois aussi, à force d'énergie et de concision, elles deviennent obscures. Ses tragédies ne sont point dramatiques, et ses écrits en prose sont obscurs et trop subtils.

JUGEMENTS DIVERS. — "Il semble, dit un critique, que la lyre convenait mieux à Klopstock que la trompette ou le clairon ; et ce qui le prouve, c'est qu'après avoir épuisé son talent à donner les portaits des douze apôtres, il ne sait pas les faire agir, et que ce qu'il y a de plus intéressant dans ce poème ce sont les épisodes. La postérité, en honorant dans la *Messiade* la mémoire de Klopstock, lira peu cet ouvrage célèbre, tandis que les belles odes et quelques élégies du même poète exciteront toujours son admiration."

"Milton, dit M. Charpentier, avait chanté la chute de l'homme ; Klopstock chanta sa délivrance. Ces deux poèmes présentaient le même écueil ; la difficulté de soutenir constamment l'intérêt et la pensée dans les régions idéales et infinies où l'âme s'abîme et se confond, et l'obstacle était plus grand encore pour Klopstock que pour Milton, car celui-ci a pu placer dans le ciel les passions de la terre ; il peint des anges, mais des anges déchus, tandis que ceux de Klopstock ont toujours un aspect divin. Dans ce poète c'est le ciel avec toutes ses saintes et solennelles béatitudes ; dans Milton c'est l'enfer qui domine.'

Schiller.

1759. — 1805.

NOTICE.—Schiller naquit à Marbach, dans le Wurtemberg, en 1759. Après s'être d'abord destiné à la théologie (protestante), il étudia successivement la

jurisprudence et la médecine et devint chirurgien militaire. Il abandonna bientôt cette carrière pour celle des lettres, il se rendit à Mannheim, à Leipsick et de là à Dresde, travaillant toujours pour le théâtre. Il fut plus tard nommé professeur d'histoire à Iéna. Il se fixa enfin à Weimar, où il mourut en 1805.

PRINCIPAUX OUVRAGES.—Schiller a composé des tragédies et des drames, des poésies lyriques, des ouvrages historiques, des traités de critique et d'esthétique.

APPRÉCIATION GÉNÉRALE.—Schiller est, avec Gœthe, l'un des deux plus grands poètes de l'Allemagne. On peut le considérer comme le véritable fondateur du théâtre allemand.

Analyse.—1° Tragédies. La première pièce que Schiller fit représenter est intitulée les *Brigands* ; l'auteur expose sur la scène toutes les hontes et toutes les infamies qui dégradent l'espèce humaine ; mais son but est immoral, car il applaudit à ces excès et inspire à ceux qui les ont sous les yeux le coupable désire de les imiter. *Don Carlos* retrace la fin de ce malheureux fils de Philippe II ; ce drame n'est pas conforme à la vérité historique. *Wallenstein* constitue une trilogie à la façon des tragédies antiques ; la première pièce est intitulée le *Camp de Wallenstein*, la seconde *Piccolomini*, elles ne sont en réalité que des prologues en action qui conduisent à la troisième, la *Mort de Wallenstein*, qui est la véritable tragédie. Dans *Marie Stuart* et dans *Jeanne d'Arc*,

Schiller a dénaturé la vérité historique en reproduisant les calomnies dont les protestants ont chargé une reine malheureuse, et en entremêlant de fictions sans vraisemblance l'histoire de la Pucelle d'Orléans. *Guillaume Tell*, que beaucoup de critiques considèrent comme le chef-d'œuvre de cet auteur, représente l'épisode le plus dramatique des annales de la Suisse. 2° Les poésies lyriques de Schiller se composent surtout d'odes, de ballades et de chansons sur des sujets pris dans l'histoire ou la mythologie. 3° Ouvrages historiques. L'*Histoire des révolutions des Pays-Bas* et l'*histoire de la guerre de Trente ans* sont les principales œuvres de Schiller en ce genre ; il s'y montre historien peu véridique (1).

Critique.—Grand poète dramatique, Schiller excelle à exprimer la passion ; mais son style, souvent ravissant et sublime, est quelquefois déclamatoire ; son scepticisme philosophique altère la beauté de ses productions. Chantre païen des dieux de la Grèce et apôtre de la religion de la nature, il a été le père de l'idéal moderne, qui émancipe ses héros de toute autorité divine. L'histoire, qu'il a traitée comme la poésie, n'était de son propre aveu " qu'un magasin pour son imagination. " Ses poésies diverses sont l'expression lyrique de sa tendance constante vers un vague idéal (L'abbé Crampon.)

(1) Nous bornons cette analyse déjà longue aux œuvres qui ont été considérés comme les titres de gloire de cet auteur. Nous ne parlerons ni de ses traités philosophiques, ni de ses critiques littéraires, ni de son roman du *Visionnaire*.

JUGEMENTS DIVERS. — "Schiller, dit le P. Broeckaert, est plus près de Shakespeare que de Racine, c'est Caldéron perfectionné. Il fixa par de vrais chefs-d'œuvre la forme de la tragédie allemande. *Guillaume Tell*, la *Mort de Wallenstein* et *Marie Stuart* n'ont pas été surpassés ; ils servent encore de modèles."

"Comme poète lyrique, dit M. Philarète Chasles, Schiller tient le premier rang parmi les écrivains de l'Allemagne ; comme dramaturge, on peut lui contester quelques qualités nécessaires."

"Poète idéaliste avant tout, dit un autre critique, Schiller ne craint pas d'altérer l'histoire et de la plier aux exgigences de l'idée qu'il veut rendre. Inférieur sans doute à Shakespeare, il est à la tête du théâtre allemand. Ses autres poésies offrent moins de défauts que ses poésies dramatiques." (1)

---

(1) Le *Théâtre* de Schiller a été traduit en français par M. de Barante. Le poète allemand a traduit lui-même l'*Iphigénie* de Racine.

Seconde division.

Quand, où a vécu l'auteur—Enumération de ses principaux ouvrages. —Appréciation générale de l'auteur—Appréciation particulière des ouvrages indiqués dans le programme.

Homère.

Notice.—La vie d'Homère est enveloppée d'une impénétrable obscurité. On ne sait pas où il est né, ni bien précisément quand il a vécu, quelques-uns même ont nié son existence. Ce qu'il y a de plus probable, au milieu des nombreuses opinions émises à ce sujet, c'est qu'Homère naquit au neuvième ou au dixième siècle av. J.-C. près de Smyrne ; que sa vie fut errante, comme celle des poètes de son temps ; qu'il visita dans de fréquents voyages les villes grecques, composant des hymnes pour les fêtes des dieux, et récitant ses poèmes dans les assemblées religieuses et solennelles ; qu'il vécut pendant quelque temps à Chio, et qu'il mourut assez âgé dans la petite île d'Ios (auj. Nio, l'une des Cyclades).

Homère a été le sujet de bien des controverses. Sa vie, telle qu'on la raconte, est une légende fabuleuse. Sept villes se disputaient l'honneur de lui avoir donné le jour : Cumes, Smyrne, Chio, Colophon, Pylos, Argos et Athènes. Entre toutes ces villes, Smyrne paraît avoir fait valoir des droits supérieurs aux autres. Il semble établi d'une manière incontestable qu'Homère vécu vers le neuvième ou le dixème siècle avant Jésus-Christ. D'après le savant Larcher, il serait né vers l'an 884. Quant aux faits de la vie même de ce poète, on en est réduit à des conjectures plus ou moins vraisemblables. Tout ce qui tend à le représenter sous la figure d'un mendiant vieux et aveugle, ne repose sur aucun document sérieux. L'existence d'Homère n'a été révoqué en doute

qu'au siècle dernier, mais cette opinion est rejetée par la critique contemporaine.

Principaux ouvrages.—Homère a laissé deux grandes épopées : l'*Iliade* et l'*Odyssée*. On a également sous son nom des *hymnes* mythologiques et des *épigrammes* — ces dernières ne portent aucun caractère d'authenticité— ; un poème burlesque, la *Batrachomyomachie* (guerre des grenouilles et des rats), qui appartient vraisemblablement à un temps postérieur ; et enfin les *Margitès*, poème satirique dont il ne reste qu'un fragment ; il contenait, suivant Aristote, le germe de la comédie, comme l'*Iliade* avait donné naissance à la tragédie.

Appréciation générale.—Homère est l'un des plus grands poètes de l'antiquité. Il serait le premier, si l'inspiration divine n'avait fait des chants sublimes des prophètes, des psaumes de David et du livre de Job, des œuvres que nulle littérature n'égalera jamais. Avec Homère la muse hellénique atteignit, dès son premier essor, un point si élevé qu'il ne put être dépassé. Le chantre d'Achille ne fut pas seulement le père de la poésie épique, il fut le géographe et l'historien de son siècle. Il ne créa point la mythologie grecque, mais il fixa l'image des dieux en traits ineffaçables dans l'imagination populaire. De même que la tragédie lui emprunta les principaux personnages de ses chefs-d'œuvre, les arts plastiques lui durent les types de beauté idéale dont s'inspirèrent avec tant de bonheur les Phidias et les Pra-

xitèle. L'antiquité lui demanda des leçons de sagesse, et quelques auteurs n'hésitèrent pas à le compter parmi les plus éminents philosophes.

APPRÉCIATION PARTICULIÈRE DE QUELQUES OUVRAGES.

1° **L'Iliade,** épopée de vingt-quatre chants, n'est qu'un brillant épisode de la guerre de Troie ; ce célèbre poème chante la colère d'Achille dont il montre les causes et les résultats ; c'est le développement d'une grande passion dans un caractère héroïque.

Analyse.— Le vaillant Achille, roi des Thessaliens, insulté par Agamemnon, le "roi des rois," se retire dans sa tente. Son absence affaiblit l'armée des Grecs et ranime le courage des Troyens, qui sortent de leurs murailles et livrent plusieurs combats heureux. Ils portaient déjà la flamme sur les vaisseaux ennemis, lorsque Patrocle, Ami d'Achille, se revêt des armes du héros et tombe sous les coups d'Hector, fils du roi Priam. Achille, qui n'avait pu fléchir les prières des chefs, retourne au combat, immole Hector à sa vengeance, ordonne les funérailles de son ami, et rend à Priam le corps de son fils. Tous ces faits se passent en quarante-sept jours. Le fond de l'*Iliade* est historique. Homère y a ajouté tous les ornements, toutes les inventions que pouvaient lui fournir le génie poétique et la mythologie.

Critique.— Les poèmes d'Homère étaient pour les Grecs le code de leur religion et le plus ancien

document de leur histoire. L'*Iliade*, qui semble être l'explosion ardente du premier feu de la jeunesse du poète, offre une vivante image des combats et des délibérations publiques ; elle a été la source principale de tout le développement du génie grec et du génie romain. Par ses qualités dominantes, la proportion harmonique de son ensemble, le charme des descriptions et des comparaisons, le mouvement dramatique de l'action, la beauté des épisodes, la grandeur des idées et la simplicité de l'expression, ce poème a commandé l'admiration de tous les siècles. La critique s'accorde toutefois pour reprocher à Homère des longueurs et des expressions grossières, mais elle n'insiste pas sur ses défauts qui sont largement compensés par des beautés auxquelles tous les peuples ont rendu hommage.

2o L'Odyssée, poème épique en vingt-quatre chants, offre le récit des aventures d'Ulysse (en grec *Odysseus*) après la ruine de Troie.

Analyse.—Tous les chefs grecs étaient rentrés dans leurs Etats ; Ulysse, en butte à la colère de Neptune, errait depuis dix ans sur les mers sans pouvoir atteindre son royaume d'Ithaque. Cependant d'injustes ravisseurs dissipaient ses biens, et, affirmant qu'il était mort, voulaient contraindre Pénélope, sa femme, à se choisir un nouvel époux parmi eux. C'est à ce moment que commence le poème. Télémaque, fils d'Ulysse, part à la recherche de son père. Pendant ce voyage, Ulysse s'échappe de l'île

de Calypso, mais est jeté par la tempête sur l'île des Phéaciens. Attendris par le récit de ses malheurs, ces hommes hospitaliers lui donnent un vaisseau qui le ramène enfin à Ithaque. Il se fait reconnaître de son fils Télémaque, se concerte avec lui, et, après être sorti victorieux d'une épreuve suprême, il immole tous les prétendants. L'Odyssée ne dure que quarante jours, car l'action du poème ne remplit que les derniers chants ; les autres se composent d'épisodes où le poète fait entrer le récit des aventures du héros depuis le départ de Troie.

Critique.—L'*Odyssée*, fruit tranquille de la maturité ou même de la vieillesse du poète, est considérée comme inférieure à l'*Iliade*, mais elle est digne du génie d'Homère. L'*Iliade* est pleine de chaleur, vive et bouillante comme son héros ; l'*Odyssée* nous retrace dans toute la naïveté de leurs charmes la peinture des vieilles mœurs, les affections douces et paisibles du bonheur domestique. Le style de ce poème est simple, clair, harmonieux, abondant, plein d'images et de comparaisons.

JUGEMENTS DIVERS. — Les deux législateurs du goût chez les Grecs et chez les Romains, Aristote et Horace, ont admiré l'unité des poèmes d'Homère, contrairement à l'opinion de ceux qui ont prétendu que ces grandes compositions épiques étaient d'auteurs différents.

Bossuet a dit, après saint Basile, des deux poèmes d'Homère : " Les mœurs antiques qu'ils nous représentent, et les vestiges qu'ils gardent encore, avec beaucoup de grandeur, de l'ancienne simplicité, ne servent pas peu à nous faire entendre les antiquités beaucoup plus reculées, et la divine simplicité de l'Ecriture."

“ L'admiration qui s'attache aux œuvres d'Homère n'a guère trouvé de contradicteurs, dit M. Géruzez. Le nom du seul détracteur qu'Homère ait rencontré, Zoïle, est couvert d'opprobre. Lamotte, en France, n'a pas échappé au ridicule pour avoir été insensible à la beauté de ces poèmes. On peut donc dire avec Joseph Chénier :

Trois mille ans ont passé sur la cendre d'Homère,
Et depuis trois mille ans Homère respecté
Est jeune encor de gloire et d'immortalité.

Pope, dans son *Essai sur la vie et les écrits d'Homère*, dit que ces poèmes “ sont une vaste campagne, où l'on rencontre des beautés naturelles de toute espèce, qui ne se présentent pas aussi méthodiquement que dans un jardin régulier ; une abondante pépinière qui contient les semences de tous les fruits ; un grand arbre qui pousse des branches superflues qu'il faut couper... ”

“ Noble et puissante autorité du génie ! dit un critique contemporain. Celui d'Homère préside, depuis trente siècles, aux destinées de toutes les littératures du monde. C'est dans ce vaste répertoire de toutes les connaissances utiles ou agréables que les Eschyle, les Sophocle, les Euripide ont puisé les sujets de leurs tragédies et les charmes variés de leur style. C'est au génie de ce grand homme que non-seulement les poètes épiques, tels que Virgile et le Tasse, ont dû leurs beautés sublimes, mais que les grands artistes, dans l'antiquité et souvent chez les modernes, ont emprunté leurs plus belles conceptions. De même qu'Homère a été appelé le *Poète*, l'expression de *beautés homériques* est devenue, chez tous les peuples lettrés, le nom par excellence du grand et du beau poétique ” (1).

---

(1) On croit que Lycurgue réunit le premier en corps d'ouvrage les fragments épars des poèmes d'Homère ; mais la gloire de les disposer dans l'ordre où ils nous sont parvenus était réservée à Pisistrate et à son fils Hipparque. Solon et Aristote ont commenté et arrangé ces poèmes, et Aristarque, le célèbre critique d'Alexandrie, les a, dit-on, partagés en vingt-quatre chants.— Homère a été traduit en français par Madame Dacier, Lebrun et Dugas-Montbel ; en anglais par Pope ; en italien par Monti, etc.— On peut lire l'éloge d'Homère dans le *Voyage d'Anacharsis*.

Virgile.

70. 19.

Notice.—Virgile naquit à Andes, près de Mantoue, l'an 70 av. J.-C. Il étudia à Crémone, à Milan, et à Naples. Il avait 30 ans lorsque Pollion le présenta à Mécène, l'illustre protecteur des lettres, et dès lors son génie poétique s'épanouit à l'ombre de la faveur d'Auguste. Après avoir publié ses prmiers ouvrages, il voulut, pour donner plus de fidélité à ses descriptions, visiter la Grèce et l'Asie Mineure ; mais, ayant rencontré Auguste à Athènes, il retourna avec lui en Italie. Il mourut en débarquant à Brindes, l'an 19 av. J.-C. (1).

Principaux ouvrages.—Virgile a laissé les *Bucoliques*, les *Géorgiques* et l'*Enéide* (2).

Appréciation générale.—Tous les siècles ont décerné à Virgile le titre glorieux de *Prince des poètes latins*. Virgile est la gloire la plus pure du Parnasse romain. Aucun poète païen ne s'est attaché, plus que lui, à faire servir la poésie à des vues supérieures. Il est un des meilleurs modèles du goût ; il apportait à la composition une haute idée de la perfection requise en littérature, jointe à un juge-

(1) Son corps fut, suivant son désir, transporté à Naples. On grava, dit-on, sur son tombeau le distique suivant qu'il avait lui-même composé :

Mantua me genuit ; Calabri rapuere ; tenet nunc
Parthenope ; cecini pascua, rura, duces.

(2) On lui a attribué également, sous le nom de *Catalecta*, plusieurs pièces dont une seule, intitulée *Culex* (le Moucheron) lui appartient vraisemblablement.

ment sévère à l'égard de son propre travail (1). Il ne possédait pas le génie de la création ; mais il rachetait cette lacune par une entente exquise des situations et une admirable beauté de détails ; du reste, c'est assez pour sa gloire d'occuper, après Homère, la première place dans l'épopée.

APPRÉCIATION PARTICULIÈRE DE QUELQUES OUVRAGES

1° **Les Bucoliques** sont un recueil de dix poèmes du genre pastoral, connus sous le nom d'*Eglogues* , dans lesquels le poète rappelle avec amour les scènes champêtres dont il avait été témoin.

Analyse.—Parmi les églogues on remarque particulièrement la première, qui est un remerciement délicat adressé à Auguste pour avoir fait rendre au père du poète ses champs donnés comme les autres en récompense aux soldats ; la quatrième, qui, à l'occasion de la naissance d'un fils de Pollion, rappelle les prédictions des Sybilles relatives à la naissance d'un enfant extraordinaire, attendu des peuples comme devant ramener l'âge d'or parmi eux ; et la dernière, consacrée à Gallus, poète ami de Virgile, et qu'on ne connaît que par les éloges de ses contemporains.

Critique.—Virgile a imité Théocrite, mais il a prêté à ses bergers des mœurs plus chastes et un lan-

(1) De là le soin qu'il mettait à remanier ses vers, à retrancher tout ce qui ne répondait pas à son idéal. Il ordonna, à sa mort, de brûler toute l'Enéide, qu'il ne trouvait pas assez parfaite et qu'il n'avait pas le temps de revoir. Auguste, qui connaissait en partie le poème, s'opposa à cette destruction.

gage plus décent : en cela il a certainement surpassé son modèle. Beaucoup de critiques modernes lui reprochent de manquer de vérité, de s'exercer sur un genre de convention et de multiplier les sentiments et les allusions purement politiques ; mais tous sont unanimes à louer le style de ces admirables essais, où l'on trouve réunis tous les genres de beauté, depuis l'élégante simplicité de la pastorale, jusqu'à la majesté de l'épopée et l'inspiration de l'ode (1).

2° Les Géorgiques forment un traité poétique d'agriculture, divisé en quatre chants, dans lesquels le poète décrit et célèbre les travaux des champs et donne des préceptes nombreux sur l'art de l'agriculture.

Analyse.—Le 1er livre a pour sujet la culture de la terre ; le 2e, celle des arbres ; le 3e, le soin des troupaux et le 4e, celui des abeilles. Au milieu de ses descriptions et de ses préceptes, Virgile a intercalé des épisodes ou récits remarquables, entre autres : la mort de César, l'éloge de la vie champêtre, l'histoire du pasteur Aristée, etc.

Critique. — Les *Géorgiques* passent avec raison pour le plus parfait des poèmes didactiques. Variété infinie de tours, coupes hardies et pourtant naturelles, effets imprévus, toutes les satisfactions de l'oreille, du goût et de l'esprit, Virgile y prodigue tous les trésors et ils les répand d'une main si sûre que

(1) Marmontel a dit : "Il n'est pas de galerie si vaste qu'un peintre habile ne puisse décorer avec une des églogues de Virgile."

parmi ces deux mille vers, on en trouve pas un seul à reprendre (1).

3° L'Enéide est un poème épique en douze chants dans lequel le *Cygne de Mantoue* chante l'établissement d'Enée en Italie, et la fondation, par ce héros, du royaume d'où devait sortir l'empire romain.

Analyse.—Dans le premier chant on voit le naufrage d'Enée qui aborde sur les côtes d'Afrique, où Didon, reine de Carthage, l'accueille favorablement. Dans le deuxième, le héros troyen raconte les désastres de la prise d'Ilion. Il continue sa narration dans le troisième et finit à la description de la tempête qui forme le début du poème. Le quatrième chant retrace la passion de Didon pour Enée, le départ précipité du héros, le désespoir et la mort de la malheureuse princesse. Au cinquième, Enée aborde en Sicile, d'où il fait voile pour l'Italie, après avoir célébré des jeux funèbres à la mémoire de son père Anchise. Dans le sixième, l'un des plus beaux de l'*Enéide*, il descend aux enfers et visite les champs Elysées, où son père lui annonce les grandes destinées des Romains, ses descendants. Au septième, la scène change : Enée arrive dans le Latium ; il fait un traité d'alliance avec le roi Latinus qui lui promet la main de sa fille Lavinie, et se prépare à combattre Turnus son rival. Les derniers chants contiennent le

(1) Virgile travailla pendant sept ans à ce poème et quinze ans à l'*Enéide*. Il avait eu pour précurseurs en ce genre Hésiode et Aratus. Les *Géorgiques* ont été admirablement traduites en vers français par Delille, qui a également traduit l'*Enéide*.

récit émouvant des batailles qui se livrent pour la possession du Latium, et le poème se termine par la mort de Turnus tué en combat singulier par Enée. Parmi les nombreux épisodes qui entrent dans le cadre de ce poème, on admire surtout celui du brigand Cacus, et celui de Nisus et d'Euryale, deux amis que la muse de Virgile a immortalisés.

Dans cette grande épopée, Virgile a imité à la fois les deux poèmes d'Homère : les six premiers chants font connaître les voyages d'Enée, comme l'*Odyssée* fait connaître ceux d'Ulysse : les six derniers célèbrent les combats livrés en Italie, comme l'*Iliade* chante ceux qui se sont livrés autour de Troie.

Critique.—L'*Enéide* est un de ces monuments impérissables qui ne lasse pas l'admiration. Cependant Virgile ne l'avait pas conduite au point de perfection qu'il voulait atteindre. Il est vrai que pour l'intérêt de l'action et le dessin des caractères, Virgile est resté au-dessous d'Homère ; mais la beauté continue du style, le charme des descriptions, la vérité des passions, l'intérêt des épisodes font de ce poème la seconde épopée du monde. L'*Enéide* renferme une Odyssée et une Iliade ; l'Odyssée est en récit, l'Iliade est en action, et elle remplit les six derniers chants, qui paraissent inférieurs aux premiers.

Jugements divers. — D'après Quintillien, Virgile compense par la perfection soutenue de son style la sublime conception d'Homère.

Dante nomme Virgile son maître, "Ses chants, dit-il, sont une source d'où coule un large fleuve d'harmonie poétique."

M. Tissot et plusieurs critiques modernes reprochent à Virgile le caractère de son héros principal qu'ils trouvent froid, insensible et même un peu effacé parfois ; mais d'autres considèrent ce jugement comme exagéré.

“ Malgré les défauts qu'on peut reprocher à l'*Enéide*, dit La Harpe, ce qui reste de mérite à Virgile suffit pour justifier le titre de prince des poètes latins qu'il reçut de son siècle, et l'admiration qu'il a obtenue de tous les autres. Le second, le quatrième et le sixième livres sont trois grands morceaux regardés universellement comme les plus finis, les plus complètement beaux que l'Epopée ait produits chez aucune nation. Ce qui fait en total le caractère de Virgile, c'est la perfection continue du style. Il est à la fois le charme et le désespoir de ceux qui aiment et cultivent la poésie. S'il n'a pas égalé Homère pour l'invention, la richesse et l'ensemble, il l'a surpassé par la singulière beauté de quelques parties, et par son excellent goût dans tous les détails. ”

“ Virgile, dit M. Patin, a donné à ses *Eglogues* et à ses *Géorgiques* un double caractère, celui de son génie propre et celui des circonstances particulières dans lesquelles il les a écrites. On y trouve la candeur et la simplicité d'une âme tendre, en même temps la teinte mélancolique d'un ami des champs, qui veut ramener les Romains au goût des occupations rustiques, source première de leur grandeur.—Deux Romes, continue le même critique, sont comme mises en présence par l'auteur de l'*Enéide*, celle d'Auguste et celle de ses fabuleux ancêtres. Dans l'intervalle, il a jeté habilement tous les grands noms de la république, les écrivant sur le bouclier d'Enée (8e livre), les prêtant à des ombres d'élite appelées à vivre pour de hautes destinées (6e livre). Ce résumé de l'histoire romaine se trouve en même temps le résumé de la fable grecque. La Grèce et Rome s'y succèdent comme dans les annales humaines, et la secrète unité de l'ouvrage est l'unité même du monde antique ” (1).

Cicéron.

106 — 43.

Notice.—Cicéron naquit à Arpinum, dans la Campanie, l'an 106 av. J.-C. Il montra d'abord un goût très vif pour la poésie, à laquelle il renonça bientôt pour étudier, sous les maîtres les plus renommés,

(1) On peut lire dans le *Précis de l'histoire de la poésie*, par M. Henry, l'appréciation générale de Virgile par l'illustre historien italien César Cantu.

l'art oratoire, la jurisprudence et la philosophie. Il porta les armes dans la guerre des alliés et voyagea ensuite en Orient. Rentré à Rome, il occupa successivement plusieurs magistratures. Nommé consul, il sauva Rome de la conjuration de Catilina et reçut le titre de *Père de la Patrie.* Ses ennemis l'ayant fait bannir de Rome, il se réfugia à Thessalonique, mais, au bout de deux ans et demi, il fut rappelé de son exil aux acclamations de toute l'Italie. Envoyé plus plus tard comme proconsul en Cilicie, il y fit preuve de valeur militaire. Il revint à Rome au milieu de la guerre civile et se déclara pour Pompée. César, vainqueur, lui pardonna ; mais, après la mort du dictateur, il combattit vivement Antoine et fut assassiné par les soldats du triumvir à Tusculum l'an 43 av. J.-C. (1).

PRINCIPAUX OUVRAGES.—Les œuvres de Cicéron peuvent se diviser en quatre classes : 1° traités sur l'art oratoire, au nombre de huit, parmi lesquels il faut citer le *Brutus*, l'*Orateur*, les trois dialogues *sur l'Orateur*, les *Topiques* et le traité de l'*Invention ;* 2° traités de philosophie, au nombre de douze ; les principaux sont : *de la République*, des *Lois*, *des Devoirs, de la Vieillesse, de l'Amitié, des vrais Biens et des vrais Maux*, les *Tusculanes*, etc. ; 3° discours et 4° lettres (voir plus loin). Un certain nombre d'autres ouvrages de Cicéron ne sont pas venus jus-

(1) Sa tête et ses mains furent portées à Antoine qui les fit attacher à la tribune aux harangues, du haut de laquelle l'orateur, suivant l'expression de Tite-Live, " avait fait endendre une éloquence que n'égala jamais aucune voix humaine. "

qu'à nous. On peut citer dans cette dernière classe : plusieurs poèmes, entre autres celui *sur son Consulat* ; le traité *de la Consolation* ; l'*Eloge de Caton* ; des traductions des principaux auteurs grecs, etc. (1).

APPRÉCIATION GÉNÉRALE.—Cicéron est le grand orateur de Rome, l'écrivain le plus parfait de sa nation, le savant et ingénieux maître de l'éloquence et du style chez ses concitoyens et même, en partie, chez les modernes. L'essence de la philosophie et du savoir antiques, les résultats les plus exquis et les plus complets de la civilisation grecque et latine se trouvent réunis et concentrés dans ses œuvres. Philosophe, il expose les idées de toutes les sectes ; moraliste, il disserte éloquemment sur les vertus ; rhéteur, il n'oublie aucun des principes didactiques de son art ; jurisconsulte, il développe avec clarté les origines des lois ; orateur, il déroule avec une abondance réglée et cependant intarissable ses moyens de défense ou d'attaque. Possédant tous les secrets de l'art oratoire, il parvint à égaler peut-être Démosthène à la tribune, et à le surpasser au barreau.

APPRÉCIATION PARTICULIÈRE DE QUELQUES OUVRAGES.

1° Discours.—Les discours de Cicéron, au nombre de cinquante-six, appartiennent à l'éloquence politique et à l'éloquence judiciaire.

[illegible]—*a*) Les discours politiques empruntent

(1) [illegible] autres ouvrages, qu'il est impossible d'énumérer ici, ont été [illegible] ou contestés à Cicéron

une grande importance des évènements auxquels ils se rapportent. Les principaux sont : celui sur la *loi Manilia*, qui fit donner à Pompée la conduite de la guerre contre Mithridate avec un pouvoir dictatorial en Asie ; les trois discours sur la *loi agraire* proposée par le tribun Servilius Rullus, et que Cicéron eut le talent de faire rejeter par le peuple lui-même, dont cependant elle flattait les convoitises ; les quatre *Catilinaires*, harangues foudroyantes prononcées par Cicéron pendant son consulat contre Catilina et contre ses partisans ; les quatorze *Philippiques*, discours inspirés par le plus ardent patriotisme, que Cicéron prononça contre Antoine en faveur de la république et qui furent la cause de sa mort.—*b*) Les discours judiciaires de Cicéron sont les plus beaux modèles en ce genre. Les plus célèbres sont : le plaidoyer *pour Rocius*, le grand comédien, qui se trouvait sous le coup d'une accusation de parricide ; les *Verrines*, sept discours contre Verrès, préteur de Sicile, qui s'était signalé dans sa charge par les plus iniques et les plus odieuses exactions ; le plaidoyer *pour Murena*, où Cicéron défend ce citoyen d'avoir obtenu par brigue le consulat ; celui *pour Archias*, qui maintint à ce poète grec les droits de citoyen romain ; celui *pour Marcellus*, qui arracha à César la grâce de ce sénateur, partisan opiniâtre de Pompée ; celui *pour Ligarius*, qui fit tomber des mains de César la condamnation de cet ennemi du dictateur ; enfin celui *pour Milon*, le chef-d'œuvre du barreau romain, dans lequel Ci-

céron justifie Milon du meurtre de Clodius (1).

Critique.—Les harangues de Cicéron réunissent au plus haut degré toutes les grandes parties oratoires, la justesse et la vigueur du raisonnement, le naturel el la vivacité des mouvements, l'art des bienséances, le don du pathétique, la gaieté mordante de l'ironie, et toujours la perfection et la convenance du style. Il est vrai toutefois que la richesse, l'élégance et l'harmonie dominent plus particulièrement dans l'élocution oratoire de Cicéron, que même il s'en occupe quelquefois avec un soin minutieux, mais les beautés de cette harmonie savante ne servent jamais à dissimuler le vide des pensées. (Villemain).

2° Lettres.—Dans le trésor des œuvres de Cicéron, le recueil de ses *Lettres* est peut-être ce qui intéresse le plus la postérité, quoiqu'il n'ait pas été fait pour elle. Aucun ouvrage ne donne une idée plus juste et plus vive de la situation de la république à cette époque importante de son histoire.

Analyse.—La collection des lettres de Cicéron se divise en quatre catégories : 1° Les *Lettres familières* ou *ad diversos*, comprenant en seize livres les lettres de Cicéron et les réponses qu'on lui faisait ; 2° Les *Lettres à Atticus* (1), divisées aussi en seize livres ; elles comprennent les lettres écrites par Cicéron à

---

(1) On peut encore citer parmi les discours célèbres de Cicéron celui qu'il prononça devant le peuple après son retour de l'exil, le plaidoyer *pro domo sua* et celui en faveur du roi *Déjotarus* d'Arménie.

(1) Le manuscrit de ces deux catégories de lettres a été découvert à Verceil ou à Vérone par Pétarque au XIVe siècle.

son ami Atticus, depuis son consulat jusqu'à la fin de ses jours ; 3° Les *Lettres à Quintus*, comprenant en trois livres, les conseils et les règles que Cicéron donne à Quintus, son frère, pour le diriger dans son gouvernement d'Asie ; 4° Les *Lettres à Brutus*, au nombre de vingt-cinq, dont quelques-unes ne sont probablement pas authentiques. Toutes ces lettres contiennent les détails les plus curieux et les plus intéressants sur la vie intérieure des Romains, sur les mœurs et les habitudes des citoyens, et sur les formes de l'administration. Elles sont une mine inépuisable pour les érudits.

Critique.—C'est un nouveau langage que parle l'orateur romain dans ses *Lettres*. Continuel acteur de la scène qu'il écrit, ses propres passions, toujours intéressées à ce qu'il raconte, augmentent encore son éloquence ; mais cette éloquence est rapide, simple, négligée ; elle peint d'un trait ; elle jette, sans s'arrêter, des réflexions profondes ; souvent ses idées sont à peine développées. Ce que l'on voit surtout, c'est l'âme de Cicéron, ses joies, ses craintes, ses vertus, ses faiblesses. Il respire dans ces lettres une inimitable naïveté de sentiments et de style ; mais on y retrouve cette continuelle union du génie et du goût qui n'appartient qu'à peu de siècles et à peu d'écrivains, et que personne n'a porté plus loin que Cicéron (Villemain).

JUGEMENTS DIVERS. — On reproche généralement à Cicéron son excessive vanité et sa faiblesse de caractère qui le rendait incapable de supporter le poids de l'adversité ; mais

l'histoire peut graver sur son tombeau les paroles d'Auguste : " C'était un bon citoyen et qui aima beaucoup sa patrie."

Un jour que Cicéron déclamait en grec dans l'école de l'illustre rhéteur Molon de Rhodes, il emporta les applaudissements de tout l'auditoire. Questionné par le jeune orateur : " Et moi aussi, répondit-il, je te loue, Cicéron, et je t'admire ; mais j'ai pitié de la Grèce, quand je songe que le savoir et l'éloquence, les deux seuls biens qui nous étaient demeurés, sont par toi conquis sur nous et transportés aux Romains."

Fénelon, l'élégant et harmonieux écrivain, préfère Démosthène à Cicéron ; il accorde cependant à Cicéron toutes les qualités de l'éloquence, même celles qui distinguent le plus l'orateur grec, la véhémence et la brièveté.

" Quant à moi, dit La Harpe, Cicéron me paraît l'homme le plus naturellement éloquent qui ait existé ; n'eut-il laissé que ses harangues, je le préférerais à Démosthène... Ce n'est pas qu'il me paraisse non plus sans défauts : il abuse quelquefois de la facilité qu'il a d'être abondant ; il lui arrive de se répéter, il affectionne certaines formes de construction ou d'harmonie qui reviennent souvent ; il excelle dans la plaisanterie, mais la pousse parfois jusqu'au jeu de mots. Ces légères imperfections disparaissent dans la multitude des beautés ; et à tout prendre Cicéron est à mes yeux le plus beau génie dont l'ancienne Rome puisse se glorifier."

" Ce grand homme, dit M. Villemain, n'a rien perdu de sa gloire en traversant les siècles ; il reste au premier rang comme orateur et comme écrivain. Peut-être même, si on le considère dans l'ensemble et dans la variété de ses ouvrages, est-il permis de voir en lui le premier écrivain du monde ; et quoique les créations les plus sublimes et les plus originales de l'art d'écrire appartiennent à Bossuet et à Pascal, Cicéron est peut-être l'homme qui s'est servi de la parole avec le plus de science et de génie, et qui, dans la perfection habituelle de son éloquence de style, a mis le plus de beautés et a laissé le moins de fautes " (1).

Horace.

65. 8

NOTICE. — Horace naquit à Venusia, dans l'Apulie,

(1) Les éditions des œuvres de Cicéron sont tellement nombreuses que les philologues les ont divisées en sept âges ou époques principales. On peut lire, sur Cicéron, le *Cours de littérature* de La Harpe.

l'an 65 av. J.-C. Il étudia les belles-lettres à Rome, puis à Athènes. C'est dans cette dernière ville qu'il s'enrôla dans l'armée de Brutus, où il fut tribun militaire. Il convient lui-même qu'il prit la fuite à la bataille de Philippes. Il profita d'une amnistie proclamée par les triumvirs pour rentrer à Rome, où il obtint une charge de scribe dans les bureaux des questeurs. Les poésies qu'il composait attirèrent l'attention de Virgile et de Varius qui l'introduisirent auprès de Mécène et lui procurèrent la faveur d'Auguste. Il se livra dès lors entièrement à la poésie dans sa villa de Tibur qu'il devait à la munificence de Mécène. Il mourut l'an 8 av. J.-C.

Principaux ouvrages.—Les œuvres d'Horace nous sont parvenues en entier. Elles comprennent : 1° des poésies lyriques en vers mêlés : quatre livres d'*Odes*, suivies d'un livre d'*Epodes* (odes ajoutées) et d'un *Poème séculaire*, hymne composé à la demande d'Auguste pour être chanté aux jeux séculaires célébrés sous son règne ; 2° des poésies didactiques, en vers hexamètres : deux livres d'*Epîtres*, deux de *Satires* et l'*Art poétique*.

Appréciation générale.—Horace résume avec Virgile la grande poésie du siècle d'Auguste ; il est, après Pindare, le plus grand poète lyrique de l'antiquité profane, il est l'inventeur de l'épître et l'un des premiers représentants de la satire chez les Romains. Ce qui caractérise Horace, c'est le charme avec lequel la poésie légère et frivole coule de source chez

lui, c'est l'art de dire les choses en termes pleins de grâce, avec une rare finesse et un choix parfait d'expressions. Toutes ses œuvres réunies composent un petit volume contenant à peine dix mille vers. C'est avec ce bagage, bien léger en apparence, mais d'un haut prix littéraire, qu'il est parvenu à la postérité, et qu'il a mérité d'être placé au rang des plus beaux esprits et des plus grand poètes.

APPRÉCIATION PARTICULIÈRE DE QUELQUES OUVRAGES

1° Odes.—La poésie lyrique latine, à part quelques essais de Catulle, est tout entière dans les odes d'Horace, divisées en quatre livres.

Analyse.—Ces odes représentent la poésie lyrique sous toutes ses faces, depuis le dithyrambe et l'ode morale ou philosophique, jusqu'à la chanson et au simple billet. Elles embrassent les sujets les plus variés. L'amitié, la reconnaissance, le patriotisme, les délices de la vie, le spectacle de la nature, les triomphes ou les malheurs de la patrie portent tour à tour le poète à prendre sa lyre et deviennent le sujet de ses chants. (1).

Critique.—Tantôt enjoué comme Anacréon, tantôt élevé comme Pindare, dont il n'atteint cependant pas la sublimité, parce que la conviction religieuse

(1) Les odes les plus remarquables sont : dans le premier livre l'ode I, à Mécène ; l'ode II, à Auguste ; l'ode III, au vaisseau qui emportait Virgile vers Athènes ; l'ode XII, à la République. — Dans le deuxième livre : l'ode II, à Sallustius Crispus ; l'ode VI, à Valgius ; l'ode VII, à Licinius. — Dans le troisième livre : l'ode I et l'ode VI, aux Romains. — Dans le quatrième livre : l'ode I, à Jules Antoine ; l'ode III et l'ode VIII, à Lollius.

lui manquait, il trouve cependant de magnifiques accents, il est élégant et riche en images quand il célèbre la gloire d'Auguste, ou qu'il flétrit les vices de son siècle. Il n'est pas toujours original ; il ne fait souvent que reproduire les inspirations des poètes grecs, dont il emprunte également les mètres lyriques ; mais il imite en homme de génie, comme Virgile imitait Homère, sans presque rien perdre de son originalité. Il mérite de graves reproches sous le rapport moral.

2° Epîtres.—Horace est considéré comme l'inventeur de ce genre. *Ses épîtres* sont comprises en deux livres.

Analyse.—Les *épîtres* s'occupent des sujets les plus variés, depuis la philosophie, l'histoire et la critique littéraire, jusqu'aux simples lettres de recommandation, d'amitié et de politesse. (1).

Critique.—Dans ses *épîtres*, Horace prend le ton familier d'une conversation avec ses amis ; il raille quelquefois, il est plus souvent grave et sévère, et ne se permet pas les personnalités qui lui avaient fait beaucoup d'ennemis. Sa morale est celle de l'honnête homme qui cherche à avoir une vie paisible et douce ; elle ne s'élève jamais aux hauteurs où se rencontre la véritable vertu (Chantrel).

---

(1) Les principales épîtres sont : dans le premier livre : la première et la septième adressées à Mécène ; la dixième, sur le bonheur de la vie champêtre ; la quatorzième, à son fermier. Dans le second livre il n'y a que deux épîtres, celle adressée à Auguste et celle qu'il écrivit à Julius Florus.

3° Satires.—Imitateur des Grecs dans ses odes, Horace est plus original et véritablement romain dans ses *épîtres* et dans ses *satires.* Il leur donnait lui-même le nom de *sermones*, c'est-à-dire conversations, causeries familières. Les *satires* sont également distribuées en deux livres.

Analyse.—Les *satires* embrassent les sujets variés. Le poète considère en général les vices de la société et les flétrit sans reculer toujours devant les personnalités, ridiculisant ou flagellant quelquefois d'un mot certains personnages de son temps. (1).

Critique.—La versification des *satires* est moins soignée ue celle des *épîtres ;* mais on y reconnaît encore la supériorité du talent d'Horace ; le style est simple, coulant, plein de grâce, d'esprit et de finesse. Au point de vue moral, c'est l'œuvre la plus licencieuse du poète. (2).

2° Art poétique.—On désigne sous ce nom l'épître qu'Horace a adressée à Lucilius Pison et à ses fils, aussi l'appelle-t-on souvent *Epître aux Pisons.* (3).

---

(1) Les principales satires sont, dans le premier livre : la première, adressée à Mécène ; la quatrième, adressée à ses détracteurs ; la neuvième, où il raconte les importunités d'un fâcheux ; la dixième qui est purement litt[illegible]ire. Dans le second livre : la première, qui contient son apolog[illegible], la troisième, contre les stoïciens ; la sixième, où se trouve la fable du rat de ville et du rat des champs ; la huitième, qui offre la description d'un mauvais repas.

(2) Horace ne peut être lu que dans les éditions purgées des outrages à la morale qui entachent ses œuvres. Il avoue du reste lui-même qu'il était un "pourceau du troupeau d'Epicure."

(3) Boileau, n'a guère fait qu'en reproduire la substance avec les développements propres à la littérature française.

Analyse.—L'*Art poétique* se divise en trois parties : dans la première, Horace donne des préceptes généraux de composition, c'est une espèce d'introduction ; la deuxième, qui fait le fond de l'ouvrage, traite de la poésie dramatique ; la troisième se compose de préceptes adressés aux poètes sur les études qu'ils doivent faire.

Critique.—L'*Art poétique* ne paraît pas avoir été, dans l'idée d'Horace, un traité méthodique, mais une épître plus longue et plus soignée que les autres, à cause de l'importance du sujet. Il y a bien aussi quelques inexactitudes, mais en somme, ce poème est une œuvre éminente de critique, où le lecteur instruit reconnaît avec plaisir les qualités qui caractérisent Horace : le bon sens servi par une heureuse élocution (R. P. Broeckaert). (1).

Jugements divers. — " Horace, dit Quintilien, est presque le seul de nos lyriques qui mérite d'être lu ; car il s'élève quelques fois, il est plein d'agrément et de grâce, et son audace est très heureuse dans les figures et dans les mots. "

En parlant des *Satires*, Perse s'exprime de la sorte : " L'adroit Horace touche légèrement tous les défauts de l'ami qu'il fait rire, et s'insinue, en se jouant, jusque dans son cœur. "

M. Vanderburg, l'un des meilleurs traducteurs d'Horace, dit : " Les contemporains d'Horace ne lui auraient pas prédit son succès devant la postérité. Auguste, Mécène et quelques autres reconnurent tout ce qu'il valait ; mais il eut plus d'ennemis que d'admirateurs pendant sa vie. On trouve aussi peu d'éloges de sa muse chez les premiers poètes qui vinrent après lui. En revanche, l'admiration qu'inspirent ses écrits

---

(1) Plusieurs critiques, entre autres La Harpe, appellent l'*Art poétique* " le code éternel du bon goût. "— Trois poètes seulement, dans la durée des siècles, ont traité en vers, avec succès, après Horace, de l'art poétique ; ce sont : Vida, Boileau et Pope.

ne fit que s'accroître de siècle en siècle. De tous les poètes latins on ne peut lui opposer que Virgile. Il laisse bien loin tous les autres par le mérite de ses compositions poétiques et par leur variété. "

" On trouve, dit M. Patin, trois caractères distincts dans les *Odes* d'Horace ; dans les unes, et ce sont les plus magnifiques, il célèbre les vieilles vertus et l'antique religion de Rome républicaine ; dans les autres, odes pour ainsi dire officielles, il chante les gloires récentes et la politique réparatrice de l'empire ; dans d'autres enfin, il chante pour son propre compte, et sa muse prenant des accents lyriques tourne en sentiments et en images ce qui est idée dans les *Satires* et les *Epîtres* " (1).

St-Augustin.

354. 430.

Notice.—Saint Augustin naquit à Tagaste, près d'Hippone, en Numidie, l'an 354. A 28 ans, il avait parcouru tout le cercle des connaissances humaines, enseignées à cette époque, aux applaudissements de tous ses maîtres. De Carthage, où il professait la rhétorique, sa renommée s'étendant au loin, le fit appeler à Milan pour remplir les mêmes fonctions. C'est là que les prières de sa pieuse mère, sainte Monique, et de fréquents rapports avec saint Ambroise le décidèrent à quitter la vie de désordres qu'il avait menée et à se convertir entièrement à Dieu. Après avoir reçu le baptême de la main de saint Ambroise, il reprit la route de l'Afrique. Or-

(1) Aucun écrivain de l'antiquité, depuis la renaissance des lettres, n'a été aussi souvent réimprimé. On a évalué à près de mille le nombre des éditions qui en ont été faites depuis trois siècles en Europe. Cet auteur a été traduit dans toutes les langues, les traductions françaises se comptent par centaines.—On peut lire sur Horace l'excellente appréciation de M. Laurentie dans son livre de l'*Etude et de l'Enseignement des lettres.*

donné prêtre malgré lui par Valère, évêque d'Hippone, il devint son coadjuteur en 395, puis son successeur. Après une longue et brillante carrière épiscopale, il mourut en 430, pendant l'invasion des Vandales, au bruit de l'incendie qui dévorait la ville d'Hippone. " Avec lui, dit l'abbé Darras, mourait l'Afrique chrétienne et civilisée."

PRINCIPAUX OUVRAGES.— Suivant le témoignage de Possidius, son biographe et son contemporain, saint Augustin a composé au delà de mille ouvrages, compositions savantes qui comprennent toutes les matières de religion, de morale, de philosophie, d'histoire, de discipline, de science et d'art, l'interprétation des livres saints, la réfutation des hérésies, surtout de celles des manichéens, des donatistes et des pélagiens, enfin un grand nombre de discours. Parmi cet immense recueil (1), qui constitue un monument immortel élevé à la gloire de la religion, il faut citer en premier lieu les admirables livres des *Confessions* et de la *Cité de Dieu ;* les traités du *Libre arbitre*, de la *Nature et de la Grâce*, de la *vraie Religion*, de la *Trinité*, de la *Doctrine chrétienne*, de la *Manière d'instruire les ignorants*, de la *Grâce du Nouveau-Testament*, le livre des *Rétractations*, etc. Il faut y joindre une volumineuse correspondance qu'il entretint avec les papes, les empereurs et tous les grands hommes de son temps.

---

(1) La meilleure édition des œuvres complètes de saint Augustin comprend onze volumes in-folio.

Appréciation générale.—Saint Augustin, docteur de l'Eglise, par la profondeur de son génie et par l'importance de ses travaux, domine non-seulement son époque, mais tous les siècles chrétiens. Il a été le maître de saint Thomas d'Aquin et de toute la scolastique. Bossuet l'appelle l'*Aigle des docteurs.* Il fut aussi l'un des principaux législateurs monastiques. Etant lui-même l'une des plus précieuses conquêtes de la grâce divine, il mérita d'être surnommé le *Docteur de la grâce* par sa longue et victorieuse lutte contre le pélagianisme. Toute sa carrière épiscopale n'a été qu'une suite non-interrompue de triomphes pour l'Eglise catholique. L'étendue de son génie et la profondeur de ses connaissances se révèlent dans ses œuvres, qui forment un cours complet de théologie, mais dont le style porte la rude empreinte d'un siècle de décadence et du génie africain (1).

APPRÉCIATION PARTICULIÈRE DE QUELQUES OUVRAGES

1° Discours.—Saint Augustin exerça, avec le plus éclatant succès, le ministère de la parole dans les discussions publiques ou privées avec les hérétiques, dans les conciles et dans la chaire sacrée.

(1) On a reproché à saint Augustin quelques inexactitudes dans ses discussions sur la grâce, mais cette remarque ne peut porter que sur la forme et nullement sur la doctrine. L'Eglise romaine a élevé à sa mémoire le plus glorieux monument : la statue d'Augustin, avec celles de saint Ambroise, de saint Athanase et de saint Chrysostôme, soutient, au Vatican, la chaire de saint Pierre.—Les protestants et les jansénistes ont prétendu, avec une insigne mauvaise foi, s'appuyer sur les écrits de saint Augustin pour établir leurs doctrines sur la prédestination et sur la grâce. Jansénius avait même intitulé son livre *Augustinus.*

Analyse.—Il reste plus de quatre cents sermons du saint docteur ; ils comprennent des traités sur l'Evangile de saint Jean et sur les épîtres de saint Paul ; des homélies sur divers passages de l'Ecriture ; des entretiens relatifs aux grandes solennités ou aux fêtes des saints et un commentaire sur les psaumes. Ces sermons n'ont pas été écrits par saint Augustin lui-même, mais simplement recueillis par ses auditeurs.

Critique.—La lecture des *sermons* présente un enseignement aussi solide que varié. Mais l'effet oratoire a disparu. Cet effet était prodigieux. L'éloquence d'Augustin ne s'arrêtait point à l'épiderme, caressant pour ainsi dire l'intelligence et faisant sur l'âme l'effet d'une mélodie agréable ou d'un savant concert. Elle pénétrait, comme le glaive apostolique, jusqu'au centre et à la moële du cœur, pour y enfoncer le trait victorieux de la grâce, le germe de la conversion et du salut (L'abbé Darras). A Carthage saint Augustin prenait soin de la forme littéraire de ses discours, mais à Hippone il cause avec ses amis et ne s'élève que lorsque le sujet entraîne son génie. Si toutefois l'art oratoire se résume dans la puissance d'instruire et de toucher, il posséda cet art dans la plus merveilleuse étendue (R. P. Broeckaert).

2° Cité de Dieu.—Cet immortel ouvrage, qui avait demandé dix-huit ans de labeurs, est resté comme le monument le plus complet de l'érudition et du génie de saint Augustin. Le plan providentiel

de Dieu dans le gouvernement du monde s'y déroule avec une majesté que Charlemagne admirait et que Bossuet s'est efforcé de reproduire dans le *Discours sur l'histoire universelle.*

Analyse.— L'auteur fait lui-même l'analyse des vingt-deux livres dont se compose l'ouvrage : " Les cinq premiers, dit-il, réfutent ceux qui pensent que le polythéisme est nécessaire à la prospérité des choses humaines, et qui attribuent les calamités présentes au délaissement général de ce culte. Les cinq autres sont écrits contre ceux qui avouent qu'il y aura toujours plus ou moins de calamités temporelles, mais qui prétendent que le polythéisme était utile pour la vie future. Ces deux vaines opinions sont donc réfutées dans les dix premiers livres ; mais pour qu'on ne nous reprochât point d'avoir renversé les idées des païens sans établir les nôtres, nous avons employé à cette fin les douze derniers livres de notre ouvrage. Nous constatons d'abord l'existence de deux cités, dont l'une est de Dieu et l'autre de ce monde. Les quatre premiers livres sont consacrés à exposer l'origine de ces deux cités et à en développer les divers caractères ; les quatre suivants en montrent les progrès à travers les temps, et les quatre derniers font connaître leurs fins différentes dans l'éternité." (1).

Critique.—La *Cité de Dieu* est une triomphante

(1) La meilleure traduction française de la *Cité de Dieu* est celle de M. Moreau.

apologie du dogme chrétien ; un monument encyclopédique où le génie de l'évêque d'Hippone, embrassant le passé, le présent et l'avenir du monde, s'est élevé à une hauteur de vue qui n'a jamais été dépassée. Dans ce cercle providentiel, sous le regard de Dieu, se déroulent, s'enchaînent et se développent tous les événements humains, sans que ni le libre arbitre de l'homme ni la puissance divine souffrent la moindre atteinte. (L'abbé Darras, *Histoire de l'Eglise*, tome XII).

JUGEMENTS DIVERS. — Pour mieux faire comprendre l'éloquence de saint Augustin, nous reproduisons le passage suivant de Possidius : "Augustin prêchait, publiquement et en particulier, dans les maisons et à l'église, la parole du salut. Il combattait avec une ardeur infatigable les erreurs et les hérésies qui désolaient alors l'Afrique. Tantôt par des livres, tantôt par des discours d'apparat, tantôt par des polémiques improvisées où son éloquence atteignait une prodigieuse sublimité, il réduisait ses adversaires au silence. Les chrétiens le suivaient partout où il portait ses pas. On l'applaudissait avec transport et chacune de ses excursions était un véritable triomphe. On admirait les écrits d'Augustin se succédant avec une rapidité merveilleuse, ou bien on courait entendre le docteur lui-même. Les hérétiques se pressaient en foule à ses instructions toutes pleines de la majesté de l'Ecriture et de la plus pure sève de la vérité. On payait des tachygraphes pour recueillir chacune des paroles qui tombaient de ses lèvres inspirées. Ainsi se répandait dans toutes les provinces d'Afrique la saine doctrine, la suave odeur de Jésus-Christ mieux connu et plus fidèlement adoré."

L'évêque Victor de Vite, autre contemporain du grand docteur, dans son ouvrage de la *Persécution des Vandales*, appelle saint Augustin "un fleuve d'éloquence qui fécondait toutes les campagnes de l'Eglise, la gloire du sacerdoce, le maître des docteurs, le grand prédicateur de la parole du Verbe, l'invincible athlète dont le glaive avait frappé l'hydre aux cent têtes de l'hérésie."

On trouve dans les écrits de saint Augustin, comme dans

la plupart des ouvrages de son époque, des barbarismes et des jeux de mots. " Mais, dit Bossuet, que ces minuties sont peu dignes d'être relevées !... Le fond de saint Augustin, c'est d'être nourri de l'Ecriture, d'en tirer l'esprit, d'en prendre les hauts principes, de les manier en maître et avec la diversité convenable. Après cela, qu'il ait ses défauts, comme le soleil a ses taches, je ne daignerais ni les avouer, ni les nier, ni les excuser ou les défendre. "

" La *Règle* qui porte le nom de saint Augustin, dit M. de Montalembert dans ses *Moines d'Occident*, est devenue le code fondamental d'une branche immense de l'ordre monastique. Cet ordre peut donc revendiquer la gloire de celui qui a été déclaré le plus célèbre et le plus grand des théologiens, le père et le maître de tous les prédicateurs du saint Évangile, et qui se place entre Platon et Bossuet, entre Cicéron et saint Thomas d'Aquin, au premier rang des rares esprits qui planent sur les siècles. C'est dans les exercices et les austérités de la vie claustrale que se forma définitivement cet homme aussi grand par la pensée que par la foi, par le génie que par la vertu, né pour exercer sur son temps et sur tous les temps l'ascendant le plus légitime. "

Bossuet.

1627. — 1704.

Notice.—Bossuet naquit en 1627 à Dijon. Il fit ses premières études au collège des Jésuites de cette ville (1). Il vint ensuite à Paris pour étudier la théologie au collège de Navarre. Après une jeunesse consacrée entièrement à l'étude et au service de la religion, il fut admis au sacerdoce et remplit les

(1) Le jeune Bossuet montra dès lors la vigueur précoce de son génie. Nul ne se soumettait avec autant de cœur aux obligations et aux devoirs de la vie d'écolier. Ses camarades avaient remarqué sa régularité laborieuse et sa constance à tracer son sillon, ils disaient de lui, en jouant sur son nom, *Bos suetus aratro*. A l'âge de seize ans il prêcha son premier sermon à l'hôtel Rambouillet ; l'auditoire d'élite qui l'écoutait demeura frappé d'admiration devant sa brillante improvisation. Cette espèce d'épreuve ayant eu lieu à une heure avancée de la nuit le bel esprit Voiture dit "qu'il n'avait jamais entendu prêcher ni sitôt ni si tard."

fonctions d'archidiacre de Metz. A l'âge de trente-deux ans, il reparut à Paris, où, pendant dix années, il fit dans la prédication l'emploi de ses forces déjà éprouvées par la controverse. Il fut alors nommé évêque de Condom ; mais, ayant été choisi par Louis XIV pour être le précepteur du Dauphin, il se démit de son évêché. Après avoir complété l'éducation de son royal élève, il fut promu au siège de Meaux ; il exerça son ministère pastoral avec la simplicité et le zèle d'un apôtre et, après avoir été mêlé à tous les grands événements religieux de son temps, il termina sa vie saintement à Paris en 1704.

PRINCIPAUX OUVRAGES.— Bossuet a composé un très grand nombre d'ouvrages dont les principaux sont : une *Réfutation du catéchisme de Paul Ferry* ministre protestant ; l'*Exposition de la doctrine chrétienne*, qui contribua à la conversion de Turenne ; le *Discours sur l'Histoire universelle ;* la *Politique de l'Ecriture sainte ;* le *Traité de la connaissance de Dieu et de soi-même*, admirable résumé de philosophie, (ces trois ouvrages ont été écrits pour l'instruction du Dauphin) ; l'*Histoire des variations* de la réforme, écrasante réfutation du protestantisme par l'histoire même des variations de son symbole ; des *Avertissements aux protestants*, qui complètent l'œuvre précédente ; la *Défense de la tradition et des saints Pères ;* un *Commentaire sur l'Apocalypse ;* de nombreuses *Lettres*, dans lesquelles on s'étonne de voir l'éloquence et la science unies à l'abandon le

plus familier ; les *Méditations sur l'Evangile ;* les *Elévations sur les mystère*, œuvre interrompue par la mort de l'illustre écrivain. Comme orateur, Bossuet a laissé des sermons, des panégyriques et des oraisons funèbres, ainsi qu'un discours prononcé à l'Académie française le jour de sa réception.

APPRÉCIATION GÉNÉRALE.—Bossuet a mérité par l'élévation et l'étendue de son génie d'être appelé l'*Aigle de Meaux.* Aucune littérature n'a un nom à opposer à celui qu'il s'est fait comme orateur par ses *Oraisons funèbres*, comme historien, par son *Discours sur l'histoire universelle*, et, comme controversiste, par ses ouvrages contre le protestantisme. Athlète infatigable, il accumule les chefs-d'œuvre sans paraître y songer ; il met à tout ce qu'il touche le sceau de son génie. Sa marche est celle du géant qui parcourt une vaste distance en quelques pas ; en peu de mots il manifeste et éclaire tout un monde d'idées. Il étonne, il subjugue, il enlève. Vigueur et énergie, voilà le caractère de Bossuet ; cependant il ne manque ni de grâce, ni de sensibilité, mais sa sensibilité profonde n'est pas dans les mots, elle est dans les choses. Les mots ne sont rien pour lui ; il se fait une langue pour les besoins de sa pensée haute, vaste ou profonde ; expressions, tournures, mouvements, construction, harmonie, tout lui appartient en propre. Son style est réellement extraordinaire comme son génie, il est à la fois le plus original et le mieux approprié à toutes les circons-

tances. Par ses immenses travaux, il eût mérité d'être placé parmi les Pères de l'Eglise, si les circonstances ne l'avaient pas amené à devenir l'un des défenseurs des doctrines erronnées du gallicanisme (1).

APPRÉCIATION PARTICULIÈRE DE QUELQUES OUVRAGES.

1° Oraisons funèbres.—Bossuet avait préludé par quelques éloges funèbres aux six chefs-d'œuvre qui constituent son premier et son plus glorieux titre à l'éloquence.

Analyse.—1° L'*Oraison funèbre de la reine d'Angleterre* (2) passe, avec celle du prince de Condé, pour le chef-d'œuvre du genre. Bossuet y instruit les rois sur la tombe d'une reine aussi grande que ses malheurs. Dans cette œuvre magistrale on remarque surtout l'exode, le récit des voyages de la reine fugitive à travers l'océan, les portraits de Charles Ier et de Cromwell, etc. 2° L'*Oraison funèbre de Madame* (3). C'est dans ce discours que l'illustre orateur étale, dans le spectacle d'une seule mort, la vanité de toutes les espérances, de toutes les prospérités humaines. 3° L'*Oraison funèbre d'Anne de Gonzague*, princesse palatine. Bossuet y donne une foule de détails sur son héroïne et sur sa famille, il y peint les plaisirs frivoles et les ambitions ardentes

(1) Son châtiment a été, comme dit Montalembert, de se voir encore loué par les pires ennemis de l'Eglise.

(2) Henriette-Marie de France, fille de Henri IV, veuve de l'infortuné Charles 1er, roi d'Angleterre.

(3) Henriette-Anne d'Angleterre, fille de Charles 1er, duchesse d'Orléans.

de la cour, les vaines pensées et les trompeuses promesses des politiques. 4° L'*Oraison funèbre de Michel Le Tellier.* Le panégyriste y montre le ministre exerçant les saintes et paisibles fonctions de la justice au milieu des orages civils, il déplore les vains calculs des ambitieux et le vide de cette réputation à laquelle ils aspirent et par laquelle ils veulent tromper leur néant. 5° L'*Oraison funèbre de Marie-Thérèse*, infante d'Espagne, reine de France. Bossuet y fait un tableau plein de charme et de grâce des vertus modestes de la compagne de Louis XIV. On remarque particulièrement dans ce discours le morceau relatif au bombardement d'Alger par Duquesne. L'*Oraison funèbre du prince de Condé.* Le génie de Bossuet s'y déploie dans une foule de magnifiques narrations où sont racontés les exploits du vainqueur de Rocroy et de Lens, et dans une admirable péroraison où toutes les conditions et tous les âges, en proie aux terreurs de l'éternité, sont cités devant le tribunal de Dieu. On remarque surtout le récit de la bataille de Rocroy, le parallèle de Condé et de Turenne, etc.

Critique.—Les *Oraisons funèbres* de Bossuet sont les plus beaux monuments de l'éloquence humaine. Dans ce genre il est sans rival ; il ne l'a pas créé, mais il a mis une distance immense entre lui et tous ceux qui ont tenté la même carrière. L'oraison funèbre pour lui n'est pas une espèce de panégyrique. La vie de la personne dont on entend l'éloge n'est

qu'un point de départ, d'où l'orateur s'élève d'un vol hardi et puissant. Les réflexions qui naissent du sujet, il les enchaîne, il les condense, il en déduit une leçon qui domine tout le discours. Dès lors il ne doit pas reculer devant la partie profane de son sujet, il peut célébrer les qualités mondaines de son héros : il y puisera une nouvelle force pour courber tous les fronts sous la main de Dieu. Mais pour réaliser cette conception, il fallait être plus qu'orateur, il fallait être grand philosophe et grand poète. Bossuet est tout cela dans ses oraisons funèbres ; il est, là surtout, le vrai représentant du grand siècle (R. P. Broeckaert).

2° Discours sur l'histoire universelle. — Cet ouvrage, écrit pour l'instruction du Dauphin, est, suivant le sentiment des critiques, supérieur sous plusieurs rapports à la *Cité de Dieu* de saint Augustin.

Analyse.—Ce magnifique monument d'histoire et de philosophie chrétienne comprend trois parties distinctes : 1° *la suite des temps,* 2° *la suite de la religion,* 3° *la suite des empires.* Ces trois parties embrassent tous les faits qui manifestent, depuis la création du monde jusqu'à Charlemagne, les desseins de Dieu sur l'humanité (1). Dans la première partie, Bossuet divise toute cette suite de siècles en douze époques comprenant les sept âges du monde

(1) On a publié en 1806 la continuation de l'ouvrage de Bossuet par l'auteur lui-même depuis 810 jusqu'à 1661. On ne doit la regarder que comme des matériaux rassemblés et non rédigés.

(2). Dans la seconde, il expose et discute les titres de la tradition religieuse, et, comme il veut asseoir sur un fondement inébranlable la vérité de la religion chrétienne, il ne laisse dans l'ombre aucun fait ni debout aucune objection. Cette démonstration forme plus de la moitié de l'ouvrage. Dans la troisième partie, il fait la revue des empires qui se sont succédés, il se livre aux plus hautes considérations et caractérise les grandes nations et les grands hommes qui ont joué le principal rôle dans l'histoire de l'humanité avant l'ère moderne. Cette suite des empires semble la plus belle partie de l'imposant chef-d'œuvre qu'elle termine.

Critique.—Bossuet est supérieur à lui-même dans cet ouvrage ; il y plane au-dessus de l'univers entier ; tous les âges, tous les pays, tous les personnages fameux sont devant lui ; les événements divers s'assemblent et s'ordonnent sous son regard ; il en voit les causes et les effets. Les nations naissent et meurent ; il les marque avec leur caractères particuliers et signale la source de leur prospérité comme de leur décadence ; il domine tout cet ensemble et toute cette suite immense ; il semble être Moïse qui proclame les décrets, les jugements et les œuvres de Dieu. On a dit que Bossuet, dans [illegible] discours, rap-

---

(2) Ces douze époques sont : 1 Adam ou la création ; 2 Noé ou le déluge ; 3 la vocation d'Abraham ; 4 Moïse ou la loi écrite ; 5 la prise de Troie ; 6 Salomon ou la fondation du temple ; 7 Romulus ou Rome bâtie ; 8 Cyrus ou le peuple de Dieu délivré ; 9 Scipion ou Carthage vaincue ; 10 la naissance de Jésus-Christ ; 11 Constantin ou la paix de l'église ; 12 Charlemagne ou l'établissement du nouvel empire.

portait tout à la religion : c'est que la religion étant la cause de Dieu, c'est pour elle que tout a été fait et que tout subsiste. (L'abbé Deguerry).

8° Sermons.—Lorsque Bossuet, au sortir de sa retraite, se fit entendre d'abord à Metz, puis à Paris, il subjugua la ville et la cour par l'ascendant de son génie. On l'appelait partout et il suffisait à tout. Cette prédiction incessante n'épuisait pas sa fécondité, mais elle explique la forme sous laquelle nous sont parvenus la plupart de ses *sermons*, dont il ne reste guère que des canevas. Dans les circonstances ordinaires, le grand orateur se contentait de fixer le plan du discours, de coordonner les idées et de préparer le développement des passages les plus importants, ceux surtout qu'il tirait des saintes Ecritures. Il excellait à s'approprier ces sublimes inspirations et à répandre une teinte biblique sur tout son langage. Tel nous apparaît Bossuet jusque dans ses ébauches les plus incomplètes. Mais quand le sujet ou la circonstance commande plus de soin, quand il s'agit, par exemple, de célébrer la *Royauté de Jésus-Christ*, ou son *Sacerdoce éternel*, ou le *Triomphe de la croix*, ou l'*unité de l'Eglise*, il s'élève d'un vol hardi et aisé, et l'on reconnaît l'*Aigle de Meaux* à la hauteur de ses vues comme à la puissance de ses mouvements (1).

Jugements divers. — La Harpe dit des *Oraisons funèbres* :

---

(1) Le sermon sur l'*unité de l'Eglise* a été prononcé dans la célèbre assemblée du clergé en 1682.—Cette appréciation des sermons de Bossuet est du R. P. Broeckaert.

"Ce sont des chefs-d'œuvre d'une éloquence qui ne pouvait avoir de modèle dans l'antiquité, et que personne n'a égalée depuis. Bossuet ne s'y sert pas de la langue des autres hommes ; il fait la sienne ; il la fait telle qu'il la lui faut pour la manière de parler et de sentir qui est à lui."

Massillon a dit de Bossuet, du haut de la chaire, dans l'éloge du Dauphin, "qu'il ne lui manque que d'être né dans les premiers temps pour avoir été la lumière des conciles, l'âme des Pères assemblés, dicté des canons, et présidé à Nicée et à Ephèse."

"Bossuet, dit M. de Chateaubriand, est plus qu'un historien, c'est un Père de l'Eglise, c'est un prêtre inspiré, qui a souvent le rayon de feu sur le front, comme le législateur des Hébreux."

En parlant du Discours sur l'*Histoire universelle*, M. Saint-Marc Girardin dit dans ses *Essais de littérature et de morale :* "Quelle admirable revue de tous les peuples ! comme ils viennent tour à tour devant Bossuet témoigner de leur faiblesse et avouer que Dieu seul est grand !... Dieu est partout, il change et renouvelle à son gré la figure du monde : et à la voix de Bossuet, l'antiquité semble se réveiller du tombeau pour s'entendre révéler ce Dieu inconnu qui présidait à ses destinées, et qui est le seul qu'elle n'ait point adoré."

M. Patin, dans ses *Mélanges de littérature ancienne et moderne*, dit des *Oraisons funèbres :* "Ce genre d'éloquence, que dut ignorer l'antiquité païenne et qui naquit sur les tombes des premiers chrétiens, Bossuet semble l'avoir créé, tant il se l'est rendu propre. Ce n'est pas à tort que l'admiration publique, parmi ses chefs-d'œuvre oratoires, a particulièrement adopté ses Oraisons funèbres. Il y a rassemblé et reproduit en traits plus sublimes encore, et sous une forme plus correcte et plus pure, tout ce qu'il avait répandu ailleurs de pensées fortes et profondes sur la vie et la mort, le temps et l'éternité." (1).

Fénelon.

1651. 1715.

NOTICE.—Fénelon naquit en 1615 au château de Fénelon en Périgord, d'une ancienne et illustre famille. Il fit ses études théologiques au séminaire de

(1) On peut lire les *Lettres sur Bossuet* par M. Poujoulat.

Saint-Sulpice à Paris (2). Envoyé, quelques années plus tard, comme missionnaire dans le Poitou, l'Aunis et la Saintonge pour travailler à la conversion des protestants, il exerça avec succès ce ministère de paix et de charité. Il fut ensuite nommé précepteur du duc de Bourgogne, petit-fils de Louis XIV. Le grand roi, qui n'avait jamais manifesté de bienveillance à l'égard de Fénelon, le récompensa cependant de ses services en le nommant archevêque de Cambrai. Il fut sacré par Bossuet avec lequel il avait été lié d'une étroite amitié jusqu'au jour où la question du quiétisme, envenimée par le jansénisme, mit la division entre eux. Fénelon, en disgrâce à la cour, ne cessa d'illustrer le siège de Cambrai par ses talents et par ses vertus. Il mourut saintement en 1715.

PRINCIPAUX OUVRAGES. — Le *Traité de l'éducation des filles*, excellent ouvrage composé par Fénelon après avoir été pendant dix ans supérieur de la maison des Nouvelles-Catholiques (1) ; le *Traité du ministère des pasteurs*, où il prouve contre les réformés la perpétuité de la prédication et de l'autorité dans l'Eglise catholique ; l'*Explication des maximes des saints* qui se rattache à sa lutte contre

---

(2) Fénelon, dans sa retraite, aimait à projeter de lointaines entreprises. La ferveur de son zèle lui inspira d'abord le dessein de se consacrer aux missions du Canada. Il tourna ensuite ses regards vers le Levant, vers la Grèce où l'appelait son imagination poétique et religieuse, il désirait saluer à la fois le Parthénon et l'Eglise de Corinthe, le cap Sunium, témoin des enseignements de Platon et l'île de Pathmos toute pleine des visions de saint Jean. Les craintes de sa famille et la faiblesse de son tempérament firent échouer ces projets et il donna toute sa vie à l'Eglise de France.

(1) Etablissement où les jeunes protestantes nouvellement converties recevaient l'instruction et l'éducation religieuses.

Bossuet en faveur du quiétisme (1) ; les *Dialogues des morts* ; les *Fables* en prose, l'*Examen de la conscience d'un roi* et les *Aventures de Télémaque*, (ces quatre ouvrages ont été écrits pour l'instruction du duc de Bourgogne) ; les *Aventures d'Aristonoüs* ; les *Dialogues sur l'éloquence* et une *Lettre à l'Académie* ; le *Traité sur l'existence de Dieu* ; une foule d'opuscules réunis sous le titre d'*Œuvres spirituelles* ; des *Lettres sur la religion* qui sont des modèles de discussion et de style ; enfin des *Sermons* sur différents sujets.

APPRÉCIATION GÉNÉRALE.— " Prononcer le nom de Fénelon, dit M. Chantrel, c'est rappeler ce qu'il y a de plus suave et de plus harmonieux dans l'éloquence, de plus aimable dans la vertu, de plus persuasif même dans le raisonnement." Fénelon est de tous les contemporains de Bossuet, le seul qu'on puisse mettre en parallèle avec lui. Génie précoce, souple et fécond comme lui, également versé dans l'étude de l'antiquité, il suivit la même carrière avec le plus grand succès. Le titre de *Cygne de Cambrai*, qui lui a été décerné, caractérise Fénelon et indique le contraste entre lui et l'*Aigle de Meaux*. Ce n'est pas a dire qu'il manque d'énergie et d'élévation, mais son principal attrait procède de la douceur de son âme, de l'harmonie da ses facultés, de son goût pur et délicat. " Son style, dit M. Villemain, n'est jamais celui d'un homme qui veut briller ; c'est celui d'un

(2) Ce livre fut condamné en cour de Rome. Fénelon s'honora par sa soumission immédiate et complète à la sentence du saint-siège.

homme possédé de la vérité et qui l'exprime comme il la sent, du fond de l'âme." Par ses travaux sur l'éloquence et sur l'antiquité, Fénelon s'est placé au premier rang parmi les critiques.

APPRÉCIATION PARTICULIÈRE DE QUELQUES OUVRAGES

1° Télémaque.—Les *Aventures de Télémaque* constituent un magnifique poème en prose qui tient de l'épopée et du roman, qui exprime tout ce que l'antiquité a produit de plus parfait, relevé et spiritualisé par les idées et les sentiments du christianisme, et où l'auteur lutte avantageusement avec Homère, avec Sophocle et avec Virgile.

Analyse.—Les voyages de Télémaque, à la recherche d'Ulysse, son père, qui tardait à revenir du siège de Troie, forment le sujet du livre. Le jeune héros, conduit par la déesse Minerve, sous la figure du sage Mentor, parcourt divers pays où se succèdent pour lui les aventures les plus merveilleuses. Il revient enfin à Ithaque où il reconnaît son père chez le fidèle Eumée.

Critique.—Ce charmant récit renferme le résumé des leçons du Mentor chrétien à son royal élève : tout y est dirigé vers ce but, et cependant tout y est si bien varié, si bien conduit, que la lecture en est aussi agréable qu'utile. Le style est pour beaucoup dans ce résultat. C'est une prose poétique, aux images gracieuses, aux contours harmonieux : c'est

une Odyssée perfectionnée par un goût exquis et une pensée plus haute (R. P. Broeckaert). (1)

2° Discours.—Le premier soin de Fénelon était d'instruire les clercs d'un séminaire qu'il avait fondé ; comme Bossuet, il ne dédaignait pas de faire le catéchisme aux enfants de son diocèse. Il montait souvent dans la chaire de son Eglise, et, se livrant à son cœur et à sa foi, il parlait sans préparation et répandait tous les trésors de son facile génie.

Analyse.—Les sermons de l'Archevêque de Cambrai, la plupart improvisés, n'ont pas été recueillis. Il n'en a écrit que fort peu. Les plus célèbres sont : le sermon sur le *Sacre de l'évêque de Cologne*, prononcé à Lille et celui sur l'*Epiphanie*, prononcé à Paris, dans lequel il décrit les motifs de joie et les motifs de crainte que doit inspirer aux chrétiens la vocation des gentils. Il faut citer également l'admirable discours sur les *Missions étrangères*, et celui que prononça Fénelon lorsqu'il fut reçu à l'Académie française.

Critique.—Dans la chaire chrétienne, comme ailleurs, Fénelon consacre ses efforts à convaincre et à émouvoir. Il a l'onction, l'abondance, le naturel des Pères de l'Eglise ; rien n'est comparable à la majestueuse simplicité, à la noble aisance de son langage. Les sermons que nous possédons de lui,

(1) Fénelon avait divisé lui-même son ouvrage en 18 livres, mais il est publié ordinairement en 24 livres. Louis XIV, qui croyait voir une satire dans le *Télémaque*, en interdit la publication, mais il s'imprima à l'étranger. Il a été traduit en prose et en vers dans plusieurs langues.

attestent le génie le plus aimable, le plus facile et le plus heureusement doué qui se soit produit dans cette brillante époque : ce n'est pas la sublimité de Bossuet, et moins encore la vigueur de Bourdaloue, mais quelque chose d'élevé et d'insinuant qui remue les âmes, qui les échauffe et les pénètre comme une pure lumière.

3° Dialogues des morts.—Cet ouvrage, que Fénelon ne destinait pas à la publicité, a été composé pour l'instruction du duc de Bourgogne.

Analyse.—Ces dialogues, au nombre de soixante-douze, sont divisés en deux parties : ceux entre les anciens et ceux entre les modernes. On peut citer parmi les principaux : *Achille et Homère*, ou moyen de faire naître dans le cœur d'un jeune prince l'amour des belles-lettres et de la gloire ; *Solon et Justinien*, ou idée juste des lois propres à rendre un peuple heureux ; *Louis XI et le cardinal de la Balue*, ou un prince méchant rend ses sujets traîtres et infidèles ; *Charles-Quint et François* Ier, ou la justice et le bonheur ne se trouvent que dans la bonne foi, la droiture et le courage ; etc.

Critique.—Les *Dialogues des morts* sont des leçons d'histoire et de morale. Fénelon présente à son élève les tableaux les plus philosophiques de l'histoire, il veut fixer son opinion sur le mérite réel des hommes célèbres. Il les évoque de leurs tombeaux et leur fait dire la vérité sur eux-mêmes. Le style de cet ouvrage affecte les tons les plus variés ; la sagesse

prend ici toutes les formes, mais elle est toujours accompagnée de grâces insinuantes.

4° Dialogues sur l'éloquence.—Ces dialogues sont au nombre de trois ; on y joint ordinairement la *Lettre à l'Académie*. Les *Dialogues sur l'éloquence* embrassent les principales parties de l'art oratoire et surtout de l'éloquence sacrée ; ils forment un excellent traité de rhétorique et de style et ont assuré à Fénelon une place éminente parmi les critiques. " Nous n'avons dans notre langue, dit M. Villemain, aucun traité de l'art oratoire qui renferme plus d'idées saines, ingénieuses et neuves, une impartialité plus sévère et plus hardie dans les jugements. Le style en est simple, agréable, varié, éloquent à propos, et mêlé de cet enjouement délicat dont les anciens savaient tempérer la sévérité didactique. Cette production appartient à la jeunesse de Fénelon ; et l'on y sent partout ce goût exquis de simplicité, cet amour pour le beau simple qui fait le caractère inimitable de ses écrits."

JUGEMENTS DIVERS. — "On sent, dit La Bruyère, la force et l'ascendant de ce rare esprit, soit qu'il prêche de génie, soit qu'il prononce un discours étudié et oratoire, soit qu'il explique ses pensées dans la conversation ; toujours maître de l'oreille et du cœur de ceux qui l'écoutent, il ne leur permet pas d'envier ni tant d'élévation, ni tant de facilité, de délicatesse, de politesse."

" A la vue des tableaux si riches et si variés que nous présente Fénelon dans son sermon sur l'*Epiphanie*, s'écrie le cardinal Maury, hésiterons-nous un seul instant d'appeler par acclamation l'immortel archevêque de Cambrai au premier rang de nos orateurs ? Ce n'est pas la multitude, c'est l'importance des titres qui fixe les places dans le temple de la

gloire. Or, j'avoue que je ne connais dans l'éloquence sacrée aucun chef-d'œuvre à côté duquel on ne puisse placer avec honneur un discours si propre à inspirer et à justifier l'admiration des connaisseurs." (*Essai sur l'éloquence de la chaire.*)

"Fénelon, dit le cardinal de Bausset, donne à la prose la couleur, la mélodie, l'accent, l'âme de la poésie, et son style toujours vrai, enchanteur, inimitable, trop abondant peut-être, ressemble à sa vertu."

Ce qui caractérise Fénelon, c'est un inébranlable attachement, un filial dévouement au siège apostolique, pierre fondamentale de l'Eglise. Inférieur à Bossuet par le génie, il s'est placé par son caractère à une hauteur qui a fait dire au comte de Maistre : "Veut-on dessiner la grandeur idéale, qu'on essaye d'imaginer quelque chose qui surpasse Fénelon, on n'y réussira pas."

Pierre Corneille.

1606. 1684.

NOTICE.— Pierre Corneille naquit à Rouen en 1606. Après de fortes études faites au collège des Jésuites dans sa ville natale, il débuta au barreau. On ignore s'il y réussit, mais il est certain qu'il ne tarda pas à négliger la plaidoirie pour le théâtre vers lequel l'entraînait son génie, et pour lequel il travailla, sauf quelques interruptions, depuis 1629 jusqu'en 1674. Il vécut dans la pratique de la religion et des vertus qu'elle inspire, et mourut à Paris, dans un état voisin de la gêne, en 1684.

PRINCIPAUX OUVRAGES.— 1° Tragédies (1). Le génie dramatique de Corneille offre trois époques différentes : la première produit quelques essais où le poète suit le goût de son siècle avant de le réformer, *Clitandre* et *Médée* appartiennent à cette épo-

(1) Corneille a composé trente-deux drames.

que (1) ; la seconde voit éclore les chefs-d'œuvre qui ont immortalisé le nom de Corneille : le *Cid*, *Horace*, *Cinna*, *Polyeucte*, ainsi que *Pompée ;* la troisième époque, qui marque la longue décadence de Corneille, s'ouvre avec *Théodore*, pièce qui échoua complètement ; le poète se releva par *Rodogune*, mais échoua encore dans *Pertharite*, pour obtenir de nouveaux succès dans *Œdipe*, *Héraclius*, la *Toison d'or*, *Sertorius* et *Othon*. Il fut moins heureux avec *Agésilas*, *Attila* et enfin avec *Suréna*, sa dernière tragédie.—2° Comédies. Corneille débuta au théâtre par plusieurs comédies : *Mélite*, la *Galerie du Palais*, la *Veuve*, etc. ; dans l'éclat de son génie il donna l'*Illusion comique*, le *Menteur*, chef-d'œuvre qui inaugura la comédie de caractère, et la *Suite du Menteur ;* dans son déclin il produisit encore *Don Sanche*, comédie héroïque, et *Nicodème*.—3° Opéra. Vers ce même temps Corneille fit jouer *Andromède* pièce à machines, enrichie de musique, dans laquelle le précurseur de Racine et de Molière devint celui de Quinault.—4° Autres ouvrages. Outre ses pièces de théâtre, les examens et les discours qui s'y rapportent (2), Corneille a encore laissé des *Mélanges politiques*, qui renferment ses premiers essais ; l'*Imitation de Jésus-Christ*, traduite et paraphrasée en

(1) Les premiers succès de Corneille attirèrent sur lui l'attention de Richelieu qui l'admit dans la société des cinq auteurs auxquels le ministre fournissait des sujets de tragédies et de comédies qu'il faisait représenter dans son palais.

(2) Ces discours sont au nombre de trois. Le premier a pour titre : de l'*Utilité et des parties du poème dramatique ;* le second : *de la Tragédie ;* le troisième : *des trois Unités*.

vers français ; la traduction en vers français des *Louanges de la sainte Vierge* composées en latin par saint Bonaventure ; l'*Office de la sainte Vierge* traduit en français, tant en prose qu'en vers, etc. (1).

APPRÉCIATION GÉNÉRALE.—Corneille est le créateur de l'art dramatique en France. La postérité lui a décerné le titre de *Grand*. Avec lui s'ouvre la série des poètes et des écrivains que la France peut placer à côté des plus beaux génies de l'antiquité. C'est surtout dans l'élévation et la force que consiste le génie de Corneille. Il s'est placé au point de vue le plus vrai de la poésie dramatique ; il ne s'est point inspiré des passions molles et dangereuses, mais il a su rendre merveilleusement le sentiment de l'honneur, la grandeur du patriotisme et la sublimité de l'enthousiasme religieux. Corneille excite l'admiration. Imitateur du génie espagnol de son temps et des poètes espagnols de la décadence romaine, il partage les défauts de Sénèque et de Lucain ; il porte quelquefois la grandeur jusqu'à l'enflure, l'énergie jusqu'à l'atrocité, et son style offre de regrettables inégalités. Corneille a eu le malheur de survivre à son génie, qui s'éteignit après avoir jeté encore dans sa lente décadence, quelques traits sublimes.

APPRÉCIATION PARTICULIÈRE DE QUELQUES OUVRAGES.

1° Le Cid.—Cette tragédie, divisée en cinq actes,

(2) Corneille composa ces divers ouvrages lorsqu'il était éloigné du théâtre.

est dans l'ordre des temps, le premier chef-d'œuvre de la poésie dramatique en France (1).

Analyse.—La pensée morale de cette pièce est la lutte de la passion et du devoir ; et, comme dans presque tous les drames de Corneille, c'est le devoir qui l'emporte. Don Rodrigue, surnommé le *Cid*, avait tué don Gomès, le père de Chimène, jeune fille dont le héros avait sollicité la main. Le nœud de l'action consiste dans la situation violente de Chimène, placée entre son amour et son devoir. La péripétie est la double Victoire de Rodrigue, l'une sur les Maures, par laquelle il sauve l'Etat, et l'autre sur don Sanche, qui s'était chargé de la vengeance de Chimène. Le dénouement, c'est-à-dire l'union de don Rodrigue et de Chimène, n'est que pressenti dans la pièce ; cette union aura lieu lorsque le *Cid* aura porté en Afrique la guerre que les Maures avaient apportée en Andalousie.

Critique.— Le *Cid* opéra la transformation de l'art dramatique ; ce chef-d'œuvre éleva tout d'un coup la tragédie française à une hauteur qui, depuis, a été rarement atteinte ; il excita un enthousiasme prodigieux à son apparition ; l'expression " beau comme le *Cid*," passa en proverbe. On trouve en effet dans cette pièce un heureux sujet, une intrigue noble et touchante, le combat des passions entre

(1) Le sujet du *Cid* est emprunté à une pièce espagnole, *la Jeunesse du Cid* par Guillen de Castro, et au *Romancero*, recueil de ballades et de légendes espagnoles. C'est un emprunt, mais de tels emprunts sont des conquêtes.

elles, et du devoir contre les passions ; l'art encore inconnu, de disposer, de mouvoir les grands ressorts dramatiques, l'art d'élever les âmes et de toucher les cœurs ; en un mot la vraie tragédie. Rien n'avait encore approché de ce degré d'intérêt, de naturel et de charme (1). La critique y relève cependant quelques défauts de détail, par exemple des phrases déclamatoires, des interruptions de l'action insuffisamment expliquées, etc.

2° Horace.—Cette tragédie en cinq actes, dont un récit de Tite-Live a fourni l'idée, vengea l'auteur du *Cid* des accusations de ses censeurs et de ses envieux.

Analyse.—Le sujet d'*Horace* est le triomphe de Rome sur Albe, sa rivale, au moyen du combat des trois Horaces contre les trois Curiaces, combat dans lequel l'un des Horaces, après la mort de ses deux frères, immole à son tour les trois défenseurs d'Albe et assure la victoire à sa patrie. Mais la tragédie d'Horace ne se borne pas là, elle comprend encore deux autres actions : l'une, le meurtre de Camille par son frère, et l'autre, le procès du meurtrier.

Critique.—Cette pièce montre dans toute sa grandeur idéale le vieux patriotisme romain. Pensée principale, ordre de scènes, situations, personnages, dialogue, tout dans cette création irrégulière et sublime présente un caractère de force, d'originalité, de

(1) Le puissant Richelieu essaya vainement de faire tomber la pièce, le public eut raison contre lui et contre l'Académie.

grandeur, dont il n'y avait point de modèle. L'ordonnance est vicieuse, l'unité d'action n'est pas observée, le dialogue est souvent défiguré par des subtilités qui sentent la recherche et le faux esprit ; mais il n'est pas possible de lire cette tragédie sans éprouver une émotion profonde.

3° Cinna.—C'est dans Sénèque (*Traité de la Clémence*) que Corneille a puisé le sujet de cette tragédie, divisée en cinq actes.

Analyse.—Le poète déroule dans ce drame les diverses péripéties de la conjuration de Cinna, petit-fils de Pompée, contre Auguste, et montre la clémence de ce prince envers le conspirateur.

Critique.—*Cinna* est une des pièces les plus régulières de Corneille : les trois unités de lieu, de temps et d'action y sont bien observées, les caractères principaux sont magnifiquement tracés, les scènes sont liées entre elles ; l'action ne finit qu'avec la pièce. Cependant *Cinna* est beaucoup moins touchant que le *Cid*, et le défaut ordinaire de Corneille, la vague déclamation, y tient trop de place.

4 Polyeucte.—Dans cette tragédie en cinq actes l'auteur des trois chefs-d'œuvre précédents aborde enfin l'héroïsme chrétien.

Analyse.—Ce magnifique drame montre le monde chrétien déployant, sous le poids de la persécution, la sublimité de toutes les vertus. Ami de Néarque, qui l'avait converti au christianisme,

Polyeucte avait épousé Pauline, fille de Félix, proconsul romain, qui avait ordre de l'empereur Dèce de poursuivre les chrétiens. Devenu disciple du Christ, il voulut confesser publiquement sa foi, déchira les édits de persécution, brisa les idoles et perdit la vie par ordre de Félix. Pauline et son père Félix, touché de cette mort et cédant à la grâce, embrassèrent le christianisme.

Critique.—Cette tragédie a peut-être marqué le plus haut point de perfection du génie de Corneille. Supérieur, comme ouvrage dramatique, à la tragédie d'*Horace*, par l'unité de plan et d'action ; supérieur à la tragédie de *Cinna*, par l'unité de caractère et d'intérêt, *Polyeucte* est, de tous les chefs-d'œuvre de l'auteur, celui où il a su le mieux allier le touchant et le sublime, mouvoir avec adresse et régularité les vrais ressorts dramatiques, disposer l'ordre des scènes et développer l'action avec autant d'industrie que de richesse ; on y voit l'art de Corneille égal enfin à son génie (1).

JUGEMENTS DIVERS. — Dès longtemps admiré avec enthousiasme, Corneille avait été mis à sa place, et, par une rare exception, sa mort n'ajouta rien à sa renommée. Cependant son siècle le sentit plutôt qu'il ne sut le juger ; ainsi La Bruyère mettait *Œdipe* sur le même rang qu'*Horace*. Molière et Boileau cependant surent apprécier les ouvrages et le génie de l'auteur du *Cid*. Au dix-huitième siècle, Voltaire fit sur

(1) "Avant de jouer *Polyeucte*, dit Fontenelle, Corneille le lut à l'hôtel de Rambouillet, tribunal souverain des affaires d'esprit en ce temps-là. La pièce y fut applaudie autant que l'exigeait la bienséance et la grande réputation de l'auteur, mais le christianisme avait déplu." Le public n'eut pas la fausse délicatesse qui égarait les beaux esprits du fameux hôtel, la pièce eut le plus grand succès.

Corneille un commentaire qui contient des erreurs très graves et que reproduit en partie La Harpe.

Racine, qui était directeur de l'Académie, au moment de la mort de Corneille, dit en parlant de son illustre rival : " Personnage véritablement né pour la gloire de son pays ; comparable, je ne dis pas à tout ce que l'ancienne Rome a eut d'excellents tragiques, quisqu'elle confesse elle-même qu'en ce genre elle n'a pas été fort heureuse, mais aux Eschyle, aux Sophocle, aux Euripide dont la fameuse Athènes s'honore... La France, dans les âges suivants, se souviendra avec plaisir que sous le règne du plus grand de ses rois a fleuri le plus grand de ses poètes. "

Madame de Sévigné écrivait : " Pardonne-lui de méchants vers, en faveur des divines et sublimes beautés qui nous transportent : ce sont des traits de maître qui son inimitables. "

" Si Corneille eût vécu de mon temps, je l'aurais fait prince disait Napoléon."

Jean Racine.

1639 1699.

NOTICE.—Jean Racine naquit à la Ferté-Milon en 1639. Il acheva ses études à Port-Royal-des-Champs et à Paris. Lié plus tard avec Boileau et avec Molière, dont il sut mettre à profit les avis, il se fit bientôt applaudir comme auteur dramatique, mais ses succès excitèrent l'envie. Poursuivi par l'injustice de ses détracteurs, et mû par ses sentiments religieux, il renonça au théâtre à l'âge de 38 ans. Nommé historiographe du roi avec Boileau, il ne songeait plus qu'à s'acquitter des devoirs de sa charge, lorsque, sur la demande de Madame de Maintenon, il composa deux tragédies sacrées qui devaient mettre le sceau à sa gloire. Il mourut en 1699 dans les plus vifs sentiments de la piété chrétienne.

Principaux ouvrages.—1° Tragédies. Racine débuta au théâtre par la *Thébaïde* ou les *Frères ennemis* dont Molière lui avait suggéré le plan. Il donna ensuite successivement *Alexandre,* qui eut plus de succès ; *Andromaque,* qui révéla un véritable poète dramatique ; *Britannicus ; Bérénice,* qui le fit triompher de Corneille ; *Bajazet,* qui réussit principalement par la nouveauté des mœurs et des costumes ; *Mithridate,* où son génie lutte avantageusement avec celui de Corneille ; *Iphigénie ; Phèdre,* qui montra avec quel bonheur Racine profitait des beautés de la poésie grecque ; et enfin les deux tragédies d'*Esther* et d'*Athalie.*—2° Comédie. Racine fit une excursion heureuse dans le domaine de la comédie en composant les *Plaideurs,* imités des *Guêpes* d'Aristophane. —3° Ouvrages divers. Il a laissé, outre son théâtre, une *Histoire abrégée de Port-Royal,* un *Récit historique des campagnes de* 1672 *à* 1678 (1) ; un recueil de *Cantiques spirituels,* des *Idylles* et des *Epigrammes* très mordantes, des *Odes* composées dans sa première jeunesse et qui lui valurent la faveur du roi ; enfin de nombreuses *Lettres* et deux *Discours* académiques.

Appréciation générale.—Racine est le poète le plus parfait dont s'honore la scène française. En lui le goût et le génie se fondent harmonieusement, la douceur se joint à la force, l'harmonie à l'énergie,

(1) Ce fragment seul est resté de l'histoire de Louis XIV que Racine, en sa qualité d'historiographe du roi, composait en collaboration avec Boileau. Le reste a péri dans un incendie.

la raison à l'imagination, et de son style on a tout dit en disant qu'il est parfait. Comme Euripide, il cherche l'intérêt dramatique dans les luttes intérieures des passions. Au lieu de l'héroïsme entraînant de Corneille, c'est, chez lui, la passion qui est devenue héroïque ; le ressort dramatique n'est plus l'admiration, mais l'attendrissement (1). Racine n'est pas seulement le plus classique des tragiques français, il a conquis une place à côté de Molière parmi les poètes comiques, il s'est placé au premier rang des poètes lyriques, et, seul parmi les poètes de son temps, il est en prose excellent écrivain. Il dispose en maître de la langue, qu'il a considérablement enrichie, et dont il fait, au gré de son génie, une peinture et une musique.

APPRÉCIATION PARTICULIÈRE DE QUELQUES OUVRAGES.

1° Britannicus.—Tragédie en cinq actes que le poète a composée d'après le treizième livre des *Annales* de Tacite.

Analyse.—Le sujet de ce drame est la mort de Britannicus, que Néron, son frère, fait empoisonner pour se débarrasser d'un prétendant au trône et pour lui ravir Junie dont tous les deux désiraient l'alliance. C'est le premier crime de Néron ; c'est le moment où, placé entre Burrhus et Narcisse, entre son bon et son mauvais génie, il cède enfin à ses instincts

(1) Ce fut une faute que Racine se reprocha plus tard et dont il comprit la funeste influence sur les mœurs.

pervers et aux suggestions perfides d'un affranchi corrompu.

Critique.—Dans cette tragédie, que les connaisseurs placent au premier rang, les événements forment une chaîne solide et souple, dont tous les anneaux se tiennent et se déroulent naturellement. Le poète interprète l'histoire selon les règles de l'art et redouble l'intérêt du fait réel. Les caractères sont admirablement tracés et soutenus. Le style défie la critique. Racine égale Tacite qui l'inspire, mais qu'il ne copie pas (1).

2° Iphigénie.—Tragédie en cinq actes où le poète imite Homère et Euripide. (Voir le sujet à la page 124).

Critique.— Cette pièce que Voltaire regardait comme le chef-d'œuvre de l'art, n'offre pas une image fidèle des mœurs antiques ; mais les caractères et les faits s'y enchaînent et s'y dessinent avec harmonie ; les sentiments de l'ambition, de la politique, de l'amour maternel y sont peints avec tant de profondeur, que, sans égard au temps, on accepte l'ensemble comme un tableau éternellement vrai (Géruzez) (2).

3° Esther.—Tragédie en trois actes, précédés

---

(1) Le succès de ce chef-d'œuvre n'eut point d'éclat et fut longtemps disputé ; les vrais connaisseurs étaient en trop petit nombre et d'ailleurs les partisans de Corneille se liguèrent pour déprécier la pièce.

(2) On n'apprécia pas d'abord le mérite d'*Iphigénie* ; loin de là, la tourbe des mauvais auteurs s'acharna contre ce chef-d'œuvre et osa même lui opposer l'*Iphigénie* d'un poète obscur nommé Leclerc. *Phèdre* devait encore être plus maltraitée, une puissante cabale fit applaudir pendant quelque temps la *Phèdre* de Pradon, l'auteur qui succomba sous les coups de Boileau.

d'un prologue et terminés chacun par un chœur. Elle est tirée de la Bible. Racine la composa à la demande de Madame de Maintenon pour les élèves de Saint Cyr, après avoir renoncé au théâtre depuis dix ans.

Analyse.—Le sujet d'*Esther* est la délivrance des Juifs, dont le ministre Aman avait arraché la proscription à Assuérus, roi de Perse. Sur les conseils du sage Mardochée, son oncle, Esther, qui est juive, se dévoue pour ses compatriotes, découvre au roi, son époux, la perfidie d'Aman et obtient la grâce du peuple proscrit, tandis que le cruel ministre reçoit le châtiment de son crime.

Critique.—*Esther* est, après *Athalie*, l'ouvrage le plus parfait qu'ait produit la poésie française. Jamais Racine n'avait parlé un langage plus pur et plus harmonieux ; en outre, il avait enfin trouvé un lieu propre à l'alliance de la poésie lyrique et du drame, alliance qu'il enviait au théâtre d'Athènes. L'action dramatique offre peu de mouvement dans cette pièce dont le charme consiste surtout dans le style.

4° Athalie.—Tragédie en cinq actes, dont les quatre premiers sont terminés par un chœur. Elle est également tirée de la Bible (IVe liv. des *Rois*) (1).

(1) *Athalie*, composée, comme *Esther*, pour la maison de Saint-Cyr, n'y fut pas représentée. Jouée seulement devant Louis XIV par les membres de sa famille, Racine la fit imprimer ; le public l'accueillit froidement, et bientôt on le dédaigna. Boileau protesta seul à peu près contre cette iniquité : "On y reviendra," disait-il à Racine. On y revint en effet dès le temps de la régence et depuis lors *Athalie* a conquis tous les suffrages.

Analyse.—Le sujet de cette pièce est le rétablissement du jeune Joas sur le trône de Juda, que la reine Athalie, son aïeule, avait usurpé. Cette révolution, due au courage du grand prêtre Joad, est consommée par la mort violente de la veuve impie de Joram qui avait établi dans Jérusalem le culte de Baal.

Critique.—*Athalie* réunit toutes les perfections : la pensée religieuse dans toute sa grandeur, les caractères dans toute leur force et toute leur vérité, le plan le plus simple et le mieux conduit, la surprenante beauté du langage. La critique des puristes les plus exigeants n'a rien trouvé à reprendre dans ce style qui passe si naturellement de la magnificence à la simplicité, et qui s'élève sans effort jusqu'à l'extase sublime des prophètes. Les chœurs d'*Athalie* demeurent le chef-d'œuvre de la poésie lyrique en France.

Jugements divers. — Boileau disait " qu'il avait appris à Racine à faire difficilement des vers faciles. "

Voltaire, qui avait fait un commentaire sur les œuvres de Corneille, étant prié d'en faire un sur celles de Racines ; " Il n'y a, dit-il, qu'à mettre au bas de toutes les pages : beau, pathétique, harmonieux, admirable, sublime ! " Le même Voltaire, entendant un jour déclamer par le célèbre acteur Lekain une scène d'*Athalie*, s'écria : " Quel style ! quelle poésie ! et toutè la pièce est écrite de même ! Ah ! quel homme que Racine ! " Un autre jour, Voltaire ayant déclamé devant La Harpe une scène de *Phèdre*, s'écria : " Mon ami, je ne suis qu'un polisson en comparaison de cet homme-là. "

" Chez Racine, dit La Harpe, l'expression est toujours si heureuse et si naturelle, qu'il ne paraît pas qu'on ait pu en trouver une autre, et chaque mot est placé de manière qu'on n'imagine pas qu'il ait été possible de le placer autrement."

" Telle est la perfection de Racine, dit à son tour M. Royer, qu'il n'y a peut-être pas, dans toutes ses pièces, nous ne disons pas une seule scène, mais un seul vers qui puisse être remplacé par un autre. Tout y est juste et vrai ; tout y est rempli de cette poésie d'images et de sentiments, de cette élégance continue, que, depuis les Grecs, Virgile et lui ont seuls possédée. C'est surtout dans les chœurs d'*Esther* et d'*Athalie*, qu'appuyé sur le plus sublime des modèles, la Bible, il est presque toujours sublime lui-même."

" Avant de dire un dernier adieu à la poésie et au monde, dit M. Schlegel, Racine déploya toutes ses forces dans *Athalie*. C'est non-seulement son ouvrage le plus parfait, mais c'est encore, à mon avis, parmi les tragédies françaises, celle qui, libre de toute manière, s'approche le plus du grand style de la tragédie grecque... Un souffle unique, un souffle divin anime toute la pièce, et cette inspiration pieuse atteste la sincérité des sentiments du poète autant que sa vie toute entière."

Molière.

1622. 1673.

NOTICE.— Jean-Baptiste Poquelin, dit Molière, naquit à Paris en 1622. Il fit ses humanités au collège de Clermont, dirigé alors par les Jésuites, et fut ensuite initié par Gassendi aux principes de la philosophie d'Epicure. Entraîné par un penchant irrésistible pour la scène, il forma une troupe de comédiens, avec laquelle il quitta Paris en 1646 (1). Auteur et acteur en même temps, il joua ses premières pièces en province. Revenu à Paris, il obtint la protection de Louis XIV,. qui le gratifia d'une pension et le mit en possession du théâtre du Palais-

(1) C'est alors qu'il changea son nom en celui de *Molière* qu'il devait rendre si célèbre. Il opéra ce changement, pense-t-on, afin que ses parents n'eussent pas à lui reprocher de traîner un nom honorable sur les tréteaux. La profession de comédien était alors très décriée.

Royal. C'est là que Molière représenta la plupart de ses comédies. Il mourut en 1673 (1).

PRINCIPAUX OUVRAGES.—Molière a laissé au delà de trente comédies, parmi lesquelles il faut citer les suivantes : Les *Précieuses ridicules*, où il révèle son génie, l'*Ecole des maris*, où la nature humaine se montre dans sa vérité ; le *Fâcheux*, modèle des comédies *à tiroir ;* l'*Ecole des femmes*, déparée par des plaisanteries trop libres ; *Don Juan*, pièce immorale ; *Amphytrion*, imité de Plaute, qu'il surpassa en immoralité comme en génie ; *M. de Pourceaugnac* et le *Bourgeois gentilhomme*, qui ne sont que des farces par moments finement spirituelles ; le *Mariage forcé*, qui n'est qu'une esquisse ou, comme disait Molière lui-même, " un simple crayon " ; le *Médecin malgré lui* et le *Malade imaginaire*, etc. Les chefs-d'œuvre de Molière sont : le *Tartufe*, qui, sous prétexte d'attaquer l'hypocrisie, vice odieux, n'a fourni que trop de traits contre la vertu et la vraie piété ; *les Femmes savantes*, où Molière reprenait le sujet des *Précieuses ridicules ; le Misanthrope* et l'*Avare* (2).

APPRÉCIATION GÉNÉRALE.— La critique semble d'accord pour reconnaître en Molière le plus grand comique des temps anciens et modernes. Admirable

(1) Molière fut atteint d'une hémorrhagie sur la scène pendant qu'il jouait le *Malade imaginaire*. On fut obligé de l'emporter hors du théâtre, il mourut le même jour à dix heures du soir.

(2) Les grandes comédies de Molière, comme le *Misanthrope*, le *Tartufe*, sont en vers ; les autres sont pour la plupart en prose. Nous ne citons pas ici les deux essais par lesquels Molière débuta au théâtre : l'*Etourdi* joué à Lyon, et le *Dépit amoureux*, première pièce qu'il représenta à Paris.

génie, qui aurait créé la comédie telle que l'avouent le christianisme et la saine morale, s'il eut été plus réservé dans le tableau des mœurs qu'il présente, moins sceptique dans ses croyances, et s'il n'eût pas plus d'une fois rendu la vertu ridicule, au lieu de flageller le vice. On ne peut que louer son talent d'observation, sa verve comique et son style à la fois simple, facile et naturel ; mais il a voulu s'ériger en précepteur, et au lieu d'une école de mœurs, il n'a fondé qu'une école de corruption. Un caractère distinctif du génie de Molière, c'est son originalité qu'il a su conserver complète au milieu des nombreux emprunts qu'il a faits aux Espagnols, aux Italiens, aux Latins et même à ses contemporains.

APPRÉCIATION PARTICULIÈRE DE QUELQUES OUVRAGES.

1° Le Misanthrope.—Pièce en cinq actes et en vers alexandrins, qui marque l'avénement de la comédie noble de caractère (1).

Analyse.—Le sujet de cette pièce est la résolution que prend le misanthrope Alceste de fuir à jamais le monde, aux vices et aux travers duquel il ne peut s'accommoder. Le poète, élargissant pour ainsi dire la scène comique, transporte sur le théâtre non plus une coterie, mais la société presque toute entière. Au milieu d'une foule de personnages, il place un censeur de leurs défauts, atteint lui-même d'une

(1) Les auteurs diffèrent d'opinion sur l'accueil qui fut fait d'abord au *Misanthrope* ; les uns prétendent que la pièce eut un succès froid et contesté, les autres affirment qu'il fut brillant et solide.

manie sauvage, qui l'expose à la risée de ceux dont il condamne légitimement la conduite et les discours. Alceste et Célimène, les deux puincipaux personnages, se partagent la satire de tout ce qui existe, et nul ne peut échapper aux traits lancés par l'un ou par l'autre.

Critique.—Cette comédie est le premier tableau historique de mœurs réelles et de caractères qui ait paru sur la scène française. Le principal intérêt du *Misanthrope* est dans le développement, la vérité, le contraste et les nuances des caractères. Alceste n'est pas un portrait, mais un type exprimé par un personnage tout ensemble idéal et réel. Le style de cette comédie présente à peine quelques taches ; il est constamment naturel et approprié au sujet et aux personnages.

2° L'Avare.—Comédie en cinq actes et en prose, imitée de Plaute.

Analyse.—Le poète a pour but de faire détester l'avarice. Il montre cette vile passion en action dans le personnage d'Harpagon, homme né dans l'opulence, mais devenu esclave de l'avarice la plus sordide et qui se rend odieux à tous ceux qui l'entourent. Aveuglé par une insatiable cupidité, il en vient jusqu'au point d'exercer la plus criante usure à l'égard de son propre fils, Cléante, qui, privé du nécessaire, se voit réduit à faire des emprunts onéreux et qui reconnaît avec stupeur son père dans l'usurier auquel il s'adresse.

Critique.—" L'*Avare*, dit La Harpe, est une des pièces de Molière où il y a le plus d'intentions et d'effets comiques. Le principal caractère est bien plus fort que dans Plaute, et il n'y a nul comparaison pour l'intrigue. Le seul défaut de cette pièce est de finir par son roman postiche, tout semblable à celui qui termine si mal l'*Ecole des femmes ;* et il est reconnu que ces dénouements sont la partie faible de l'auteur. Mais, à ce défaut près, le plan de l'*Avare* est très bien conçu et cette comédie en prose est mise au nombre des meilleures productions de Molière."

JUGEMENTS DIVERS. — L'Académie française, qui n'avait pu admettre Molière au nombre de ses membres, à cause de sa profession de comédien, voulut du moins rendre à sa mémoire les honneurs qu'elle s'était crue obligée de refuser à sa personne. En 1778, elle décida que, dans la salle où étaient rangés les portraits des académiciens, serait placé le buste de Molière, portant pour inscription ce monostique, proposé par Saurin :

Rien ne manque à sa gloire, il manquait à la nôtre.

Louis XIV demandait un jour à Boileau quel était l'homme de lettres qui faisait le plus d'honneur à son siècle. Le célèbre critique répondit sans hésiter : *C'est Molière.*

Le *Philosophe* J. J. Rousseau, après avoir proclamé Molière le plus parfait de tous les auteurs comiques, ajoute que son théâtre est "une école de vices et de mauvaises mœurs, plus dangereuse que les livres mêmes où l'on fait profession de les enseigner."

" Ce grand nom de Molière, dit M. Jules Janin, n'a pas d'égal dans le monde littéraire. Quelle immense étude ! quelle profonde observation ! quel admirable style ! souple, varié, moqueur, plein de verve, de bonhomie, de franchise et facile comme une improvisation de génie...Molière, comme moraliste, a aussi de beaux, de sublimes élans ! Malheureusement il a plus souvent attaqué les ridicules de la nature humaine que ses vices. Pour égayer son parterre, il lui arrive plus d'une

fois d'oublier les convenances, et la lecture de ses pièces laisse dans l'esprit une impression qui n'est pas favorable à la vertu. C'est surtout envers les hommes qui, par l'élévation de leur génie, auraient pu exercer sur la société la plus salutaire influence, qu'on a le droit de se montrer sévère" (1).

Boileau.

1636. 1711.

NOTICE.—Boileau-Despréaux (2) naquit à Crosne près de Paris, on, suivant d'autres, à Paris même en 1636. Sa jeunesse fut traversée par de pénibles épreuves. Après avoir terminé ses premières études, il passa sur le banc de l'école de droit et fut reçu avocat. Il étudia ensuite la théologie en Sorbonne ; mais son penchant l'attirait vers la poésie et il entra définitivement dans la carrière des lettres. Louis XIV lui accorda une pension, et le nomma son historiographe avec Racine (3). Admis à l'Académie française en 1684, il prit peu de part à ses travaux. Il avait depuis longtemps renoncé à la poésie, quand il mourut à Paris en 1711. Sa vie et sa mort furent celles d'un chrétien sincère et convaincu.

PRINCIPAUX OUVRAGES.— Boileau a débuté par ses

(1) On peut lire le jugement de Fénelon sur Molière dans les *œuvres choisies de Fénelon* recueillies par M. Saucié. On trouve dans ce même ouvrage les principaux jugements émis par l'illustre archevêque de Cambrai sur les littérateurs anciens.

(2) On ajouta ce dernier nom à son nom de famille pour le distinguer de ses deux frères ; il le tirait d'un petit pré qui se trouvait à l'extrémité du jardin attenant à la maison paternelle.

(3) Ami de Molière, de La Fontaine et de Racine, il s'honora par sa conduite envers Patru et envers Corneille. En mourant, il laissa une partie de son bien aux pauvres. "Il n'était cruel qu'en vers" a dit très bien madame de Sévigné. Boileau a pu se rendre à lui-même ce témoignage : "C'est une grande consolation pour un poète qui va mourir que de n'avoir jamais offensé les mœurs."

Satires ; il a donné ensuite ses *Epîtres*, l'*Art poétique* et le *Lutrin.* Outre ces ouvrages, qui sont ses véritables titres aux éloges de la postérité, il a laissé des odes, en particulier celle *sur la prise de Namur*, où il a démontré qu'il ne suffit pas de connaître les règles d'un genre pour y briller ; des poésies diverses, entre autres des épigrammes, une traduction en prose du traité *du Sublime* de Longin ; un dialogue *de la Poésie et de la Musique ;* un dialogue des *Héros de roman*, des *lettres*, etc (1).

Appréciation générale.— Boileau ne s'est pas élevé aux sublimes inspirations des génies du premier ordre, mais il s'impose à nous, comme à son siècle, par des qualités précieuses : une haute raison, un goût sûr, une diction parfaite, un respect constant pour la religion et la morale. La postérité n'oubliera jamais les services qu'il a rendus aux lettres françaises (2) ; il découragea la médiocrité, et sa louange alla toujours chercher le véritable talent. Il a été, au dix-septième siècle, l'oracle et l'arbitre du goût ; c'est là sa mission et sa gloire ; c'est là ce qui lui a valu le titre de *Législateur du Parnasse.* Versificateur d'une habileté consommé, et l'un des meilleurs poètes du grand siècle, Boileau réussissait peu dans la prose, où il est clair et correct, mais sans

(1) Boileau, étant encore au collège, avait composé une tragédie dont la première scène était ouverte par *quatre géants.* Il se moqua plus tard de ce début burlesque.

(2) Boileau est le premier qui ait appris aux Français à chercher le mot propre, à faire valoir les mots par leur arrangement, à relever les petits détails, à condenser la période, enfin à connaître toutes les ressources de la langue poétique.

couleur et sans harmonie. On peut lui reprocher quelques injustices dans ses jugements littéraires (1), on doit regretter aussi que, dans son admiration exclusive du Parnasse grec, il ait méconnu le génie chrétien dont s'inspiraient les chants du moyen-âge et de la chevalerie.

APPRÉCIATION PARTICULIÈRE DE QUELQUES OUVRAGES.

1° Le Lutrin.—Poème héroïque-comique en six chants par lequel Boileau répondit à ceux qui l'accusaient de manquer de fécondité et de verve, et qui ne trouvaient dans son talent ni variété ni souplesse (2).

Analyse.—Une querelle futile, le déplacement d'un pupitre dans la Sainte-Chapelle, constitue le sujet de ce poème. Le premier chant débute par une invocation à la muse et nous fait assister à l'assemblée dans laquelle les amis du trésorier désignent trois héros pour replacer le lutrin que le chantre avait eu l'audace d'enlever du chœur. Le deuxième et le troisième chants racontent les péripéties de l'entreprise qui se termine par le rétablissement du pupitre à sa place antique. Le quatrième contient le songe du chantre, la délibération du chapitre et le renversement du lutrin par les chanoines. Le cinquième, après avoir conduit le lecteur au palais de

(1) Les censeurs de Boileau signalent surtout le jugement qui parle du *clinquant* du Tasse, les jugements sur Quinault ; ils ajoutent que Boileau n'a pas dit un mot de La Fontaine dans ses vers.

(2) "Ce poème, dit Boileau, fut composé à l'occasion d'un différend assez léger qui s'émut dans une des plus célèbres églises de Paris entre le trésorier et le chantre ; mais c'est tout ce qu'il y a de vrai ; le reste, depuis le commencement jusqu'à la fin, est une pure fiction."

la Chicane, sur les pas du trésorier, décrit le combat acharné que se livrent à coups de volumes poudreux les deux armées rivales. Le sixième contient le dénouement, c'est-à-dire le rétablissement de la paix, grâce aux efforts de la Piété et à l'intervention du vertueux et sage Ariste.

Critique.— Le *Lutrin* est un chef-d'œuvre de versification. Par un miracle de son art, le poète est parvenu à enrichir la matière la plus stérile et à composer de beaux vers sur une querelle qui n'avait rien d'épique. Tous ses héros ont une figure dramatique et une attitude pittoresque, et rien n'est plus riche que le coloris dont il les a revêtus. Le *Lutrin* est un des ouvrages où la perfection de la poésie a été portée le plus loin, surtout dans les quatre premiers chants, mais ce poème n'est pas sans défauts. Le sixième chant ne répond pas aux autres ; il est tout entier sur le ton sérieux, et la fiction y change de nature. Un reproche plus grave porte sur le choix même du sujet La plaisanterie du poète ne respecte pas assez ce qu'un homme de foi ne devrait jamais ridiculiser (1).

2° Les Epîtres, au nombre de douze, montrent sous divers aspects le talent du poète. Les neuf premières appartiennent à l'époque de sa maturité ; les trois dernières carrespondent au commencement de sa vieillesse.

Analyse.—On trouve dans les *Epîtres* plus de

(1) On peut lire à ce sujet, dans le *Précis de l'histoire de la Poésie* par M. Henri, l'opinion de Nisard et celle de l'abbé Feller dans son *Dictionnaire historique.*

variété que dans les *Satires*. La première, adressée au roi *sur les Avantages de la paix*, cherche à éteindre dans le cœur du jeune monarque l'ardeur guerrière qui le disposait à rompre la paix d'Aix-la-Chapelle (1). La quatrième, également adressée au roi célèbre le fameux *passage du Rhin* que le poète, embouchant la trompette héroïque, décrit sur le ton de l'épopée. La cinquième, sur *la Connaissance de soi-même*, contient plutôt des conseils de bon sens que des principes de haute philosophie. La septième, adressée à Racine, sur l'*Utilité des ennemis*, console le grand tragique de l'insuccès immérité de *Phèdre* et lui promet les hommages de la postérité. La neuvième développe en termes excellents une pensée que Boileau aimait à prendre pour règle : *rien n'est beau que le vrai*. La dixième, adressée par le poète *à ses vers*, est une satire littéraire (2).

Critique. — Les *Epîtres* sont plus estimées aujourd'hui que les *Satires*. La versification y offre plus de souplesse et de grâce, le style plus de naturel et d'égalité, plus de couleur et d'énergie ; on y trouve des pensées plus fortes et mieux enchaînées entre elles. Le *Passage du Rhin* a un caractère à part, c'est un des chefs-d'œuvre de la langue poétique ; en relisant cette épître, on regrette que Boileau n'ait pas exercé son talent dans l'épopée (3).

(1) Louis XIV lut l'épître, loua les vers et récompensa le poète, mais il goûta peu le conseil et fit la guerre.

(2) Nous n'indiquons dans cette courte analyse que le sujet des principales épîtres. Nous procéderons de la même manière pour les satires.

(3) La plupart des critiques admette que Boileau a plus d'une fois surpassé Horace dans ses *Epîtres*.

3° Les Satires, au nombre de douze, appartiennent presque toutes aux premières années de la carrière poétique de Boileau. Le but du poète fut surtout de considérer les mauvais écrivains qui passaient pour excellents.

Analyse.—La deuxième satire, adressée à Molière, a pour sujet les caprices de la rime, " cette esclave qui devrait toujours obéir et qui commande trop souvent." La troisième qui donne la description d'un *Repas ridicule*, est une vraie scène de comédie (1). Dans la cinquième, sur la *Noblesse*, le poète imite Juvénal ; il veut que les membres de l'aristocratie conservent leur véritable titre de noblesse, c'est-à-dire la valeur et la probité. La neuvième, intitulée *A mon esprit*, est un des chefs-d'œuvre de Boileau. Elle est tout ensemble un modèle et une apologie de la satire littéraire. Jamais le poète n'a été mieux inspiré ; il se justifie admirablement, et il attache au front de ses ennemis un ridicule ineffaçable.

Critique.—Les *Satires* de Boileau sont écrites dans un genre tout nouveau. Evitant la licence où s'étaient jetés Régnier et tous ses devanciers, il ne songea qu'à faire la guerre au mauvais goût. On a reproché à ces satires d'être trop frivoles dans leur objet, mais il est certain qu'elles ont eut le glorieux privilège de fixer le goût. Au mérite de faire juger sainement les écrivains et de réduire à leur juste valeur les réputations usurpées et surfaites, Boileau joignit

(1) Horace et Régnier ont traité le même sujet.

celui de donner, le premier, le modèle d'un excellent style et d'une période poétique parfaitement cadencée.

4° L'Art poétique.— Après avoir créé, en quelque sorte la langue de la poésie et produit des modèles en plusieurs genres, Boileau avait acquis le droit d'être le législateur du Parnasse. Il fit l'*Art poétique*, poème didactique en quatre chants.

Analyse.—L'*Art poétique* comprend tous les préceptes de composition littéraire consacrés par l'expérience et légitimés par la raison. Le premier chant est consacré aux préceptes généraux de l'art d'écrire et aux conseils qui doivent guider le poète. Le second donne la définition des genres secondaires, tels que l'idylle, l'élégie, la satire, l'ode, etc. (1). Le troisième est le plus étendu et le plus important du poème ; il traite de la tragédie, de l'épopée et de la comédie. Le quatrième renferme des préceptes moraux et donne les règles de la critique ; il se termine par l'éloge du roi et par le tableau des merveilles de son règne.

Critique.— L'*Art poétique*, œuvre capitale de Boileau, est le plus beau poème didactique des temps modernes. C'est le code du bon goût. L'enseignement littéraire et moral y est donné sous une forme attrayante, la saine raison s'y montre parée de tous les ornements de la poésie. Si Boileau n'approfondit pas assez, au gré de quelques critiques, les principes

(1) C'est ici que la fable aurait dû trouver place. On reproche avec raison cette omission à Boileau.

esthétiques de l'art, il s'attache d'autant mieux à en tracer les règles pratiques. On s'étonne que le poète, qui connaissait les fables de La Fontaine, n'ait point parlé de l'apologue, tandis qu'il s'étend sur le sonnet ; on regrette surtout qu'il n'ait pas compris toutes les ressources que la poésie peut trouver dans les croyances chrétiennes. Le début du poème ainsi que la satire qui commence le quatrième chant ont également donné prise à la critique (1).

JUGEMENTS DIVERS. — La Bruyère a dit de Boileau dans son discours de réception à l'Académie : "Celui-ci passe Juvénal, atteint Horace, semble créer les pensées d'autruit et se rendre propre tout ce qu'il manie. Ses vers, forts, harmonieux, faits de génie, quoique travaillés avec art, pleins de traits et de poésie, seront lus encore quand la langue aura vieilli, et en seront les derniers débris. On y remarque une critique sûre, judicieuse et innocente, s'il est permis du moins de dire de ce qui est mauvais qu'il est mauvais."

La Harpe disait que les satires de Boileau eurent un succès prodigieux "non parce que c'étaient des satires, mais parce que personne n'avait encore si bien écrit en vers."

Comme tous les législateurs, Boileau a fait des mécontents, il faut citer parmi eux en première ligne tous les mauvais auteurs qu'il a immolés par l'arme du ridicule. Il a eu comme détracteurs principaux au dix-huitième siècle d'Alembert et Marmontel ; enfin de nos jours l'école *romantique* a essayé, mais en vain, de détrôner Boileau et Racine (2).

La Fontaine.

1621. 1695.

NOTICE.—La Fontaine naquit à Château-Thierry

(1) La plupart des critiques admettent que l'*Art poétique* de Boileau l'emporte de beaucoup sur l'*Epître aux Pisons* d'Horace pour la régularité du plan, le bonheur des transitions, et l'élégance ferme et soutenue du style.

(2) On peut lire avec fruit les jugements insérés dans le recueil des *Œuvres poétiques de Boileau* par M. Aubertin. — On compte au delà de 300 éditions des œuvres du législateur du Parnasse.

en 1621. Il fit ses études sans effort comme sans éclat, et il arriva jusqu'à l'âge de vingt-deux ans sans avoir laissé entrevoir aucune étincelle de son rare et heureux génie. Il était entré chez les Pères de l'Oratoire, mais il en sortit au bout de dix-huit mois. Une ode de Malherbe qu'il entendit réciter enflamma tout à coup son génie, et dès lors il se livra à l'étude des écrivains de l'antiquité et de la renaissance. Conduit à Paris, il reçut une pension de Fouquet, auquel il resta fidèle dans sa disgrâce. Il passa presque toute sa vie dans une indolence sans dignité, *Mangeant son fonds avec son revenu*, comme il le dit lui-même dans son épitaphe, et se laissant tour à tour héberger par divers personnages qui le prirent sous leur protection. Il expia dans ses vieux jours par les pratiques d'une sincère piété les égarements de sa jeunesse et mourut en 1695.

PRINCIPAUX OUVRAGES.—Les *Fables* sont le véritable titre de La Fontaine à l'immortalité. On les fait généralement suivre des petits poèmes de *Philémon et Baucis*, et des *Filles de Minée*, qui sont des imitations d'Ovide. On peut citer encore parmi ses autres poèmes : *Adonis*, *Psyché*, le *Quinquina*, etc. Le grand fabuliste a laissé en outre des *Contes* dont l'art ne saurait faire excuser l'extrême licence (1) ; des élégies, dont une seule est célèbre, *les Nymphes de Vaux*, sur la disgrâce de Fouquet ; quatre comédies, celle intitulée le *Florentin*, est seule restée au

(1) Les *Contes* ont été mis à l'*Index* à Rome.

théâtre ; deux mauvais opéras ; quelques odes fort médiocres, excepté peut-être celle sur Fouquet qu'il adressa au roi et qui fut un acte de courage ; des épîtres ; un grand nombre de poésies fugitives, ballades, rondeaux, épigrammes, etc. Sincèrement converti à la suite d'une grave maladie, La Fontaine condamna publiquement les œuvres licencieuses qu'il avait produites, et ne voulut plus traiter que des sujets de piété. Il fit une paraphrase du *Dies iræ*, et la mort le surprit traduisant les hymnes de l'Eglise.

Appréciation générale.— Suivant le sentiment unanime des critiques, La Fontaine est le premier des fabulistes anciens et modernes ; plusieurs voient en lui un des plus grands poètes de la France et du monde. " La Fontaine, dit M. Géruzez, c'est la fleur de l'esprit gaulois avec un parfum d'antiquité." Par une réunion de qualités singulières et éminentes, le *bonhomme*, comme on l'appelle, a mérité d'être regardé comme le plus original des poètes français. " Il n'a rien inventé, dit La Harpe ; mais il a inventé son style, et son secret lui est démeuré." En imitant les autres, il est devenu *inimitable*. Il sera toujours regrettable pour la gloire de La Fontaine qu'il ait consacré son talent à quelques œuvres que la morale réprouve.

APPRÉCIATION PARTICULIÈRE DE QUELQUES OUVRAGES.

Les Fables, au nombre de 239, sont distribuées en douze livres qui parurent en deux recueils suc-

cessifs, dont le premier portait ce titre modeste : *Fables mises en vers, par M. de La Fontaine.*

Analyse.—Le chef-d'œuvre du premier livre et l'une des plus belles fables de tout le recueil, est *le Chêne et le Roseau,* où l'on admire la vérité des mœurs à propos d'un arbre et d'une plante. Dans le second livre, on distingue *le Lion et le Moucheron,* dont le début est si martial et qui offre une description de combat digne de l'épopée. Le troisième commence par *le Meunier, son Fils et l'Ane,* et finit par *le Chat et le vieux Rat,* deux chefs-d'œuvre. Les plus belles fables du quatrième livre sont : *le Jardinier et son Seigneur,* scène comique et morale supérieurement tracée, et *l'Alouette et ses petits,* tableau plein de mouvement et de vérité, où tout est action et image. Le cinquième livre contient *le Renard ayant la queue coupée,* qui est une piquante satire. Dans le sixième, on remarque surtout *Phébus et Borée,* qui offre un contraste poétique entre l'impuissante fureur du vent et la douceur victorieuse du soleil. Le septième livre s'ouvre par *les Animaux malades de la peste,* qui passe à juste titre pour un des chefs-d'œuvre de la langue française, et contient deux autres fables célèbres : *le Coche et la Mouche, la Laitière et le Pot au lait,* qui se distinguent par la vérité des mœurs, l'habile peinture des caractères et les effets d'harmonie. Dans le huitième livre, il faut citer : *la Mort et le Mourant,* la plus pathétique de toutes les fables ; *le Savetier et le Financier,* scène

vive et enjouée ; *l'Ours et l'Amateur des jardins*, récit qu'on peut compter parmi les modèles. Au commencement du livre neuvième, *les deux Pigeons* offrent une peinture vraie et touchante de l'amitié ; on y trouve encore *le Gland et la Citrouille*, cette piquante démonstration de la Providence. Le dixième livre présente *l'Homme et la Couleuvre*, où le fabuliste fait le procès de l'humanité au nom des animaux et même des arbres ; *la Tortue et les deux Canards*, image d'un voyage aérien suivi d'une terrible catastrophe. Le onzième livre renferme encore deux chefs-d'œuvre : *le Paysan du Danube*, dont les discours abondent en traits de mâle éloquence, dignes de la tribune antique, et *le Vieillard et les trois jeunes Hommes*, apologue de la plus grande beauté. Dans le douzième livre la décadence est sensible, on y trouve cependant encore *le Corbeau, la Gazelle, la Tortue et le Rat*, fable digne des plus délicates inspirations du poète (1).

Critique.—La fable, telle que l'a faite La Fontaine, dit M. Géruzez, est une des plus heureuses créations de l'esprit humain. Elle tient à l'épopée par le récit, au genre descriptif par les tableaux, au drame par le jeu des personnages et la peinture des caractères, à la poésie gnomique par les préceptes. Le charme suprême de ces compositions, c'est la vie. La Fontaine a réellement sous les yeux ce qu'il raconte, et son récit est une peinture. A proprement parler, on ne

(1) Nous ne pouvons dans cette courte analyse citer que les fables les plus renommées.

lit pas ces fables, on les regarde ; on ne les sait pas, on les voit. Quant au style, plus on l'étudie, plus on est forcé de lui rendre hommage. La naïve finesse des expressions et des tours, l'application neuve des proverbes, la propriété singulière des dénominations et des épithètes pittoresques, tout a chez le fabuliste un charme particulier. Nous voyons chez La Fontaine l'apologue s'élever et descendre, se plier à tous les genres, prendre tous les tons. Cette variété qu'il sait mettre d'une fable à l'autre, il la met aussi dans les détails de chaque fable et son style est toujours proportionné aux choses. Le seul reproche sérieux qu'on puisse faire au *bonhomme*, c'est que la leçon qu'il déduit de ses fables n'est pas toujours assez juste, ni assez morale.

JUGEMENTS DIVERS.—Madame de Sévigné, après avoir cité une des fables, s'écria : *cela est peint ;* et ces simples mots contiennent un éloge que La Fontaine mérite presque partout.

"Lisez-le, dit Fénelon, et dites si Anacréon a su badiner avec plus de grâce ; si Horace a paré la philosophie et la morale d'ornements plus variés et plus attrayants ; si Térence a peint les mœurs des hommes avec plus de naturel et de vérité ; si Virgile, enfin, a été plus touchant et plus hormonieux."

"Nommer la fable, dit La Harpe, c'est nommer La Fontaine lui-même."

M. Walkenaer, le savant biographe de La Fontaine, dit entres autres choses : "Il vous ravit par ce charme singulier qui nait de l'illusion complète où il paraît être et que vous partagez. Non-seulement il a ouï dire ce qu'il raconte, mais il l'a vu, il croit le voir encore. Ce n'est pas un conteur qui plaisante, c'est un témoin présent à l'action, et qui veut vous y rendre présent vous-même."

"C'est surtout dans le second recueil, dit un autre criti-

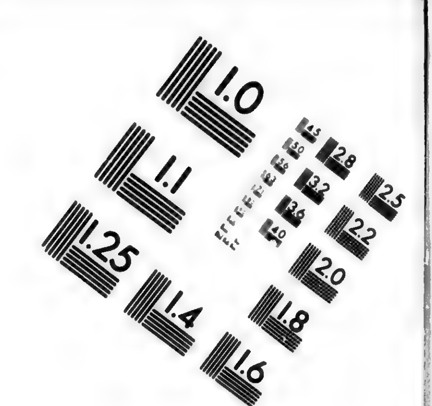
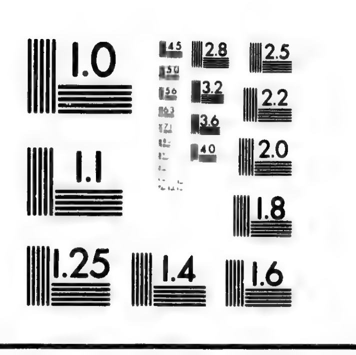


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



6"


2.8
2.5
3.2
2.2
3.6
2.0
1.8
1.0

que, que le poète se livre à toute l'effusion de son cœur ; c'est là qu'on trouve ces traits de sentiments qui nous ravissent dans les *Deux Pigeons ;* des drames complets, *les Animaux malades de la peste ;* les sorties éloquentes du *Paysan du Danube ;* les récits les plus alertes, *la Laitière et le Pot au lait* ; enfin toutes les richesses de la poésie héroïque, toute la précision de la poésie philosophique unies aux grâces piquantes de la comédie et du récit joyeux. On ne doit faire de réserve que pour la morale qui a le tort d'être flottante, incertaine, fausse même quelquefois."

; c'est
ravis-
Ani-
Paysan
le Pot
oïque,
grâces
faire
ante,

TABLE DES MATIERES

PREMIÈRE CATÉGORIE DE QUESTIONS

QUESTIONS SUR DE GRANDES PÉRIODES LITTÉRAIRES

Deuxième Catégorie de Questions

QUESTIONS SUR L'HISTOIRE D'UN GENRE LITTÉRAIRE EN PARTICULIER

Troisième Catégorie de Questions

QUESTIONS SUR UN AUTEUR EN PARTICULIER

PREMIÈRE DIVISION

SECONDE DIVISION

—